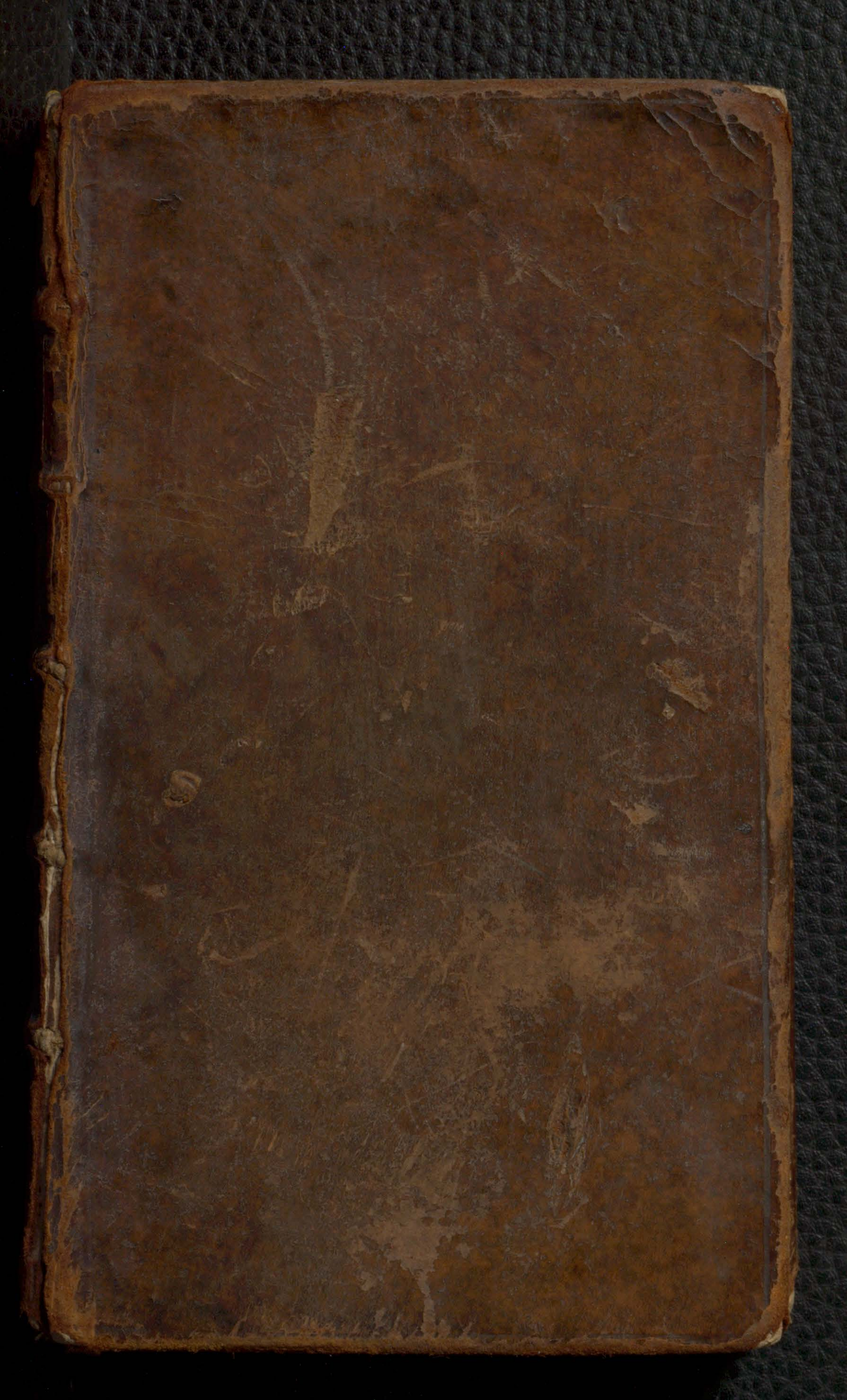
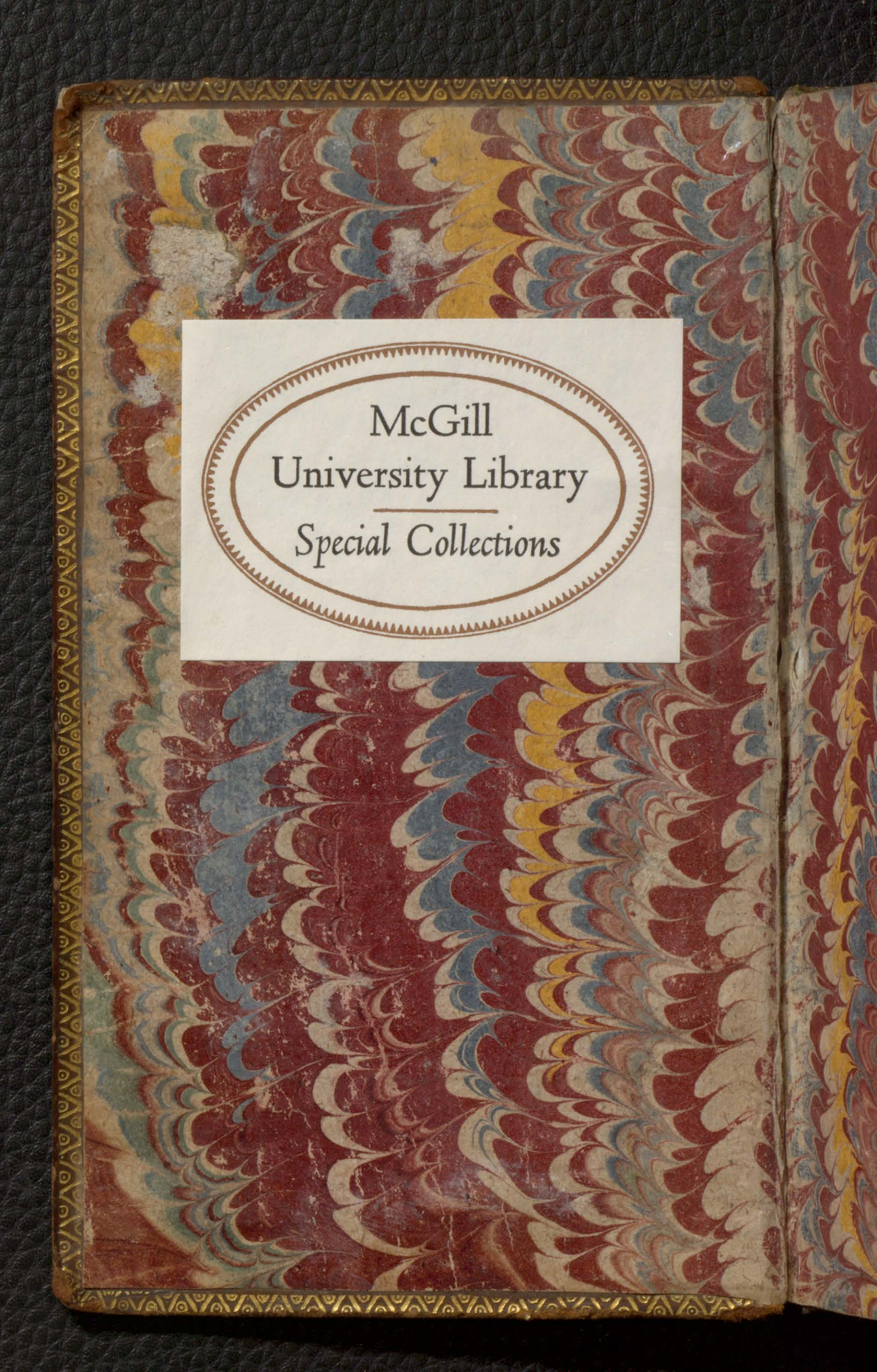



McGill
University Library
Special Collections



Edition originale, choisie par Lanson pour l'édition critique (Hachette. Société des Textes français modernes)

380 €

Fernand Dallelaporte

LETTRES
PHILOSOPHIQUES.

PAR M. DE V....



A AMSTERDAM,
Chez E. LUCAS, au Livre d'or.

MDCCXXXIV.

TABLE

Des Lettres contenuës en ce Volume.

Fin de la Table.

PREMIERE

LETTRE SUR LES QUAKERS.

J'AY cru que la doctrine & l'histoire d'un Peuple si extraordinaire, méritoient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire j'allai trouver un des plus célébres Quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le Commerce, avoit sçu mettre des bornes à sa fortune & à ses desirs, & s'étoit retiré dans une campagne auprès de Londres. Je fus le chercher dans sa retraite ; c'étoit une maison petite, mais bien bâtie, pleine de propreté sans orne-

 ment

ment. Le Quaker étoit un vieillard frais qui n'avoit jamais eu de maladie, parce qu'il n'avoit jamais connu les paſſions ni l'intempérance : je n'ai point vû en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le ſien. Il étoit vêtu comme tous ceux de ſa Religion, d'un habit ſans plis dans les côtés, & ſans boutons ſur les poches ni ſur les manches, & portoit un grand chapeau à bords rabatus comme nos Eccléſiaſtiques ; il me reçut avec ſon chapeau ſur la tête, & s'avança vers moi ſans faire la moindre inclination de corps ; mais il y avoit plus de politeſſe dans l'air ouvert & humain de ſon viſage, qu'il n'y en a dans l'uſage de tirer une jambe derriere l'autre, & de porter à la main ce qui eſt fait pour couvrir la tête. Ami,
me

me dit-il, je voi que tu es un étranger, si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monsieur, lui dis-je, en me courbant le corps & en glissant un pied vers lui, selon notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, & que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre Religion. Les gens de ton païs, me répondit-il, font trop de complimens & de révérences; mais je n'en ai encore vû aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre, & dînons d'abord ensemble. Je fis encore quelques mauvais complimens, parce qu'on ne se défait pas de ses habitudes tout d'un coup, & après un repas sain & frugal qui commença & qui finit par une priere à Dieu,

je me mis à interroger mon homme. Je débutai par la queſtion que de bons Catholiques ont fait plus d'une fois aux Huguenots. Mon cher Monſieur, lui dis-je, êtes-vous baptiſé ? non, me répondit le Quaker, & mes Confréres ne le ſont point. Comment morbleu, repris-je, vous n'êtes donc pas Chrétiens ? mon fils, répartit-il d'un ton doux, ne jure point, nous ſommes Chrétiens, & tâchons d'être bons Chrétiens ; mais nous ne penſons pas que le Chriſtianiſme conſiſte à jetter de l'eau froide ſur la tête, avec un peu de ſel. Eh ventrebleu, repris-je, outré de cette impiété, vous avez donc oublié que Jeſus-Chriſt fut baptiſé par Jean ? Ami, point de juremens, encore un coup, dit le benin Quaker. Le Chriſt re-

çut le Baptême de Jean, mais il ne baptiſa jamais perſonne; nous ne ſommes pas les diſciples de Jean, mais du Chriſt. Hélas! dis-je, comme vous ſeriez brûlé en païs d'Inquiſition pauvre homme.... Eh pour l'amour de Dieu que je vous baptiſe, & que je vous faſſe Chrétien: s'il ne falloit que cela pour condeſcendre à ta foibleſſe, nous le ferions volontiers, répartit-il gravement, nous ne condamnons perſonne pour uſer de la cérémonie du Baptême, mais nous croïons que ceux qui profeſſent une Religion toute ſainte & toute ſpirituelle doivent s'abſtenir autant qu'ils le peuvent des cérémonies Judaïques. En voici bien d'un autre, m'écriai-je, des cérémonies Judaïques? oui, mon fils, continua-t-il, & ſi Judaïques

que plusieurs Juifs encore aujourd'hui usent quelquefois du Baptême de Jean ; consulte l'Antiquité, elle t'aprendra que Jean ne fit que renouveller cette pratique, laquelle étoit en usage long-tems avant lui parmi les Hébreux, comme le pélerinage de la Mecque l'étoit parmi les Ismaëlites. Jesus voulut bien recevoir le Baptême de Jean, de même qu'il s'étoit soumis à la Circoncision, mais, & la Circoncision, & le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le Baptême du Christ, ce Baptême de l'esprit, cette ablution de l'ame qui sauve les hommes; aussi le précurseur Jean disoit, je vous baptise à la vérité avec de l'eau, mais un autre viendra après moi plus puissant que moi, & dont je ne suis pas digne de

porter les ſandales, celui-là vous baptiſera avec le feu & le Saint-Eſprit; auſſi le grand Apôtre des Gentils Paul écrit aux Corinthiens, *le Chriſt ne m'a pas envoïé pour baptiſer, mais pour prêcher l'Evangile;* auſſi ce même Paul ne baptiſa jamais avec de l'eau que deux perſonnes, encore fut-ce malgré lui; il circoncit ſon Diſciple Thimotée, les autres Apôtres circonciſoient auſſi tous ceux qui vouloient. Es-tu circoncis, ajouta-t-il? je lui répondis que je n'avois pas cet honneur. Eh bien, dit-il, l'Ami, tu es Chrétien ſans être circoncis, & moi ſans être baptiſé.

Voilà comme mon ſaint homme abuſoit aſſez ſpécieuſement de trois ou quatre paſſages de la Sainte Ecriture, qui ſembloient

ſavoriſer ſa Secte ; mais il oublioit de la meilleure foi du monde une centaine de Paſſages qui l'écraſoient. Je me gardai bien de lui rien conteſter, il n'y a rien à gagner avec un Enthouſiaſte, il ne faut point s'aviſer de dire à un homme les défauts de ſa Maitreſſe, ni à un Plaideur le foible de ſa Cauſe, ni des raiſons à un Illuminé ; ainſi je paſſai à d'autres queſtions.

A l'égard de la Communion, lui dis-je, comment en uſez-vous ? nous n'en uſons point, dit-il. Quoi ! point de Communion ? non, point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encore les Ecritures. Il me fit un fort beau ſermon contre la Communion, & me parla d'un ton d'inſpiré pour me prouver que tous les Sacremens étoient

tous d'invention humaine, & que le mot de Sacrement ne ſe trouvoit pas une ſeule fois dans l'Evangile. Pardonne, dit-il, à mon ignorance, je ne t'ai pas aporté la centiéme partie des preuves de ma Religion; mais tu peux les voir dans l'expoſition de notre Foi par Robert Barclay : c'eſt un des meilleurs livres qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes. Nos ennemis conviennent qu'il eſt très-dangereux, cela prouve combien il eſt raiſonnable. Je lui promis de lire ce livre, & mon Quaker me crut déja converti.

Enſuite il me rendit raiſon en peu de mots de quelques ſingularités qui expoſent cette Secte au mépris des autres. Avoue, dit-il, que tu as eu bien de la peine à t'empêcher de rire

quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau ſur ma tête & en te tutoïant ; cependant tu me parois trop inſtruit pour ignorer que du tems du Chriſt aucune Nation ne tomboit dans le ridicule de ſubſtituer le plurier au ſingulier. On diſoit à Céſar Auguſte, *je t'aime*, *je te prie*, *je te remercie*, il ne ſouffroit pas même qu'on l'apella Monſieur, *Dominus*. Ce ne fut que très-long-tems après lui que les hommes s'aviſérent de ſe faire apeller *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étoient doubles, & d'uſurper les titres impertinens de Grandeur, d'Eminence, de Sainteté, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les aſſurant qu'ils ſont avec un profond reſpect & une fauſſeté infame, leurs très-humbles

& très-obéïſſans ſerviteurs. C'eſt pour être plus ſur nos gardes contre cet indigne commerce de menſonges & de flateries que nous tutoïons également les Rois & les Savetiers, que nous ne ſaluons perſonne, n'aïant pour les hommes que de la charité, & du reſpect que pour les Loix.

Nous portons auſſi un habit un peu different des autres hommes, afin que ce ſoit pour nous un avertiſſement continuel de ne leur pas reſſembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celles de l'humilité chrétienne; nous fuïons les aſſemblées de plaiſir, les ſpectacles, le jeu; car nous ſerions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter, nous ne faiſons jamais

mais de ſermens pas même en juſtice ; nous penſons que le nom du Très-Haut ne doit point être proſtitué dans les débats miſérables des hommes. Lorſqu'il faut que nous comparoiſſions devant les Magiſtrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la vérité par un oui ou par un non, & les Juges nous en croient ſur notre ſimple parole, tandis que tant de Chrétiens ſe parjurent ſur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre, ce n'eſt pas que nous craignions la mort, au contraire nous beniſſons le moment qui nous unit à l'Eſtre des Eſtres ; mais c'eſt que nous ne ſommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais Chrétiens. Notre Dieu qui nous a ordonné d'aimer nos

nos ennemis & de ſouffrir ſans murmure, ne veut pas ſans doute que nous paſſions la mer pour aller égorger nos freres, parce que des meurtriers vétus de rouge avec un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des Citoïens en faiſant du bruit avec deux petits bâtons ſur une peau d'âne bien tendue, & lorſqu'après des batailles gagnées tout Londres brille d'illuminations, que le Ciel eſt enflamé de fuſées, que l'air retentit du bruit des actions de graces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémiſſons en ſilence ſur ces meurtres qui cauſent la publique allegreſſe.

SECON-

SECONDE LETTRE SUR LES QUAKERS.

TElle fût à peu près la conversation que j'eus avec cet homme singulier ; mais je fus bien plus surpris quand le Dimanche suivant il me ména à l'Eglise des Quakers. Ils ont plusieurs Chapelles à Londres : celle où j'allai est près de ce fameux pilier qu'on apelle le Monument. On étoit déja assemblé lorsque j'entrai avec mon conducteur. Il y avoit environ quatre cens hommes dans l'Eglise, & trois cens femmes : les femmes se cachoient le visage avec leur évantail, les hom-

hommes étoient couverts de leurs larges chapeaux ; tous étoient assis, tous dans un profond silence. Je passai au milieu d'eux sans qu'un seul leva les yeux sur moi. Ce silence dura un quart d'heure. Enfin un d'eux se leva, ôta son chapeau, & après quelques grimaces & quelques soupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimathias tiré de l'Evangile, à ce qu'il croïoit, où ni lui, ni personne n'entendoit rien. Quand ce faiseur de contorsions eut fini son beau monologue, & que l'Assemblée se fut séparée toute édifiée & toute stupide, je demandai à mon homme pourquoi les plus sages d'entr'eux souffroient de pareilles sottises ? Nous sommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous ne pouvons

pas

pas sçavoir si un homme qui se léve pour parler sera inspiré par l'esprit ou par la folie ; dans le doute nous écoutons tout patiemment, nous permettons même aux femmes de parler. Deux ou trois de nos dévotes se trouvent souvent inspirées à la fois, & c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la maison du Seigneur. Vous n'avez donc point de Prêtres, lui dis-je ? non, mon ami, dit le Quaker, & nous nous en trouvons bien. A Dieu ne plaise que nous osions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint-Esprit le Dimanche à l'exclusion des autres fidéles. Grace au Ciel nous sommes les seuls sur la terre qui n'aïons point de Prêtres. Voudrois-tu nous ôter une distinction si heureuse ? pourquoi abandonnerons-nous

notre

notre Enfant à des nourrices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner ? ces mercenaires domineroient bien-tôt dans la maiſon, & oprimeroient la mere & l'enfant. Dieu a dit, vous avez reçu *gratis*, donnez *gratis*. Irons-nous après cette parole marchander l'Evangile, vendre l'Eſprit Saint, & faire d'une aſſemblée de Chrétiens une boutique de marchands; nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour aſſiſter nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidéles; ces ſaints emplois nous ſont trop chers pour nous en décharger ſur d'autres.

Mais comment pouvez-vous diſcerner, inſiſtai-je, ſi c'eſt l'Eſprit de Dieu qui vous anime dans vos diſcours ? quiconque, dit-il,

dit-il, priera Dieu de l'éclairer, & qui annoncera des vérités Evangéliques qu'il sentira, que celui-là soit sûr que Dieu l'inspire. Alors il m'accabla de citations de l'Ecriture qui démontroient, selon lui, qu'il n'y a point de Christianisme sans une révélation immédiate, & il ajouta ces paroles remarquables ; „ Quand tu fais mouvoir „ un de tes membres, est-ce ta „ propre force qui le remue ? „ non sans doute, car ce membre a souvent des mouvemens involontaires. C'est „ donc celui qui a créé ton „ corps qui meut ce corps de „ terre ; & les idées que reçoit „ ton ame, est-ce toi qui les „ forme ? encore moins, car „ elles viennent malgré toi. „ C'est donc le Créateur de „ ton ame qui te donne tes „ idées ;

„ idées; mais comme il a laiſſé
„ à ton cœur la liberté, il don-
„ ne à ton eſprit les idées que
„ ton cœur mérite; tu vis dans
„ Dieu, tu agis, tu penſes dans
„ Dieu, tu n'as donc qu'à ou-
„ vrir les yeux à cette lumiere
„ qui éclaire tous les hommes,
„ alors tu verras la vérité & la
„ feras voir.“ Eh voilà le Pere Malbranche tout pur, mécriai-je. Je connois ton Malbranche, dit-il, il étoit un peu Quaker, mais il ne l'étoit pas aſſez. Ce ſont là les choſes les plus importantes que j'ai apriſes touchant la Doctrine des Quakers, dans la premiere Lettre vous aurez leur Hiſtoire que vous trouverez encore plus ſinguliere que leur Doctrine.

TROI-

TROISIE'ME LETTRE SUR LES QUAKERS.

VOus avez déja vû que les Quakers dattent depuis Jesus-Christ, qui fut, selon eux, le premier Quaker. La Religion, disent-ils, fut corrompue presque après sa mort, & resta dans cette corruption environ 1600. années, mais il y avoit toujours quelques Quakers cachés dans le monde, qui prenoient soin de conserver le feu sacré éteint par tout ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin cette lumiere s'étendit en Angleterre en l'an 1642.

Ce fut dans le tems que trois ou

quatre Sectes déchiroient la grande Bretagne par des guerres civiles entreprises au nom de Dieu, qu'un nommé Georges Fox du Comté de Licester, fils d'un ouvrier en soie, s'avisa de prêcher en vrai Apôtre à ce qu'il prétendoit, c'est-à-dire sans sçavoir ni lire ni écrire; c'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables & saintement fou. Il étoit vétu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il alloit de vlilage en village criant contre la guerre & contre le Clergé. S'il n'avoit prêché que contre les gens de guerre, il n'avoit rien à craindre, mais il attaquoit les gens d'Eglise: il fut bien-tôt mis en prison. On le ména à Darby devant le Juge de Paix. Fox se presenta au Juge avec son bonnet

net de cuir sur la tête. Un Sergent lui donna un grand soufflet, en lui disant, gueux ne sçais-tu pas qu'il faut paroître nue tête devant Monsieur le Juge? Fox tendit l'autre joue, & pria le Sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de Dieu. Le Juge de Darby voulut lui faire prêter serment avant de l'interroger. Mon Ami, scache, dit-il au Juge, que je ne prens jamais le nom de Dieu en vain. Le Juge voïant que cet homme le tutoïoit, l'envoïa aux Petites-Maisons de Darby pour y être fouetté. Georges Fox alla en louantDieu àl'Hôpital des foux, où l'on ne manqua pas d'éxécuter à la rigueur la Sentence du Juge. Ceux qui lui infligérent la pénitence du foüet furent bien surpris quand il les pria de

lui apliquer encore quelques coups de verges pour le bien de ſon ame. Ces Meſſieurs ne ſe firent pas prier, Fox eut ſa double doſe, dont il les remercia très-cordialement. Il ſe mit à les prêcher; d'abord on rit, enſuite on l'écouta, & comme l'Entouſiaſme eſt une maladie qui ſe gagne, pluſieurs furent perſuadés, & ceux qui l'avoient fouetté devinrent ſes premiers Diſciples.

Délivré de ſa priſon il courut les champs avec une douzaine de Proſélites prêchant toujours contre le Clergé, & fouetté de tems en tems. Un jour étant mis au Pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le reſte tellement dans ſes intérêts qu'on le tira en tumulte

te du trou où il étoit ; on alla chercher le Curé Anglican, dont le crédit avoit fait condamner Fox à ce ſuplice, & on le piloria à ſa place.

Il oſa bien convertir quelques Soldats de Cromwel qui quittérent le métier des armes, & refuſérent de prêter le ſerment. Cromwel ne vouloit pas d'une Secte où l'on ne ſe battoit point, de même que Sixte-Quint auguroit mal d'une Secte, *dove non ſi chiavava.* Il ſe ſervit de ſon pouvoir pour perſécuter ces nouveaux venus, on en rempliſſoit les priſons ; mais les perſécutions ne ſervent preſque jamais qu'à faire des Proſélites : ils ſortoient des priſons affermis dans leur créance & ſuivis de leurs Geoliers qu'ils avoient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus

plus à étendre la Secte. Fox ſe croïoit inſpiré. Il crut par conſéquent devoir parler d'une maniere différente des autres hommes, il ſe mit à trembler, à faire des contorſions & des grimaces, à retenir ſon haleine, à la pouſſer avec violence; la Prêtreſſe de Delphes n'eut pas mieux fait. En peu de tems il acquit une grande habitude d'inſpiration, & bien-tôt après il ne fut plus guére en ſon pouvoir de parler autrement. Ce fut ce premier don qu'il communiqua à ſes Diſciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur Maître, ils trembloient de toutes leurs forces au moment de l'inſpiration. De là ils en eurent le nom de Quakers, qui ſignifie trembleurs. Le petit peuple s'amuſoit à les contrefaire. On trembloit, on

parloit du nez, on avoit des convulsions, & on croïoit avoir le Saint-Esprit. Il leur falloit quelques miracles, ils en firent.

Le Patriarche Fox dit publiquement à un Juge de Paix, en presence d'une grande assemblée, Ami, prens garde à toi, Dieu te punira bien-tôt de persécuter les Saints. Ce Juge étoit un yvrogne qui buvoit tous les jours trop de mauvaise biére & d'eau-de-vie; il mourut d'apoplexie deux jours après, précisément comme il venoit de signer un ordre pour envoïer quelques Quakers en prison. Cette mort soudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du Juge, tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du saint homme.

Cette mort fit plus de Quakers que mille sermons & autant

de convulſions n'en auroient pû faire. Cromwel voïant que leur nombre augmentoit tous les jours voulut les attirer à ſon parti : il leur fit offrir de l'argent, mais ils furent incorruptibles, & il dit un jour que cette Religion étoit la ſeule contre laquelle il n'avoit pû prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois perſécutés ſous Charles II. non pour leur Religion, mais pour ne vouloir pas païer les dixmes au Clergé, pour tutoïer les Magiſtrats, & refuſer de prêter les ſermens preſcrits par la Loi.

Enfin Robert Barclay Ecoſſois preſenta au Roi en 1675. ſon Apologie des Quakers, ouvrage auſſi bon qu'il pouvoit l'être. L'Epitre Dédicatoire à Charles II. contient, non de baſſes flatteries, mais des véri-

tés hardies, & des conſeils juſtes. „ Tu as goûté, dit-il à „ Charles à la fin de cette Epitre, de la douceur, & de l'amertume, de la proſpérité, „ & des plus grands malheurs, „ tu as été chaſſé des païs où tu „ régnes, tu as ſenti le poids „ de l'opreſſion, & tu dois „ ſçavoir combien l'opreſſeur „ eſt déteſtable devant Dieu & „ devant les hommes; que ſi, „ après tant d'épreuves & de „ bénédictions, ton cœur s'endurciſſoit & oublioit le Dieu „ qui s'eſt ſouvenu de toi dans „ tes diſgraces, ton crime en „ ſeroit plus grand, & ta condamnation plus terrible. Au „ lieu donc d'écouter les flatteurs de ta Cour, écoute la „ voix de ta conſcience qui ne „ te flattera jamais. Je ſuis ton „ fidéle ami & ſujet Barclay. "

Ce qui eſt plus étonnant, c'eſt que cette lettre écrite à un Roi par un particulier obſcur, eut ſon effet, & la perſécution ceſſa.



QUATRIÉME LETTRE SUR LES QUAKERS.

ENVIRON ce tems parut l'illustre Guillaume Pen qui établit la puissance des Quakers en Amérique, & qui les auroit rendus respectables en Europe, si les hommes pouvoient respecter la vertu sous des aparences ridicules : il étoit fils unique du Chevalier Pen Vice-Amiral d'Angleterre & favori du Duc d'Yorc, depuis Jacques II.

Guillaume Pen à l'âge de quinze ans rencontra un Quaker à Oxford où il faisoit ses études, ce Quaker le persuada,

da, & le jeune homme qui étoit vif, naturellement éloquent, & qui avoit de la noblesse dans sa phisionomie & dans ses manieres, gagna bien-tôt quelques-uns de ses camarades. Il établit insensiblement une Société de jeunes Quakers qui s'assembloient chez lui; de sorte qu'il se trouva chef de Secte à l'âge de seize ans.

De retour chez le Vice-Amiral son pere au sortir du Collége, au lieu de se mettre à genoux devant lui, & de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, il l'aborda le chapeau sur la tête & lui dit, je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. Le Vice-Amiral crut que son fils étoit devenu fol, il s'aperçut bientôt qu'il étoit Quaker. Il mit en usage tous les moïens que

la prudence humaine peut emploïer pour l'engager à vivre comme un autre ; le jeune homme ne répondit à ſon pere qu'en l'exhortant à ſe faire Quaker lui-même.

Enfin le pere ſe relàcha à ne lui demander autre choſe, ſinon qu'il alla voir le Roi & le Duc d'Yorc le chapeau ſous le bras, & qu'il ne les tutoïat point. Guillaume répondit que ſa conſcience ne le lui permettoit pas, & le pere indigné & au déſeſpoir, le chaſſa de ſa maiſon. Le jeune Pen remercia Dieu de ce qu'il ſouffroit déja pour ſa cauſe, il alla prêcher dans la Cité, il y fit beaucoup de Proſélites.

Les Prêches des Miniſtres éclairciſſoient tous les jours, & comme Pen étoit jeune, beau & bien bien fait, les femmes de la

la Cour & de la Ville accouroient dévotement pour l'entendre. Le Patriarche Georges Fox vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres sur sa réputation ; tous deux résolurent de faire des missions dans les païs étrangers. Ils s'embarquérent pour la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la vigne de Londres. Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam ; mais ce qui leur fit le plus d'honneur, & ce qui mit le plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la Princesse Palatine Elizabet, tante de Georges premier Roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit & par son sçavoir, & à qui Descartes avoit dédié son Roman de Philosophie.

Elle étoit alors retirée à la Haye où elle vit *ces amis* ; car c'eſt ainſi qu'on apelloit alors les Quakers en Hollande ; elle eut pluſieurs conférences avec eux ; ils prêchérent ſouvent chez elle, & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite Quakreſſe, ils avouérent au moins qu'elle n'étoit pas loin du roïaume des Cieux.

Les amis ſemérent auſſi en Allemagne, mais ils recueillirent peu. On ne goûta pas la mode de tutoïer dans un païs où il faut toujours avoir à la bouche les termes d'Alteſſe & d'Excellence. Pen repaſſa bien-tôt en Angleterre ſur la nouvelle de la maladie de ſon pere, il vint recueillir ſes derniers ſoupirs. Le Vice-Amiral ſe réconcilia avec lui & l'embraſſa avec tendreſſe quoiqu'il fut d'une diffé-

rente

rente Religion ; Guillaume l'exhorta en vain à ne point recevoir le Sacrement, & à mourir Quaker, & le vieux bon homme recommanda inutilement à Guillaume d'avoir des boutons ſur ſes manches & des gances à ſon chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi leſquels il ſe trouvoit des dettes de la Couronne, pour des avances faites par le Vice-Amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'étoit moins aſſuré alors que l'argent dû par le Roi, Pen fut obligé d'aller tutoïer Charles II. & ſes Miniſtres plus d'une fois pour ſon païement. Le Gouvernement lui donna en 1680. au lieu d'argent la propriété & la ſouveraineté d'une Province d'Amerique au Sud de Marilan : voilà un Quaker

devenu ſouverain. Il partit pour ſes nouveaux Etats avec deux vaiſſeaux chargés de Quakers qui le ſuivirent. On apella dès-lors le païs *Penſilvania* du nom de *Pen* ; il y fonda la Ville de *Philadelphie* qui eſt aujourd'hui très-floriſſante. Il commença par faire une ligue avec les Amériquains ſes voiſins. C'eſt le ſeul traité entre ces Peuples & les Chrétiens qui n'ait point été juré, & qui n'ait point été rompu. Le nouveau Souverain fut auſſi le Légiſlateur de la Penſilvanie, il donna des loix très-ſages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La premiere eſt de ne maltraiter perſonne au ſujet de la Religion, & de regarder comme freres tous ceux qui croient un Dieu.

A peine eût-il établi ſon gouver-

vernement, que pluſieurs Marchands de l'Amérique vinrent peupler cette Colonie. Les naturels du pays, au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumérent inſenſiblement avec les pacifiques Quakers : autant ils déteſtoient les autres Chrétiens conquérants & deſtructeurs de l'Amérique, autant ils aimoient ces nouveaux venus. En peu de tems un grand nombre de ces prétendus Sauvages charmés de la douceur de ces voiſins, vinrent en foule demander à Guillaume Pen de les recevoir au nombre de ſes Vaſſaux. C'étoit un ſpectacle bien nouveau qu'un Souverain que tout le monde tutoïoit & à qui on parloit le chapeau ſur la tête, un gouvernement ſans Prêtres, un Peuple ſans armes, des Citoïens tous égaux à la Magiſ-

trature près, & des voiſins ſans jalouſie.

Guillaume Pen pouvoit ſe vanter d'avoir aporté ſur la terre l'âge d'or dont on parle tant, & qui n'a vrai-ſemblablement exiſté qu'en Penſilvanie. Il revint en Angleterre pour les affaires de ſon nouveau Païs, après la mort de Charles II. Le Roi Jacques qui avoit aimé ſon pere, eut la même affection pour le fils, & ne le conſidéra plus comme un Sectaire obſcur, mais comme un très-grand homme. La politique du Roi s'accordoit en cela avec ſon goût; il avoit envie de flatter les Quakers, en aboliſſant les Loix faites contre les Non-conformiſtes, afin de pouvoir introduire la Religion Catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les

Sectes d'Angleterre virent le piége, & ne s'y laiſſérent pas prendre. Elles ſont toujours réunies contre le Catholiciſme leur ennemi commun ; mais Pen ne crut pas devoir renoncer à ſes principes pour favoriſer des Proteſtans qui le haïſſoient, contre un Roi qui l'aimoit. Il avoit établi la liberté de conſcience en Amérique, il n'avoit pas envie de vouloir paroître la détruire en Europe; il demeura donc fidéle à Jâques II. au point qu'il fut généralement accuſé d'être Jéſuite : cette calomnie l'affligea ſenſiblement, il fut obligé de s'en juſtifier par des écrits publics. Cependant le malheureux Jacques II. qui comme preſque tous les Stuards, étoit un compoſé de grandeur & de foibleſſe, & qui comme eux, en

fit trop & trop peu, perdit ſon Roïaume ſans qu'on pût dire comment la choſe arriva.

Toutes les Sectes Anglaiſes reçurent de Guillaume III. & de ſon Parlement, cette même liberté qu'elles n'avoient pas voulu tenir des mains de Jacques. Ce fut alors que les Quakers commencérent à jouir par la force des Loix, de tous les priviléges dont ils ſont en poſſeſſion aujourd'hui. Pen après avoir vû enfin ſa Secte établie ſans contradiction dans le païs de ſa naiſſance, retourna en Penſilvanie. Les ſiens & les Amériquains le reçurent avec des larmes de joie comme un pere qui revenoit voir ſes enfans. Toutes ſes Loix avoient été religieuſement obſervées pendant ſon abſence,

ce qui n'étoit arrivé à aucun Légiſlateur avant lui. Il reſta quelques années à Philadelphie, il en partit enfin malgré lui pour aller ſolliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du commerce des Penſilvains : il vécut depuis à Londres juſqu'à une extrême vieilleſſe, conſideré comme le chef d'un Peuple & d'une Religion. Il n'eſt mort qu'en 1718.

On conſerva à ſes deſcendans la propriété & le gouvernement de la Penſilvanie, & ils vendirent au Roi le gouvernement pour douze mille pieces. Les affaires du Roi ne lui permirent d'en païer que mille. Un Lecteur Français croira peut-être que le miniſtére païa le reſte en promeſſes & s'empara toujours du gouverne-

ne-

nement, point du tout, la Couronne n'aïant pû satisfaire dans le tems marqué au paiement de la somme entiere, le Contrat fut déclaré nul, & la famille de Pen rentra dans ses droits.

Je ne puis deviner quel sera le sort de la Religion des Quakers en Amérique; mais je vois qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout païs la Religion dominante, quand elle ne persécute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les Quakers ne peuvent être membres du Parlement, ni posseder aucun Office, parce qu'il faudroit prêter serment & qu'ils ne veulent point jurer. Ils sont réduits à la nécessité de gagner de l'argent par le Commerce; leurs enfans enrichis par l'industrie de leurs peres, veulent

jouir, avoir des honneurs, des boutons & des manchettes, ils ſont honteux d'être apellés Quakers, & ſe font Proteſtans pour être à la mode.



CIN-

CINQUIE'ME LETTRE SUR LA RELIGION ANGLICANE.

C'Est ici le païs des Sectes. Un Anglais comme homme libre, va au Ciel par le chemin qui lui plaît.

Cependant quoi-que chacun puiſſe ici ſervir Dieu à ſa mode, leur véritable Religion, celle où l'on fait fortune eſt la Secte des Epiſcopaux, apellée l'Egliſe Anglicane, ou l'Egliſe par excellence. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre, ni en Irlande, ſans être du nombre des fidéles Anglicans; cette

te raison qui est une excellente preuve, a converti tant de Non-conformistes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtiéme partie de la Nation qui soit hors du giron de l'Eglise dominante.

Le Clergé Anglican a retenu beaucoup des cérémonies Catholiques, & sur tout celle de recevoir les dixmes avec une attention très-scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les Maîtres.

De plus, ils fomentent autant qu'ils peuvent dans leurs Ouailles un saint zéle contre les Non-conformistes. Ce zéle étoit assez vif sous le gouvernement des Toris dans les dernieres années de la Reine Anne; mais il ne s'étendoit pas plus loin qu'à casser quelquefois les vîtres des Chapelles Héréti-

rétiques, car la rage des Sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'étoit plus ſous la Reine Anne que les bruits ſourds d'une mer encore agitée long-tems après la tempête, quand les Wigs & les Toris déchirérent leur païs comme autrefois les Guelphes & les Gibelins, il fallut bien que la Religion entrât dans les partis. Les Toris étoient pour l'Epiſcopat, les Wigs le vouloient abolir, mais ils ſe ſont contentés de l'abaiſſer quand ils ont été les Maîtres.

Du tems que le Comte Harley d'Oxford, & Milord Bolingbroock, faiſoient boire la ſanté des Toris, l'Egliſe Anglicane les regardoit comme les défenſeurs de ſes ſaints Priviléges. L'aſſemblée du bas Clergé, qui eſt une eſpece de Cham-

Chambre des Communes compoſée d'Eccléſiaſtiques, avoit alors quelque crédit, elle jouiſſoit au moins de la liberté de s'aſſembler, de raiſonner de controverſe, & de faire brûler de tems en tems quelques livres impies, c'eſt-à-dire écrits contr'elle, le miniſtere qui eſt Wig aujourd'hui, ne permet pas ſeulement à ces Meſſieurs de tenir leur aſſemblée, il ſe ſont réduits dans l'obſcurité de leur Paroiſſe au triſte emploi de prier Dieu pour le Gouvernement qu'ils ne ſeroient pas fachés de troubler. Quant aux Evêques qui ſont vingt-ſix en tout, ils ont ſéance dans la Chambre-Haute en dépit des Wigs, parce que le vieil abus de les regarder comme Barons ſubſiſte encore; mais ils n'ont pas plus de pouvoir dans la Cham-

Chambre que les Ducs & Pairs dans le Parlement de Paris. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'Etat, laquelle exerce bien la patience Chrétienne de ces Messieurs.

On y promet d'être de l'Eglise, comme elle est établie par la Loi. Il n'y a guére d'Evêque, de Doïen, d'Archiprêtre, qui ne pense être de droit divin; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une misérable Loi faite par des profanes laïques. Un Religieux (le Pere Courayer) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la succession des Ordinations Anglicanes. Cet ouvrage a été proscrit en France; mais croïez-vous qu'il ait plû au ministére d'Angleterre?

point du tout. Ces maudits Wigs ſe ſoucient très-peu que la ſucceſſion Epiſcopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'Evêque Parker ait été conſacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une Egliſe; ils aiment mieux même que les Evêques tirent leur autorité du Parlement plûtôt que des Apôtres. Le Lord B. dit que cette idée de droit divin ne ſerviroit qu'à faire des tirans en camail & en rochet, mais que la Loi fait des Citoïens.

A l'égard des mœurs le Clergé Anglican eſt plus réglé que celui de France, & en voici la cauſe, tous les Ecléſiaſtiques ſont élevés dans l'Univerſité d'Oxford, ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la Capitale; ils ne ſont appellés aux dignités de l'Egliſe

que très-tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice, lorsque leur ambition manque d'alimens. Les emplois sont ici la récompense des longs services dans l'Eglise aussi bien que dans l'Armée; on n'y voit point de jeunes gens Evêques ou Colonels au sortir du Collége. De plus les Prêtres sont presque tous mariés, la mauvaise grace contractée dans l'Université, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un Evêque est forcé de se contenter de la sienne. Les Prêtres vont quelquefois au cabaret parce que l'usage le leur permet, & s'ils s'enyvrent c'est sérieusement & sans scandale.

Cet estre indéfinissable qui n'est ni Eclesiastique ni Séculier,

lier, en un mot, ce que l'on apelle un Abbé, eſt une eſpece inconnue en Angleterre ; les Ecléſiaſtiques ſont tous ici réſervés & preſque tous pédans. Quand ils aprennent qu'en France de jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la Prélature par des intrigues de femmes, ſont publiquement l'amour, s'égaient à compoſer des chanſons tendres, donnent tous les jours des ſoupers délicats & longs, & de-là vont implorer les lumieres du S. Eſprit, & ſe nomment hardiment les ſucceſſeurs des Apôtres ; ils remercient Dieu d'être Proteſtans. Mais ce ſont de vilains hérétiques, à brûler à tous les diables, comme dit Maître François Rabelais, c'eſt pourquoi je ne me mêle de leurs affaires.

SIXIE'ME LETTRE SUR LES PRESBITERIENS.

LA Religion Anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande. Le Presbiteranisme est la Religion dominante en Ecosse. Ce Presbiteranisme n'est autre chose que le Calvinisme pur, tel qu'il avoit été établi en France & qu'il subsiste à Genéve. Comme les Prêtres de cette Secte ne reçoivent de leurs Eglises que des gages très-médiocres, & que par conséquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les Evêques, ils ont pris le parti

ti naturel de crier contre des honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux Diogéne qui fouloit aux pieds l'orgueil de Platon : les Presbiteriens d'Ecoſſe ne reſſemblent pas mal à ce fier & gueux raiſonneur. Ils traitérent le Roi Charles II. avec bien moins d'égards que Diogéne n'avoit traité Alexandre. Car lorſqu'ils prirent les armes pour lui contre Cromwel qui les avoit trompés, ils firent eſſuyer à ce pauvre Roi quatre ſermons par jour, ils lui défendoient de jouer, ils le mettoient en pénitence, ſi bien que Charles ſe laſſa bien-tôt d'être Roi de ces pédans, & s'échapa de leurs mains comme un Ecolier ſe ſauve du Collége.

Devant un jeune & vif Bachelier criaillant le matin dans les

Ecoles de Théologie, & le ſoir chantant avec les Dames, un Théologien Anglican eſt un Caton; mais ce Caton paroît un galant devant un Presbiterien d'Ecoſſe. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, porte un vaſte chapeau, un long manteau par deſſus un habit court, prêche du nez & donne le nom de la proſtituée de Babilone à toutes les Egliſes, où quelques Eccleſiaſtiques ſont aſſez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, & où le Peuple eſt aſſez bon pour le ſouffrir, & pour les appeller Monſeigneur, votre Grandeur, votre Eminence.

Ces Meſſieurs qui ont auſſi quelques Egliſes en Angleterre, ont mis les airs graves & ſévéres à la mode en ce Pays. C'eſt à eux qu'on doit la ſanctification

tion du Dimanche dans les trois Royaumes ; il eſt défendu ce jour-là de travailler & de ſe divertir, ce qui eſt le double de la ſévérité des Egliſes Catholiques, point d'Opéra, point de Comédies, point de Concerts à Londres le Dimanche, les cartes même y ſont ſi expreſſement défendues, qu'il n'y a que les perſonnes de qualité & ce qu'on apelle les honnêtes gens qui jouent ce jour-là. Le reſte de la Nation va au Sermon, au Cabaret & chez les Filles de joie.

Quoique la Secte Epiſcopale & la Presbiterienne ſoient les deux dominantes dans la Grande Bretagne, toutes les autres y ſont bien venues & vivent toutes aſſez bien enſemble, pendant que la plûpart de leurs prédicants ſe déteſtent réci-

proquement avec preſque autant de cordialité qu'un Janſéniſte damne un Jéſuite.

Entrez dans la Bourſe de Londres, cette Place plus reſpectable que bien des Cours, vous y voïez raſſemblés les députés de toutes les Nations pour l'utilité des hommes, là le Juif, le Mahométan & le Chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étoient de la même Religion, & ne donnent le nom d'infidéles qu'à ceux qui font banqueroute, là le Presbiterien ſe fie à l'Anabatiſte, & l'Anglican reçoit la promeſſe du Quaker. Au ſortir de ces pacifiques & libres aſſemblées, les uns vont à la Sinagogue, les autres vont boire, celui-ci va ſe faire baptiſer dans une grande cuve au nom du Pere par le Fils au Saint

Eſprit.

Eſprit : celui-là fait couper le prépuce de ſon fils & fait marmoter ſur l'Enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point: ces autres vont dans leur Egliſe attendre l'inſpiration de Dieu leur chapeau ſur la tête, & tous ſont contens.

S'il n'y avoit en Angleterre qu'une Religion, le deſpotiſme ſeroit à craindre, s'il y en avoit deux, elles ſe couperoient la gorge ; mais il y en a trente, & elles vivent en paix & heureuſes.



SEPTIÉME

LETTRE

SUR LES SOCINIENS, OU ARIENS, OU ANTI-TRINITAIRES.

IL y a ici une petite Secte composée d'Ecléſiaſtiques & de quelques Séculiers très-ſçavans qui ne prennent ni le nom d'Ariens ni celui de Sociniens, mais qui ne ſont point du tout de l'avis de ſaint Atanaſe ſur le chapitre de la Trinité, & qui vous diſent nettement que le Pere eſt plus grand que le Fils.

Vous ſouvenez-vous d'un certain Evêque Ortodoxe, qui pour

pour convaincre un Empereur de la conſubſtantiation, s'aviſa de prendre le fils de l'Empereur ſous le menton & de lui tirer le nez en preſence de ſa ſacrée Majeſté ; l'Empereur alloit ſe fâcher contre l'Evêque, quand le bon homme lui dit ces belles & convaincantes paroles : Seigneur ſi votre Majeſté eſt en colere de ce que l'on manque de reſpect à ſon Fils, comment penſez-vous que Dieu le Pere traitera ceux qui refuſent à Jeſus-Chriſt les titres qui lui ſont dûs. Les gens dont je vous parle diſent que le ſaint Evêque étoit fort mal aviſé, que ſon argument n'étoit rien moins que concluant, & que l'Empereur devoit lui répondre, aprenez qu'il y a deux façons de me manquer de reſpect, la premiere de ne rendre

dre pas assez d'honneur à mon Fils, & la seconde de lui en rendre autant qu'à moi.

Quoiqu'il en soit le parti d'Arius commençe à revivre en Angleterre aussi bien qu'en Hollande & en Pologne. Le grand Monsieur Newton faisoit à cette opinion l'honneur de la favoriser, ce Philosophe pensoit que les Unitaires raisonnoient plus geométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine Arienne est l'illustre Docteur Clarck. Cet homme est d'une vertu rigide & d'un caractere doux, plus amateur de ses opinions que passionné pour faire des Prosélites, uniquement occupé de calculs & de démonstrations, une vraie machine à raisonnemens.

C'est lui qui est l'Auteur d'un li-

livre aſſez peu entendu, mais eſtimé ſur l'exiſtence de Dieu, & d'un autre plus intelligible, mais aſſez mépriſé ſur la verité de la Religion chrétienne.

Il ne s'eſt point engagé dans de belles diſputes ſcholaſtiques, que notre ami..... apelle de vénérables billeveſées ; il s'eſt contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les témoignages des premiers ſiécles pour & contre les Unitaires, & a laiſſé au Lecteur le ſoin de compter les voix & de juger. Ce livre du Docteur lui a attiré beaucoup de partiſans, mais l'a empêché d'être Archevêque de Cantorbéry ; je crois que le Docteur s'eſt trompé dans ſon calcul, & qu'il valoit mieux être Primat d'Angleterre que Curé Arien.

Vous voïez quelles révolu-

tions

tions arrivent dans les opinions comme dans les Empires, le Parti d'Arius après trois cens ans de triomphe & douze ſiécles d'oubli, renait enfin de ſa cendre; mais il prend très-mal ſon tems de reparoître dans un âge où le monde eſt raſſaſié de diſputes & de Sectes; celle-ci eſt encore trop petite pour obtenir la liberté des Aſſemblées publiques, elle l'obtiendra ſans doute, ſi elle devient plus nombreuſe; mais on eſt ſi tiéde à preſent ſur tout cela, qu'il n'y a plus guére de fortune à faire pour une Religion nouvelle ou renouvellée: n'eſt-ce pas une choſe plaiſante, que Luther, Calvin, Zuingle tous Ecrivains qu'on ne peut lire, aient fondé des Sectes qui partagent l'Europe, que l'ignorant Ma-

Mahomet ait donné une Religion à l'Asie & à l'Afrique, & que Messieurs Newton, Clarck, Locke, le Clerc & les plus grands Philosophes & les meilleures plumes de leur tems aient pû à peine venir à bout d'établir un petit troupeau qui même diminue tous les jours.

Voilà ce que c'est que de venir au monde à propos. Si le Cardinal de Retz reparoissoit aujourd'hui, il n'ameuteroit pas dix femmes dans Paris.

Si Cromwel renaissoit, lui qui a fait couper la tête à son Roi & s'est fait Souverain, seroit un simple Marchand de Londres.

HUITIE'ME

LETTRE SUR LE PARLEMENT.

Les Membres du Parlement d'Angleterre aiment à ſe comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

Il n'y a pas long-tems que M. Shipping dans la Chambre des Communes commença ſon diſcours par ces mots; *la Majeſté du Peuple Anglais ſeroit bleſſée*&c. La ſingularité de l'expreſſion cauſa un grand éclat de rire ; mais ſans ſe déconcerter il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus, j'avoue que je ne vois rien de commun entre la majeſté

jeſté du peuple Anglais, & celle du peuple Romain, encore moins entre leurs gouvernemens; il y a un Sénat à Londres dont quelques Membres ſont ſoupçonnés quoi qu'à tort ſans doute de vendre leurs voix dans l'occaſion, comme on faiſoit à Rome. Voilà toute la reſſemblance, d'ailleurs les deux Nations me paroiſſent entiérement différentes, ſoit en bien, ſoit en mal; on n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de Religion, cette abomination étoit réſervée à des Dévots prêcheurs d'humilité & de patience. Marius & Sylla, Pompée & Céſar, Antoine & Auguſte ne ſe battoient point pour décider ſi le *Flamen* devoit porter ſa chemiſe par-deſſus ſa robe, ou ſa robe

robbe par-deſſus ſa chemiſe, & ſi les poulets ſacrez devoient manger & boire, ou bien manger ſeulement pour qu'on prit les Augures. Les Anglais ſe ſont fait pendre réciproquement à leurs Aſſiſes, & ſe ſont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille eſpece ; la Secte des Epiſcopaux, & le Presbiteraniſme ont tourné pour un tems ces têtes ſérieuſes. Je m'imagine que pareille ſottiſe ne leur arrivera plus, ils me paroiſſent devenir ſages à leurs dépens, & je ne leurs vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des Sillogiſmes.

Voici une différence plus eſſentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la derniere, c'eſt que le fruit des guerres civiles

à

à Rome à été l'esclavage, & celui des troubles d'Angleterre la liberté. La Nation Anglaise est la seule de la terre, qui soit parvenue à régler le pouvoir des Rois en leurs résistant, & qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce Gouvernement sage, où le Prince tout puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les Seigneurs sont Grands sans insolence & sans Vassaux, & où le peuple partage le gouvernement sans confusion.

La Chambre des Pairs & celle des Communes sont les Arbitres de la Nation, le Roi est le Sur-Arbitre. Cette balance manquoit aux Romains, les Grands & le Peuple étoient toujours en division à Rome, sans qu'il y eut un pouvoir mitoïen,

toien, qui put les accorder. Le Sénat de Rome, qui avoit l'injuste & punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les Plébeïens, ne connoissoit d'autre secret pour les éloigner du gouvernement que de les occuper toujours dans les guerres étrangeres. Ils regardoient le Peuple comme une bête féroce qu'il falloit lâcher sur leurs voisins de peur qu'elle ne dévorat ses Maîtres ; ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des Conquérans, c'est parce qu'ils étoient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les maîtres du monde jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une

fin ſi funeſte, ſon but n'eſt point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ſes voiſins n'en faſſent ; ce peuple n'eſt pas ſeulement jaloux de ſa liberté, il l'eſt encore de celle des autres. Les Anglais étoient acharnés contre Louis XIV. uniquement parce qu'ils lui croïoient de l'ambition. Ils lui ont fait la guerre de gaieté de cœur aſſurément ſans aucun intérêt.

Il en a coûté ſans doute pour établir la liberté en Angleterre ; c'eſt dans des mers de ſang qu'on a noïé l'Idole du pouvoir deſpotique ; mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher de bonnes loix. Les autres Nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas verſé moins de ſang qu'eux;

mais

mais ce ſang qu'elles ont répandu pour la cauſe de leur liberté n'a fait que cimenter leur ſervitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'eſt qu'une ſédition dans les autres Païs, une ville prend les armes pour défendre ſes priviléges ſoit en Eſpagne, ſoit en Barbarie, ſoit en Turquie, auſſi-tôt des ſoldats mercenaires la ſubjuguent, des boureaux la puniſſent, & le reſte de la Nation baiſe ſes chaînes; les Français penſent que le gouvernement de cette Iſle eſt plus orageux que la mer qui l'environne, & cela eſt vrai; mais c'eſt quand le Roi commence la tempête, c'eſt quand il veut ſe rendre le maître du vaiſſeau dont il n'eſt que le premier Pilote. Les guerres civiles de France ont

ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre ; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté ſage pour objet.

Dans les tems deteſtables de Charles IX. & d'Henri III. il s'agiſſoit ſeulement de ſçavoir ſi on ſeroit l'eſclave des Guiſes. Pour la derniere guerre de Paris elle ne mérite que des ſifflets ; il me ſemble que je vois des Ecoliers qui ſe mutinent contre le Préfet d'un Collége, & qui finiſſent par être fouettés ; le Cardinal de Retz avec beaucoup d'eſprit & de courage mal emploïés, rebelle ſans aucun ſujet, factieux ſans deſſein, chef de Parti ſans armée, cabaloit pour cabaler, & ſembloit faire la guerre civile pour ſon plaiſir. Le Parlement

lement ne sçavoit ce qu'il vouloit ni ce qu'il ne vouloit pas ; il levoit des troupes par Arrêt, il les cassoit, il menaçoit, il demandoit pardon, il mettoit à prix la tête du Cardinal Mazarin, & ensuite venoit le complimenter en cérémonie ; nos guerres civiles sous Charles VI. avoient été cruelles, celles de la Ligue furent abominables, celle de la Fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, c'est le suplice de Charles Premier, qui fut traité par ses Vainqueurs comme il les eût traités s'il eût été heureux.

Après tout regardez d'un côté Charles Premier vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westmins-

minſter, & de l'autre l'Empereur Henri VII. empoiſonné par ſon Chapelain en communiant, Henri III. aſſaſſiné par un Moine miniſtre de la rage de tout un Parti, trente aſſaſſinats médités contre Henri IV. pluſieurs éxécutés, & le dernier privant enfin la France de ce grand Roi. Peſez ces attentats & jugez.

NEUVIE'ME LETTRE SUR LE GOUVERNEMENT.

CE mêlange heureux dans le Gouvenement d'Angleterre, ce concert entre les Communes, les Lords & le Roi n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été long-tems esclave, elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. Guillaume le Conquérant sur tout la gouverna avec un Sceptre de fer, il disposoit des biens & de la vie de ses nouveaux Sujets comme un Monarque de l'Orient; il

il défendit ſous peine de mort qu'aucun Anglais oſât avoir du feu & de la lumiere chez lui paſſé huit heures du ſoir, ſoit qu'il prétendit par là prévenir leurs aſſemblées nocturnes, ſoit qu'il voulut eſſaïer par une défenſe ſi biſare, juſqu'où peut aller le pouvoir d'un homme ſur d'autres hommes.

Il eſt vrai qu'avant & après Guillaume le Conquérant les Anglais ont eu des Parlemens, ils s'en vantent, comme ſi ces Aſſemblées apellées alors Parlemens, compoſées de tirans ecléſiaſtiques, & de pillards nommés Barons, avoient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les Barbares qui des bords de la mer Baltique fondoient dans le reſte de l'Europe, aportérent avec eux l'uſage de ces

Etats ou Parlemens dont on fait tant de bruit, & qu'on connoit si peu. Les Rois alors n'étoient point despotiques, cela est vrai ; mais les Peuples n'en gémissoient que plus dans une servitude misérable. Les Chefs de ces Sauvages qui avoient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre se firent Monarques : leurs Capitaines partagérent entr'eux les terres des vaincus, de-là ces Margraves, ces Lairs, ces Barons, ces Sous-tirans qui disputoient souvent avec leur Roi les dépouilles des Peuples. C'étoient des oiseaux de proie combattans contre un Aigle pour succer le sang des colombes ; chaque Peuple avoit cent tirans au lieu d'un maître. Les Prêtres se mirent bien-tôt de la partie. De tout tems le sort

des Gaulois, des Germains, des Insulaires d'Angleterre avoit été d'être gouverné par leurs Druïdes & par les Chefs de leurs villages, ancienne espéce de Barons, mais moins tirans que leurs successeurs. Ces Druïdes se disoient médiateurs entre la divinité & les hommes, ils faisoient des loix, ils excommunioient, ils condamnoient à la mort. Les Evêques succedérent peu à peu à leur autorité temporelle dans le Gouvernement Got & Vandale. Les Papes se mirent à leur tête & avec des Brefs, des Bulles & des Moines firent trembler les Rois, les déposérent, les firent assassiner, & tirérent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécile Inas l'un des tirans de l'Eptarchie d'Angleterre fut le pre-

mier qui dans un pelerinage à Rome se soumit à païer le denier de saint Pierre, (ce qui étoit environ un écu de notre monnoie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'Isle suivit bien-tôt cet exemple, l'Angleterre devint petit à petit une Province du Pape, le Saint Pere y envoïoit de tems en tems ses Légats pour y lever des impots exorbitans. Jean sans-terre fit enfin une cession en bonne forme de son Roïaume à Sa Sainteté qui l'avoit excommunié, & les Barons qui n'y trouvérent pas leur compte, chassérent ce misérable Roi, ils mirent à sa place Louis VIII. pere de saint Louis Roi de France; mais ils se dégoûtérent bien-tôt de ce nouveau venu & lui firent repasser la mer.

Tandis que les Barons, les Evêques, les Papes déchiroient ainsi l'Angleterre où tous vouloient commander, le Peuple, la plus nombreuse, la plus vertueuse même, & par conséquent la plus respectable partie des hommes, composée de ceux qui étudient les loix & les sciences, des Négocians, des Artisans, en un mot de tout ce qui n'étoit point tiran; le Peuple, dis-je, étoit regardé par eux comme des animaux audessous de l'homme; il s'en falloit bien que les Communes eussent alors part au Gouvernement, c'étoient des Vilains: leur travail, leur sang appartenoient à leurs Maîtres qui s'apelloient Nobles. Le plus grand nombre des hommes étoit en Europe ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du Nord, serfs d'un

d'un Seigneur, eſpéce de bétail qu'on vend & qu'on achete avec la terre, il a fallu des ſiécles pour rendre juſtice à l'humanité, pour ſentir qu'il étoit horrible que le grand nombre ſemât & que le petit nombre recueillît, & n'eſt-ce pas un bonheur pour le genre humain que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puiſſance légitime de nos Rois, & en Angleterre par la puiſſance légitime des Rois & du Peuple.

Heureuſement dans les ſecouſſes que les querelles des Rois & des Grands donnoient aux Empires, les fers des Nations ſe ſont plus ou moins relâchés ; la liberté eſt née en Angleterre des querelles des tirans, les Barons forcérent Jean ſans-terre & Henri III.

à accorder cette fameuſe Charte, dont le principal but étoit à la vérité de mettre les Rois dans la dépendance des Lords; mais dans laquelle le reſte de la Nation fut un peu favoriſée, afin que dans l'occaſion elle ſe rengeât du parti de ſes prétendus protecteurs. Cette grande Charte qui eſt regardée comme l'origine ſacrée des libertés Anglaiſes, fait bien voir elle-même combien peu la liberté étoit connue. Le titre ſeul prouve que le Roi ſe croïoit abſolu de droit, & que les Barons & le Clergé même ne le forçoient à ſe relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étoient les plus forts.

Voici comme commence la grande Charte : „ Nous accor-
„ dons de notre libre volonté
„ les Priviléges ſuivans aux Ar-

„ chevêques, Evêques, Abbés,
„ Prieurs & Barons de notre
„ Roïaume, &c.

Dans les articles de cette Charte il n'eſt pas dit un mot de la Chambre des Communes, preuve qu'elle n'éxiſtoit pas encore, ou qu'elle éxiſtoit ſans pouvoir. On y ſpécifie les hommes libres d'Angleterre, triſte démonſtration qu'il y en avoit qui ne l'étoient pas. On voit par l'Article 32. que ces hommes prétendus libres devoient des ſervices à leur Seigneur. Une telle liberté tenoit encore beaucoup de l'eſclavage.

Par l'Article 21. le Roi ordonne que ſes Officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux & les charettes des hommes libres qu'en païant, & ce Réglement parut au Peuple une vraie liberté, parce

parce qu'il ôtoit une plus grande tirranie.

Henri VII. usurpateur heureux & grand politique qui faisoit semblant d'aimer les Barons, mais qui les haïssoit & & les craignoit, s'avisa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par-là, les Vilains qui dans la suite acquirent du bien par leurs travaux, achetérent les chateaux des illustres Pairs qui s'étoient ruinés par leurs folies. Peu à peu toutes les terres changérent de Maîtres.

La Chambre des Communes devint de jour en jour plus puissante, les familles des anciens Pairs s'éteignirent avec le tems, & comme il n'y a proprement que les Pairs qui soient nobles en Angleterre dans la rigueur de la Loi, il n'y auroit plus du tout de noblesse en ce Païs-là si les

Rois n'avoient pas créé de nouveaux Barons de tems en tems, & conservé l'ordre des Pairs qu'ils avoient tant craint autrefois, pour l'oposer à celui des Communes devenu trop redoutable.

Tous ces nouveaux Pairs qui composent la Chambre haute, reçoivent du Roi leur titre & rien de plus, presque aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom, l'un est Duc de Dorset & n'a pas un pouce de terre en Dorsethire.

L'autre est Comte d'un village qui sçait à peine où ce village est situé, ils ont du pouvoir dans le Parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moïenne & basse Justice, ni du droit de chasser sur les terres d'un Citoïen,

toïen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ.

Un homme parce qu'il est Noble ou parce qu'il est Prêtre, n'est point ici exempt de païer certaines taxes, tous les impots sont réglés par la Chambre des Communes, qui n'étant que la seconde par son rang, est la premiere par son crédit.

Les Seigneurs & les Evêques peuvent bien rejetter le Bill des Communes pour les taxes; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer ; il faut ou qu'ils le reçoivent ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le Bill est confirmé par les Lords & aprouvé par le Roi, alors tout le monde paie, chacun donne non selon sa qualité (ce qui est absurde,) mais selon son revenu ; il n'y a point de Taille

ni de Capitation arbitraire ; mais une Taxe réelle ſur les terres. Elles ont toutes été enclavées ſous le fameux Roi Guillaume III. & miſes au-deſſous de leur prix.

La Taxe ſubſiſte toujours la même quoique les revenus des terres aïent augmenté , ainſi perſonne n'eſt foulé & perſonne ne ſe plaint. Le Paiſan n'a point les pieds meurtris par des ſabots , il mange du pain blanc , il eſt bien vétu , il ne craint point d'augmenter le nombre de ſes beſtiaux ni de couvrir ſon toit de tuiles , de peur que l'on ne hauſſe ſes impots l'année d'après. Il y a ici beaucoup de Païſans qui ont environ deux cent mille francs de bien , & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis , & dans laquelle ils vivent libres.

DIXIE'ME

DIXIE'ME LETTRE SUR LE COMMERCE.

LE Commerce qui a enrichi les Citoïens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, & cette liberté a étendu le Commerce à son tour; de-là s'est formée la grandeur de l'Etat; c'est le Commerce qui a établi peu à peu les forces navales, par qui les Anglais sont les maîtres des mers. Ils ont à present près de deux cent vaisseaux de guerre, la postérité aprendra peut-être avec surprise qu'une petite Isle, qui n'a de soi-même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre

à foulon, & de la laine grossiere, est devenue par son Commerce assez puissante pour envoier en 1723. trois Flottes à la fois en trois extrémités du monde, l'une devant Gibraltar conquise & conservée par ses armes, l'autre à Portobello pour ôter au Roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, & la troisiéme dans la mer Baltique pour empêcher les Puissances du Nord de se battre.

Quand Louis XIV. faisoit trembler l'Italie, & que ses armées déja maitresses de la Savoie & du Piedmont étoient prêtes de prendre Turin, il fallut que le Prince Eugéne marchât du fond de l'Allemagne au secours du Duc de Savoie; il n'avoit point d'argent sans quoi on ne prend ni ne défend les Villes, il eut recours

à

à des Marchands Anglais ; en une demie heure de tems on lui prêta cinquante millions, avec cela il délivra Turin, battit les Français, & écrivit à ceux qui avoient prêté cette ſomme ce petit billet : „ Meſ-„ ſieurs j'ai reçu votre argent & „ je me flatte de l'avoir emploié „ à votre ſatisfaction.

Tout cela donne un juſte orgueil à un Marchand Anglais, & fait qu'il oſe ſe comparer, non ſans quelque raiſon, à un Citoien Romain, auſſi le Cadet d'un Pair du Roiaume ne dédaigne point le Négoce. Milord Toumſond Miniſtre d'Etat a un frere qui ſe contente d'être Marchand dans la Cité. Dans le tems que Milord Oxford gouvernoit l'Angleterre, ſon cadet étoit Facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il eſt mort.

Cette coutume, qui pourtant commence trop à ſe paſſer, paroit monſtrueuſe à des Allemands entêtés de leur *quartier*, ils ne ſçauroient concevoir que le fils d'un Pair d'Angleterre ne ſoit qu'un riche & puiſſant Bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout eſt Prince ; on a vû juſqu'à trente Alteſſes du même nom, n'aiant pour tout bien que des armoiries & de l'orgueil.

En France eſt Marquis qui veut, & quiconque arrive à Paris du fond d'une Province avec de l'argent à dépenſer & un nom en Ac ou en Ille peut dire un homme comme moi, un homme de ma qualité, & mépriſer ſouverainement un Négociant ; le Négociant entend lui-même parler ſi ſouvent avec dédain de ſa profeſſion, qu'il

qu'il eſt aſſez ſot pour en rougir ; je ne ſçais pourtant lequel eſt le plus utile à un Etat, ou un Seigneur bien poudré qui ſçait préciſément à quelle heure le Roi ſe léve, à quelle heure il ſe couche, & qui ſe donne des airs de Grandeur en jouant le rôle d'eſclave dans l'antichambre d'un Miniſtre, où un Négociant qui enrichit ſon Pais, donne de ſon Cabinet des ordres à Suratte & au Caire, & contribue au bonheur du monde.



ONZIE'ME LETTRE SUR L'INSERTION DE LA PETITE VEROLE.

ON dit doucement dans l'Europe chrétienne que les Anglais ſont des fous & des enragés, des fous, parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfans pour les empêcher de l'avoir, des enragés, parce qu'ils communiquent de gaieté de cœur à ces enfans une maladie certaine & affreuſe dans la vue de prévenir un mal incertain ; les Anglais de leur côté diſent, les autres Européens ſont des lâches & des déna-

dénaturés, ils sont lâches en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs Enfans, dénaturés, en ce qu'ils les exposent à mourir un jour de la petite vérole ; pour juger qui a raison dans cette dispute, voici l'histoire de cette fameuse insertion dont on parle hors l'Angleterre avec tant d'éfroi.

Les femmes de Circassie sont de tems immémorial dans l'usage de donner la petite vérole à leurs enfans même à l'âge de six mois, en leur faisant une incision au bras, & en insérant dans cette incision une pustule qu'elles ont soigneusement enlevée du corps d'un autre enfant, cette pustule fait dans le bras où elle est insinuée l'effet du levain dans un morceau de pâte, elle y fermente

&

& répand dans la maſſe du ſang les qualitez dont elle eſt empreinte ; les boutons de l'enfant à qui l'on a donné cette petite vérole artificielle ſervent à porter la même maladie à d'autres ; c'eſt une circulation preſque continuelle en Circaſſie, & quand malheureuſement il n'y a point de petite vérole dans le Païs, on eſt auſſi embaraſſé qu'on l'eſt ailleurs dans une mauvaiſe année.

Ce qui a introduit en Circaſſie cette coutume qui paroit ſi étrange à d'autres peuples, eſt pourtant une cauſe commune à toute la terre, c'eſt la tendreſſe maternelle & l'intérêt.

Les Circaſſiens ſont pauvres, & leurs filles ſont belles, auſſi ce ſont elles dont ils font le plus de trafic, ils fourniſſent

de

de beautés les Harems du Grand Seigneur, du Sophi de Perſe, & de ceux qui ſont aſſez riches pour acheter & pour entretenir cette marchandiſe précieuſe: ils élevent ces filles en tout bien & en tout honneur à careſſer les hommes, à former des dances pleines de laſciveté & de moleſſe, à ralumer par tous les artifices les plus voluptueux, le goût des Maîtres dédaigneux à qui elles ſont deſtinées: ces pauvres créatures répetent tous les jours leur leçon avec leur mere, comme nos petites filles répétent leur catéchiſme ſans y rien comprendre.

Or il arrivoit ſouvent qu'un pere & une mere après avoir bien pris des peines pour donner une bonne éducation à leurs enfans, ſe voioient tout d'un

d'un coup fruſtrés de leur eſpérance, la petite vérole ſe mettoit dans la famille, une fille en mouroit, une autre perdoit un œil, une troiſiéme relevoit avec un gros nez, & les pauvres gens étoient ruinés ſans reſſource; ſouvent même quand la petite vérole devenoit épidémique, le commerce étoit interrompu pour pluſieurs années, ce qui cauſoit une notable diminution dans les Sérails de Perſe & de Turquie.

Une Nation commerçante eſt toujours fort alerte ſur ſes intérêts, & ne néglige rien des connoiſſances qui peuvent être utiles à ſon négoce. Les Circaſſiens s'aperçurent que ſur mille perſonnes il s'en trouvoit à peine une ſeule qui fut attaquée deux fois d'une petite

petite vérole bien complette, qu'à la vérité on essuie quelquefois trois ou quatre petites véroles legéres, mais jamais deux qui soient décidées & dangereuses, qu'en un mot jamais on n'a véritablement cette maladie deux fois en sa vie ; ils remarquérent encore que quand les petites véroles sont très-bénignes, & que leur éruption ne trouve à percer qu'une peau délicate & fine, elles ne laissent aucune impression sur le visage : de ces observations naturelles, ils concluent que si un enfant de six mois ou d'un an avoit une petite vérole bénigne, il n'en mouroit pas, il n'en seroit pas marqué & seroit quitte de cette maladie pour le reste de ses jours.

Il restoit donc pour conser-

ver la vie & la beauté de leurs enfans de leur donner la petite vérole de bonne heure, c'eſt ce que l'on fit en inſérant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petite vérole la plus complette, & en même tems la plus favorable qu'on pût trouver.

L'expérience ne pouvoit pas manquer de réuſſir, les Turcs qui ſont gens cenſés adoptérent bien-tôt après cette coutume, & aujourd'hui il n'y a point de Bacha dans Conſtantinople, qui ne donne la petite vérole à ſon fils & à ſa fille en les faiſant ſévrer.

Il y a quelques gens qui prétendent que les Circaſſiens prirent autrefois cette coutume des Arabes ; mais nous laiſſons ce point d'hiſtoire à éclaircir par quelque ſçavant Bénédic-

nédictin, qui ne manquera pas de composer là-dessus plusieurs volumes in folio avec les preuves ; tout ce que j'ai à dire sur cette matiere c'est que dans le commencement du régne de Georges Premier Madame de Wostley-Montaigu une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'esprit & le plus de force dans l'esprit, étant avec son Mari en ambassade à Constantinople, s'avisa de donner sans scrupule la petite vérole à un enfant dont elle étoit acouchée en ce païs ; son Chapelain eut beau lui dire que cette expérience n'étoit pas chrétienne, & ne pouvoit réussir que chez des Infideles, le fils de Madame de Wostley s'en trouva à merveille. Cette dame de retour à Londres fit part de son expérience à la

Princeſſe de Galles qui eſt aujourd'hui Reine ; il faut avouer que Titres & Couronnes à part, cette Princeſſe eſt née pour encourager tous les arts & pour faire du bien aux hommes ; c'eſt un Philoſophe aimable ſur le Trône, elle n'a jamais perdu ni une occaſion de s'inſtruire, ni une occaſion d'exercer ſa généroſité ; c'eſt elle qui aïant entendu dire qu'une fille de Milton vivoit encore, & vivoit dans la miſere, lui envoïa ſur le champ un preſent conſidérable ; c'eſt elle qui protége ce pauvre pere Couraïer ; c'eſt elle qui daigna être la médiatrice entre le Docteur Clarck & M. Leibnitz. Dès qu'elle eût entendu parler de l'inoculation ou inſertion de la petite vérole, elle en fit faire l'épreuve ſur

quatre criminels condamnés à mort à qui elle sauva doublement la vie, car non-seulement elle les tira de la potence, mais à la faveur de cette petite vérole artificielle, elle prévint la naturelle qu'ils auroient probablement eûe, & dont ils seroient morts peut-être dans un âge plus avancé.

La Princesse assurée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer ses enfans : l'Angleterre suivit son exemple, & depuis ce tems dix mille enfans de famille au moins, doivent ainsi la vie à la Reine & à Madame Wostley-Montaigu, & autant de filles leurs doivent leur beauté.

Sur cent personnes dans le monde soixante au moins ont la petite vérole, de ces soi-

xante vingt en meurent dans les années les plus favorables, & vingt en conservent pour toujours de fâcheux restes : Voilà donc la cinquième partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit sûrement. De tous ceux qui sont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt s'il n'est infirme & condamné à mort d'ailleurs, personne n'est marqué, aucun n'a la petite vérole une seconde fois, supposé que l'inoculation ait été parfaite ; il est donc certain que si quelqu'Ambassadrice Française avoit raporté ce secret de Constantinople à Paris, elle auroit rendu un service éternel à la nation ; le Duc de Villequier pere du Duc d'Aumont d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux constitué
&

& le plus ſain ne ſeroit pas mort à la fleur de ſon âge.

Le Prince de Soubiſe qui avoit la ſanté la plus brillante, n'auroit pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans, Monſeigneur Grand-pere de Louis XV. n'auroit pas été enterré dans ſa cinquantiéme année, vingt mille perſonnes mortes à Paris de la petite vérole en 1723. vivroient encore. Quoi donc eſt-ce que les Français n'aiment point la vie? eſt-ce que leurs femmes ne ſe ſoucient point de leur beauté? en vérité nous ſommes d'étranges gens, peut-être dans dix ans prendra-t-on cette méthode anglaiſe, ſi les Curez & les Médecins le permettent, ou bien les Français dans trois mois ſe ſerviront de l'inoculation par fantaiſie, ſi les Anglais

s'en dégoûtent par inconſtance.

J'aprens que depuis cent ans les Chinois ſont dans cet uſage, c'eſt un grand préjugé que l'exemple d'une nation qui paſſe pour être la plus ſage & la mieux policée de l'Univers. Il eſt vrai que les Chinois s'y prennent d'une façon differente, ils ne font point d'inciſion, ils font prendre la petite vérole par le nez comme du tabac en poudre, cette façon eſt plus agréable, mais elle revient au même, & ſert également à confirmer, que ſi on avoit pratiqué l'inoculation en France, on auroit ſauvé la vie à des milliers d'hommes.

DOUZIE'ME LETTRE SUR LE CHANCELIER BACON.

IL n'y a pas long-tems que l'on agitoit dans une compagnie célébre cette question usée & frivole, quel étoit le plus grand homme de César, d'Alexandre, de Tamerlan, de Cromwel, &c.

Quelqu'un répondit que c'étoit sans contredit Isaac Newton : cet homme avoit raison, car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du Ciel un puissant génie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les

les autres, un homme comme Monſieur Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix ſiécles, eſt véritablement le grand homme, & ces Politiques & ces Conquérans dont aucun ſiécle n'a manqué, ne ſont d'ordinaire que d'illuſtres méchans. C'eſt à celui qui domine ſur les eſprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des eſclaves par la violence, c'eſt à celui qui connoît l'Univers, non à ceux qui le défigurent que nous devons nos reſpects.

Puis donc que vous éxigez que je vous parle des hommes célébres qu'a porté l'Angleterre, je commencerai par les Bacons, les Lockes, les Newtons, &c. les Généraux & les Miniſtres viendront à leur tour.

Il faut commencer par le fameux

meux Comte de Verulam connu en Europe ſous le nom de Bacon qui étoit ſon nom de famille. Il etoit fils d'un Garde des Sceaux, & fut long-tems Chancelier ſous le Roi Jacques Premier; cependant au milieu des intrigues de la Cour, & des occupations de ſa Charge qui demandoient un homme tout entier, il trouva le tems d'ètre grand Philoſophe, bon Hiſtorien & Ecrivain élegant, & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt qu'il vivoit dans un ſiécle où l'on ne connoiſſoit guéres l'art de bien écrire, encore moins la bonne Philoſophie. Il a été, comme c'eſt l'uſage parmi les hommes, plus eſtimé après ſa mort que de ſon vivant: ſes ennemis étoient à la Cour de Londres, ſes admirateurs étoient dans toute l'Europe.

Lorſque le Marquis d'Effiat amena en Angleterre la Princeſſe Marie, fille de Henri le Grand, qui devoit épouſer le Prince de Galles, ce Miniſtre alla viſiter Bacon, qui alors étant malade au lit, le reçut les rideaux fermés. Vous reſſemblez aux Anges, lui dit d'Effiat, on entend toujours parler d'eux, on les croit bien ſupérieurs aux hommes, & on n'a jamais la conſolation de les voir.

Vous ſçavez, Monſieur, comment Bacon fut accuſé d'un crime qui n'eſt guére d'un Philoſophe, de s'être laiſſé corrompre par argent; vous ſçavez comment il fut condamné par la Chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cent mille livres de notre monnoie, à perdre ſa Dignité de

de Chancelier & de Pair.

Aujourd'hui les Anglais révérent ſa Mémoire au point qu'ils ne veulent point avouer qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en penſe, je me ſervirai pour vous répondre d'un mot que j'ai oui dire à Milord Bolingbrooke ; on parloit en ſa preſence de l'avarice dont le Duc de Malboroug avoit été accuſé, & on en citoit des traits ſur leſquels on apelloit au témoignage de Milord Bolinbrooke, qui aiant été ſon ennemi dêclaré, pouvoit peut-être avec bienſéance dire ce qui en étoit. C'étoit un ſi grand homme répondit-il que j'ai oublié ſes vices.

Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au Chancelier Bacon l'eſtime de l'Europe.

Le

Le plus ſingulier & le meilleur de ſes ouvrages, eſt celui qui eſt aujourd'hui le moins lû & le plus inutile, je veux parler de ſon (*novum ſcientiarum organum*) c'eſt l'échafaut avec lequel on a bati la nouvelle philoſophie, & quand cet édifice a été élevé au moins en partie, l'échafaut n'a plus été d'aucun uſage.

Le Chancelier Bacon ne connoiſſoit pas encore la nature; mais il ſçavoit & indiquoit tous les chemins qui ménent à elle. Il avoit mépriſé de bonne heure ce que les Univerſités apelloient la Philoſophie, & il faiſoit tout ce qui dépendoit de lui, afin que ces Compagnies inſtituées pour la perfection de la raiſon humaine, ne continuaſſent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leur hor-

horreur du vuide, leurs formes substancielles, & tous ces mots impertinens que non-seulement l'ignorance rendoit respectables, mais qu'un mêlange ridicule avec la Religion avoit rendus presque sacrés.

Il est le pere de la Philosophie expérimentale : il est bien vrai qu'avant lui on avoit découvert des secrets étonnants. On avoit inventé la Boussole, l'Imprimerie, la gravure des Estampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on apelle besicles, la poudre à canon, &c. on avoit cherché, trouvé & conquis un nouveau monde ; qui ne croiroit que ces sublimes découvertes eussent été faites par les plus grands Philosophes, & dans

des tems bien plus éclairés que le nôtre ? point du tout : c'eſt dans le tems de la plus ſtupide barbarie que ces grands changemens ont été faits ſur la terre : le hazard ſeul a produit preſque toutes ces inventions, & il y a même bien de l'aparence que ce qu'on apelle hazard a eu grande part dans la découverte de l'Amérique, du moins a-t-on toujours cru que Chriſtophe Colomb n'entreprit ſon voïage que ſur la foi d'un Capitaine de vaiſſeau qu'une tempête avoit jetté juſqu'à la hauteur des Iſles Caraïbes.

Quoiqu'il en ſoit les hommes ſçavoient aller au bout du monde, ils ſçavoient détruire des Villes avec un tonnerre artificiel plus terrible que le tonnerre véritable ; mais ils ne connoiſſoient pas la circulation

tion du ſang, la peſanteur de l'air, les loix du mouvement, la lumiere, le nombre de nos planettes, &c. & un homme qui ſoutenoit une théſe ſur les catégories d'Ariſtote, ſur l'univerſel (*à parte rei*) ou telle autre ſottiſe, étoit regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles, ne ſont pas celles qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain.

C'eſt à un inſtinct méchanique qui eſt chez la plupart des hommes que nous devons tous les Arts, & nullement à la ſaine Philoſophie.

La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maiſons, l'invention de la navette, ſont d'une toute autre néceſſité que l'Imprimerie

merie & la Bouſſole ; cependant ces Arts furent inventés par des hommes encore ſauvages.

Quel prodigieux uſage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des méchaniques ? cependant on croïoit de leur tems qu'il y avoit des cieux de criſtal, & que les étoiles étoient de petites lampes qui tomboient quelquefois dans la mer, & un de leurs grands Philoſophes après bien des recherches avoit trouvé que les aſtres étoient des cailloux qui s'étoient détachez de la terre.

En un mot perſonne avant le Chancelier Bacon n'avoit connu la Philoſophie expérimentale, & de toutes les épreuves phyſiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a preſque pas une qui ne ſoit indiquée

dans ſon livre. Il en avoit fait lui-même pluſieurs, il fit des eſpéces de machines Pneumatiques, par leſquelles il devina l'Elaſticité de l'air; il a tourné tout au tour de la découverte de ſa peſanteur, il y touchoit; cette vérité fut ſaiſie par Toricelli. Peu de tems après la Phiſique expérimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans preſque toutes les parties de l'Europe. C'étoit un tréſor caché dont Bacon s'étoit douté, & que tous les Philoſophes encouragés par ſa promeſſe s'éforcérent de déterrer.

Mais ce qui m'a le plus ſurpris, ç'a été de voir dans ſon livre en termes exprès cette attraction nouvelle dont Monſieur Newton paſſe pour l'inventeur.

„ Il faut chercher, dit Bacon, „ s'il n'y auroit point une es-„ pece de force magnétique „ qui opére entre la terre & les „ choses pesantes, entre la Lu-„ ne & l'Ocean, entre les Pla-„ nettes, &c. en un autre endroit il dit :

„ Il faut ou que les corps „ graves soient portés vers le „ centre de la terre, ou qu'ils „ en soient mutuellement atti-„ rés, & en ce dernier cas, il est „ évident que plus les corps en „ tombant s'aprocheront de la „ terre, plus fortement ils s'at-„ tireront. Il faut, poursuit-il, „ expérimenter si la même hor-„ loge à poids ira plus vîte sur „ le haut d'une montagne, ou „ au fond d'une mine, si la „ force des poids diminue sur „ la montagne & augmente „ dans la mine, il y a aparence

„ que

„ que la terre a une vraie at-
„ traction.

Ce précurſeur de la Philoſophie a été auſſi un écrivain élégant, un hiſtorien, un bel eſprit.

Ses eſſais de morale ſont très-eſtimés, mais ils ſont faits pour inſtruire plûtôt que pour plaire, & n'étant ni la ſatire de la nature humaine comme les maximes de Monſieur de la Rochefoucault, ni l'école du ſcepticiſme comme Montagne, ils ſont moins lûs que ces deux livres ingénieux.

Son hiſtoire de Henri VII. a paſſé pour un chef-d'œuvre; mais je ſerois fort trompé ſi elle pouvoit être comparée à l'ouvrage de notre illuſtre de Thou.

En parlant de ce fameux impoſteur

posteur Parkins Juif de naissance, qui prit si hardiment le nom de Richard IV. Roi d'Angleterre, encouragé par la Duchesse de Bourgogne & qui disputa la Couronne à Henri VII. Voici comme le Chancelier Bacon s'exprime.

„ Environ ce tems le Roi „ Henri fut obsedé d'esprits ma- „ lins par la magie de la Du- „ chesse de Bourgogne, qui „ évoqua des enfers l'ombre „ d'Edouard IV. pour venir „ tourmenter le Roi Henri.

„ Quand la Duchesse de „ Bourgogne eut instruit Par- „ kins, elle commença à déli- „ libérer par quelle région du „ Ciel elle feroit paroître cette „ cométe, & elle résolut qu'el- „ le éclateroit d'abord sur l'ho- „ rison de l'Irlande.

Il me semble que notre sage de

de Thou ne donne guére dans ce phœbus, qu'on prenoit autrefois pour du sublime, mais qu'à présent on nomme avec raison galimathias.



TREIZIE'ME LETTRE SUR Mr. LOKE.

JAmais il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus métodique, un Logicien plus éxact que Mr Loke; cependant il n'étoit pas grand Mathématicien. Il n'avoit jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs ni à la sécheresse des vérités Mathématiques, qui ne présente d'abord rien de sensible à l'esprit, & personne n'a mieux prouvé que lui qu'on pouvoit avoir l'esprit géométre sans le secours de la Géométrie; avant lui de grands Philosophes avoient décidé positi-

ſitivement ce que c'eſt que l'ame de l'homme ; mais puiſqu'ils n'en ſçavoient rien du tout, il eſt bien juſte qu'ils aient tous été d'avis différens.

Dans la Grece, berceau des arts & des erreurs, & où l'on pouſſa ſi loin la grandeur & la ſotiſe de l'eſprit humain, on raiſonnoit comme chez nous ſur l'ame.

Le Divin Anaxagoras à qui on dreſſa un Autel, pour avoïr apris aux hommes que le Soleil étoit plus grand que le Péloponéſe, que la neige étoit noire, & que les Cieux étoient de pierre, affirma que l'ame étoit un eſprit aerien, mais cependant immortel.

Diogéne, un autre que celui qui devint cinique après avoir été faux-monnoieur, aſſuroit que l'ame étoit une por-

tion de la ſubſtance même de Dieu, & cette idée au moins étoit brillante.

Epicure la compoſoit de parties comme le corps; Ariſtote qu'on a expliqué de mille façons, parce qu'il étoit inintelligible, croïoit, ſi l'on s'en raporte à quelques uns de ſes diſciples, que l'entendement de tous les hommes étoit une ſeule & même ſubſtance.

Le divin Platon, maître du divin Ariſtote, & le divin Socrate, maître du divin Platon, diſoient l'ame corporelle & éternelle, le démon de Socrate lui avoit apris ſans doute ce qui en étoit. Il y a des gens à la vérité qui prétendent qu'un homme qui ſe vantoit d'avoir un génie familier, étoit indubitablement un fou ou un fripon; mais ces gens-là ſont trop difficiles.

Quand

Quant à nos Peres de l'Eglife plufieurs dans les premiers fiécles ont cru l'ame humaine, les Anges & Dieu corporels.

Le monde fe rafine toujours. faint Bernard, felon l'aveu du Pere Mabillon, enfeigna à propos de l'ame qu'après la mort, elle ne voïoit point Dieu dans le Ciel, mais qu'elle converfoit feulement avec l'humanité de Jefus-Chrift, on ne le crut pas cette fois fur fa parole. L'avanture de la Croifade avoit un peu décredité fes Oracles. Mille Scolaftiques font venus enfuite comme le Docteur iréfragable, le Docteur fubtil, le Docteur angélique, le Docteur féraphique, le Docteur chérubique, qui tous ont été bien fûrs de connoître l'ame très-clairement, mais qui n'ont

pas laiſſé d'en parler comme s'ils avoient voulu que perſonne n'y entendit rien.

Notre Deſcartes né pour découvrir les erreurs de l'antiquité, mais pour y ſubſtituer les ſiennes, & entraîné par cet eſprit ſiſtématique qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré que l'ame étoit la même choſe que la penſée, comme la matiere, ſelon lui, eſt la même choſe que l'étendue : il aſſura que l'on penſe toujours, & que l'ame arrive dans le corps pourvue de toutes les notions métaphiſiques, connoiſſant Dieu, l'eſpace, l'infini, aiant toutes les idées abſtraites, remplie enfin de belles connoiſſances, qu'elle oublie malheureuſement en ſortant du ventre de ſa mere.

Mr

M. Mallebranche de l'Oratoire dans ſes illuſions ſublimes, non-ſeulement admit les idées innées ; mais il ne doutoit pas que nous ne viſſions tout en Dieu, & que Dieu pour ainſi dire ne fut notre ame.

Tant de raiſonneurs aïant fait le roman de l'ame, un ſage eſt venu qui en fait modeſtement l'hiſtoire ; Loke a dévelopé à l'homme la raiſon humaine, comme un excellent Anatomiſte explique les reſſorts du corps humain. Il s'aide par tout du flambeau de la Phiſique, il oſe quelquefois parler affirmativement, mais il oſe auſſi douter ; au lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connoiſſons pas, il examine par dégrés ce que nous voulons connoître. Il

 prend

prend un enfant au moment de sa naissance, il suit pas à pas les progrès de son entendement, il voit ce qu'il a de commun avec les bêtes, & ce qu'il a au-dessus d'elles, il consulte sur tout son propre témoignage, la conscience de sa pensée.

„ Je laisse, dit-il, à discuter „ à ceux qui en sçavent plus „ que moi si notre ame existe „ avant ou après l'organisa„ tion de notre corps ; mais „ j'avoue qu'il m'est tombé en „ partage une de ces ames gros„ sieres qui ne pensent pas tou„ jours, & j'ai même le mal„ heur de ne pas concevoir „ qu'il soit plus nécessaire à l'a„ me de penser toujours qu'au „ corps d'être toujours en mou„ vement.

Pour moi je me vante de l'hon-

l'honneur d'être en ce point auſſi ſtupide que Loke, perſonne ne me fera jamais croire que je penſe toujours ; & je ne me ſens pas plus diſpoſé que lui à imaginer que quelques ſemaines après ma conception j'étois une fort ſçavante ame, ſçachant alors mille choſes que j'ai oubliées en naiſſant, & aïant fort inutilement poſſedé dans l'*utérus* des connoiſſances qui m'ont échapé dès que j'ai pu en avoir beſoin, & que je n'ai jamais bien pu r'aprendre depuis.

Loke après avoir ruiné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on penſe toujours, établit que toutes nos idées nous viennent par les ſens, éxamine nos idées ſimples & celles qui ſont compoſées, ſuit l'eſprit de

de l'homme dans toutes ſes opérations, fait voir combien les langues que les hommes parlent ſont imparfaites, & quel abus nous faiſons des termes à tous momens.

Il vient enfin à conſidérer l'étendue ou plûtôt le néant des connoiſſances humaines. C'eſt dans ce chapitre qu'il oſe avancer modeſtement ces paroles. *Nous ne ſerons jamais peut-être capables de connoître ſi un être purement matériel penſe ou non.*

Ce diſcours ſage parut à plus d'un Théologien une déclaration ſcandaleuſe, que l'ame eſt matérielle & mortelle.

Quelques Anglais, dévots à leur maniére, ſonnérent l'allarme. Les ſuperſtitieux ſont dans la ſocieté ce que les poltrons ſont dans une armée, ils

ils ont, & donnent des terreurs paniques. On cria que Loke vouloit renverſer la Religion : il ne s'agiſſoit pourtant point de Religion dans cette affaire ; c'étoit une queſtion purement philoſophique, très-indépendante de la foi & de la révélation ; il ne falloit qu'éxaminer ſans aigreur s'il y a de la contradiction à dire la *matiere peut penſer*, & ſi Dieu peut communiquer la penſée à la matiere. Mais les Théologiens commencent trop ſouvent par dire que Dieu eſt outragé quand on n'eſt pas de leur avis. C'eſt trop reſſembler aux mauvais Poëtes qui crioient que Deſpreaux parloit mal du Roi, parce qu'il ſe moquoit d'eux.

Le Docteur Stillngfleet s'eſt fait une réputation de Théo-

logien modéré pour n'avoir pas dit positivement des injures à Loke. Il entra en lice contre lui, mais il fut battu ; car il raisonnoit en Docteur, & Loke en Philosophe instruit de la force & de la foiblesse de l'esprit humain, & qui se battoit avec des armes dont il connoissoit la trempe.

Si j'osois parler après Mr Loke sur un sujet si délicat, je dirois, les hommes disputent depuis long-tems sur la nature & sur l'immortalité de l'ame. A l'égard de son immortalité, il est impossible de la démontrer, puisqu'on dispute encore sur sa nature, & qu'assurément il faut connoître à fonds un être créé, pour décider s'il est immortel ou non. La raison humaine est si peu capable de dé-

démontrer par elle-même l'immortalité de l'ame, que la Religion a été obligée de nous la révéler. Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croie l'ame immortelle, la foi nous l'ordonne, il n'en faut pas d'avantage, & la choſe eſt décidée ; il n'en eſt pas de même de ſa nature, il importe peu à la Religion de quelle ſubſtance ſoit l'ame, pourvû qu'elle ſoit vertueuſe ; c'eſt une horloge qu'on nous a donnée à gouverner ; mais l'ouvrier ne nous a pas dit de quoi le reſſort de cet horloge eſt composé.

Je ſuis corps, & je penſe ; je n'en ſçai pas d'avantage. Irai-je attribuer à une cauſe inconnue, ce que je puis ſi aiſément attribuer à la ſeule cauſe ſeconde que je connois ?

Ici tous les Philosophes de l'Ecole m'arrêtent en argumentant, & disent, il n'y a dans le corps que de l'étendue & de la solidité, & il ne peut avoir que du mouvement & de la figure. Or du mouvement & de la figure, de l'étendue & de la solidité ne peuvent faire une pensée, donc l'ame ne peut pas être matiere. Tout ce grand raisonnement tant de fois répeté se réduit uniquement à ceci. Je ne connois point du tout la matiere, j'en devine imparfaitement quelques proprietés ; or je ne sçai point du tout si ces propriétés peuvent être jointes à la pensée, donc parce que je ne sçai rien du tout, j'assure positivement que la matiere ne sçauroit penser. Voilà nettement la maniere de raisonner
de

de l'Ecole. Loke diroit avec ſimplicité à ces Meſſieurs, confeſſez du moins que vous êtes auſſi ignorans que moi, votre imagination ni la mienne ne peuvent concevoir comment un corps a des idées, & comprenez-vous mieux comment une ſubſtance telle qu'elle ſoit, a des idées. Vous ne concevez ni la matiere ni l'eſprit, comment oſez-vous aſſurer quelque choſe.

Le ſuperſticieux vient à ſon tour & dit, qu'il faut bruler pour le bien de leurs ames, ceux qui ſoupçonnent qu'on peut penſer avec la ſeule aide du corps. Mais que diroient-ils ſi c'étoient eux-mêmes qui fuſſent coupables d'irréligion? En effet quel eſt l'homme qui oſera aſſurer ſans une impieté abſurde, qu'il eſt impoſſible au Créa-

Créateur de donner à la matiere la penſée & le ſentiment! Voïez, je vous prie, à quel embaras vous êtes réduit, vous qui bornez ainſi la puiſſance du Créateur! Les bêtes ont les mêmes organes que nous, les mêmes ſentimens, les mêmes perceptions; elles ont de la mémoire, elles combinent quelques idées. Si Dieu n'a pas pû animer la matiere & lui donner le ſentiment, il faut de deux choſes l'une, ou que les bêtes ſoient de pures machines, ou qu'elles aient une ame ſpirituelle.

Il me paroit preſque démontré que les bêtes ne peuvent être de ſimples machines: voici ma preuve, Dieu leur a fait préciſément les mêmes organes du ſentiment que les nôtres, donc s'ils ne ſentent point,

Dieu

Dieu a fait un ouvrage inutile. Or Dieu de votre aveu même ne fait rien envain, donc il n'a point fabriqué tant d'organes de ſentiment pour qu'il n'y eût point de ſentiment, donc les bêtes ne ſont point de pures machines.

Les bêtes, ſelon vous, ne peuvent pas avoir une ame ſpirituelle, donc malgré vous il ne reſte autre choſe à dire, ſinon que Dieu a donné aux organes des bêtes, qui ſont matiere, la faculté de ſentir & d'apercevoir laquelle vous apellez inſtinct dans elles.

Eh qui peut empêcher Dieu de communiquer à nos organes plus déliés cette faculté de ſentir, d'apercevoir & de penſer, que nous apellons raiſon humaine ? De quelque côté que vous vous tourniez, vous

êtes

êtes obligez d'avouer votre ignorance & la puiſſance immenſe du Créateur : ne vous révoltez donc plus contre la ſage & modeſte Philoſophie de Loke ; loin d'être contraire à la Religion, elle lui ſerviroit de preuve ſi la Religion en avoit beſoin ; car quelle Philoſophie plus religieuſe que celle,qui n'affirmant que ce qu'elle conçoit clairement en ſçachant avouer ſa foibleſſe, vous dit qu'il faut recourir à Dieu dès qu'on éxamine les premiers principes.

D'ailleurs il ne faut jamais craindre qu'aucun ſentiment philoſophique puiſſe nuire à la Religion d'un Païs. Nos Miſtéres ont beau être contraires à nos démonſtrations, ils n'en ſont pas moins révérés par

par les Philoſophes chrétiens qui ſçavent que les objets de la raiſon & de la foi ſont de différente nature ; jamais les Philoſophes ne feront une Secte de Religion. Pourquoi ? C'eſt qu'ils n'écrivent point pour le peuple, & qu'ils ſont ſans entouſiaſme.

Diviſez le genre humain en vingt parts. Il y en a 19. compoſées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne ſçauront jamais s'il y a eu un Loke au monde ; dans la vingtiéme partie qui reſte, combien trouve-t-on peu d'hommes qui liſent ! & parmi ceux qui liſent, il y en a vingt qui liſent des Romans contre un qui étudie la Philoſophie ; le nombre de ceux qui penſent eſt exceſſivement petit, & ceux-là ne s'aviſent pas de troubler le monde.

Ce n'eſt ni Montagne, ni Loke, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Hobbes, ni Milord Shafterbury, ni Mr Colins, ni Mr Toland, &c. qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans leur Patrie; ce ſont pour la plûpart des Théologiens, qui aïant eu d'abord l'ambition d'être chefs de Secte, ont eu bien-tôt celle d'être chefs de parti. Que dis-je, tous les livres des Philoſophes modernes mis enſemble ne feront jamais dans le monde autant de bruit ſeulement qu'en a fait autrefois la diſpute des Cordeliers, ſur la forme de leur manche & de leur capuchon.

QUATORZIE'ME LETTRE SUR DESCARTES ET NEWTON.

UN Français qui arrive à Londres trouve les choſes bien changées en Philoſophie comme dans tout le reſte, il a laiſſé le monde plein, il le trouve vuide ; à Paris on voit l'univers composé de tourbillons de matiere ſubtile; à Londres on ne voit rien de cela; chez nous c'eſt la preſſion de la Lune qui cauſe le flux de la mer, chez les Anglais c'eſt la mer qui gravite vers la lune; de façon que quand vous croïez que la lune devroit nous donner

ner marée haute, ces Messieurs croient qu'on doit avoir marée basse, ce qui malheureusement ne peut se vérifier, car il auroit falu pour s'en éclaircir éxaminer la lune & les marées au premier instant de la création.

Vous remarquerez encore que le soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart : chez vos Cartésiens tout se fait par une impulsion qu'on ne comprend guéres, chez Mr Newton c'est par une attraction dont on ne connoit pas mieux la cause ; à Paris vous vous figurez la terre faite comme un melon, à Londres elle est aplatie des deux côtés. La lumiere pour un Cartésien éxiste dans l'air, pour un Newtonien elle vient du

du ſoleil en ſix minutes & demie. Votre Chimie fait toutes ſes opérations avec des Acides, des Alkalis & de la matiere ſubtile : l'Attraction domine juſques dans la Chimie Angloiſe.

L'eſſence même des choſes a totalement changé : vous ne vous accordez ni ſur la définition de l'ame ni ſur celle de la matiere. Deſcartes aſſure que l'ame eſt la même choſe que la penſée, & Loke lui prouve aſſez bien le contraire.

Deſcartes aſſure encore que l'étendue ſeule fait la matiere, Newton y ajoute la ſolidité.

Voilà de furieuſes contrarietés.

Non noſtrum inter vos tantas
componere lites.

Ce fameux Newton, ce deſtruc-

tructeur du ſiſtême Cartéſien, mourut au mois de Mars de l'an paſſé 1727. il a vécu honoré de ſes compatriotes & a été enterré comme un Roi qui auroit fait du bien à ſes Sujets.

On a lû ici avec avidité, & l'on a traduit en Anglais l'Eloge que Mr de Fontenelle a prononcé de Mr Newton dans l'Académie des Sciences. On attendoit en Angleterre le jugement de Monſieur de Fontenelle comme une déclaration ſolemnelle de la ſupériorité de la Philoſophie anglaiſe ; mais quand on a vû qu'il comparoit Deſcartes à Newton, toute la Societé roïale de Londres s'eſt ſoulevée. Loin d'acquieſcer au jugement, on a critiqué ce diſcours, pluſieurs même (& ceux-là ne ſont pas les plus Philoſo-

ſophes) ont été choqués de cette comparaiſon ſeulement, parce que Deſcartes étoit Français.

Il faut avouer que ces deux grands hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur Philoſophie.

Deſcartes étoit né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme ſingulier dans la vie privée comme dans ſa maniere de raiſonner; cette imagination ne put ſe cacher même dans ſes ouvrages philoſophiques, où l'on voit à tout moment des comparaiſons ingénieuſes & brillantes; la nature en avoit preſque fait un Poëte, & en effet il compoſa pour la Reine de Suede un divertiſſement en vers,

vers, que pour l'honneur de ſa mémoire on n'a pas fait imprimer.

Il eſſaïa quelques tems du métier de la guerre, & depuis étant devenu tout à fait Philoſophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eût de ſa maitreſſe une fille nommée Francine qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte ; ainſi il éprouva tout ce qui apartient à l'humanité.

Il crut long-tems qu'il étoit néceſſaire de fuir les hommes, & ſur tout ſa Patrie pour philoſopher en liberté. Il avoit raiſon, les hommes de ſon tems n'en ſçavoient pas aſſez pour l'éclaircir, & n'étoient guéres capables que de lui nuire.

Il quitta la France, parce

qu'il cherchoit la vérité qui y étoit perſécutée alors par la miſérable Philoſophie de l'Ecole ; mais il ne trouva pas plus de raiſon dans les Univerſités de la Hollande, où il ſe retira : car dans le tems qu'on condamnoit en France les ſeules propoſitions de ſa Philoſophie qui fuſſent vraies, il fut auſſi perſécuté par les prétendus Philoſophes qui ne l'entendoient pas mieux, & qui voïant de plus près ſa gloire, haïſſoient davantage ſa perſonne. Il fut obligé de ſortir d'Utrecht, il eſſuia l'accuſation d'Atheïſme, derniere reſſource des calomniateurs, & lui qui avoit emploié toute la ſagacité de ſon eſprit à chercher de nouvelles preuves de l'exiſſtance d'un Dieu, fut ſoupçonné de n'en point reconnoître.

 Tant

Tant de perſécutions ſupoſoient un très-grand mérite & une réputation éclatante : auſſi avoit-il l'un & l'autre. La raiſon perça même un peu dans le monde à travers les ténébres de l'Ecole & les préjugés de la ſuperſtition populaire ; ſon nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenſes ; on lui propoſa une penſion de mil écus ; il vint ſur cette eſpérance, païa les frais de la patente qui ſe vendoit alors, n'eût point la penſion & s'en retourna philoſopher dans ſa ſolitude de Northolland, dans le tems que le grand Gallilée à l'âge de quatre-vingt ans gémiſſoit dans les priſons de l'Inquiſition, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

Enfin

Enfin il mourut à Stokolm d'une mort prématurée, & cauſée par un mauvais régime au milieu de quelques Sçavans ſes ennemis, & entre les mains d'un Médecin qui le haïſſoit.

La carriere du Chevalier Newton a été toute différente, il a vécu quatre-vingt cinq ans, toujours tranquille, heureux & honoré dans ſa Patrie.

Son grand bonheur a été non-ſeulement d'être né dans un païs libre, mais dans un tems où les impertinences ſcolaſtiques étant bannies, la raiſon ſeule étoit cultivée, & le monde ne pouvoit être que ſon écolier & non ſon ennemi.

Une opoſition ſinguliere dans laquelle il ſe trouve avec Deſcar-

tes, c'eſt que dans le cours d'une ſi longue vie, il n'a eu ni paſſion ni foibleſſe, il n'a jamais aproché d'aucune femme: c'eſt ce qui m'a été confirmé par le Médecin & le Chirurgien, entre les bras de qui il eſt mort. On peut admirer en cela Newton; mais il ne faut pas blâmer Deſcartes.

L'opinion publique en Angleterre ſur ces deux Philoſophes, eſt que le premier étoit un rêveur, & que l'autre étoit un ſage.

Très-peu de perſonnes à Londres liſent Deſcartes, dont effectivement les ouvrages ſont devenus inutiles, très-peu liſent auſſi Newton, parce qu'il faut être fort ſçavant pour le comprendre; cependant tout le monde parle d'eux; on n'accorde rien au Français, & on

donne tout à l'Anglais. Quelques gens croient que ſi on ne s'en tient plus à l'horreur du Vuide, ſi on ſçait que l'air eſt peſant, ſi on ſe ſert de lunettes d'aproche, on en a l'obligation à Newton. Il eſt ici l'Hercule de la fable à qui les ignorans attribuoient tous les faits des autres Héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du diſcours de Monſieur de Fontenelle, on a oſé avancer que Deſcartes n'étoit pas un grand Géometre. Ceux qui parlent ainſi peuvent ſe reprocher de battre leur nourice; Deſcartes a fait un auſſi grand chemin du point où il a trouvé la Géométrie juſqu'au point où il l'a pouſſée, que Newton en a fait après lui: il eſt le premier qui ait trouvé la maniére de donner les E-

quations algébriques des Courbes. Sa Géométrie, grace à lui, devenue aujourd'hui commune, étoit de ſon tems ſi profonde, qu'aucun Profeſſeur n'oſa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avoit en Hollande que Schooten & en France que Fermat qui l'entendiſſent.

Il porta cet eſprit de géométrie & d'invention dans la Dioptrique, qui devint entre ſes mains un art tout nouveau, & s'il s'y trompa en quelque choſe, c'eſt qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout d'un coup en connoître toutes les propriétés: ceux qui viennent aprés lui & qui rendent ces terres fertiles, lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de Monſieur Deſcartes fourmillent d'erreurs.

La Géométrie étoit un guide que lui-même avoit en quelque façon formé, & qui l'auroit conduit ſûrement dans ſa Phiſique ; cependant il abandonna à la fin ce guide & ſe livra à l'eſprit de ſiſtême ; alors ſa Philoſophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, & tout au plus vrai-ſemblable pour les ignorans. Il ſe trompa ſur la nature de l'ame, ſur les preuves de l'éxiſtence de Dieu, ſur la matiere, ſur les loix du mouvement, ſur la nature de la lumiére : il admit des idées innées, il inventa de nouveaux élémens, il créa un monde, il fit l'homme à ſa mode, & on dit avec raiſon, que l'homme de Deſcartes n'eſt en effet que celui de Deſcartes, fort éloigné de l'homme véritable.

Il pouſſa ſes erreurs métaphiſiques juſqu'à prétendre que deux & deux ne font quatre que parce que Dieu l'a voulu ainſi. Mais ce n'eſt point trop dire qu'il étoit eſtimable même dans ſes égaremens : il ſe trompa, mais ce fut au moins avec méthode & avec un eſprit conſéquent ; il détruiſit les chiméres abſurdes dont on infatuoit la jeuneſſe depuis deux mille ans ; il aprit aux hommes de ſon tems à raiſonner, & à ſe ſervir contre lui-même de ſes armes ; s'il n'a pas paié en bonne monnoie, c'eſt beaucoup d'avoir décrié la fauſſe.

Je ne crois pas qu'on oſe à la vérité comparer en rien ſa Philoſophie avec celle de Newton ; la premiere eſt un eſſai, la ſeconde eſt un chef-

d'œu-

d'œuvre ; mais celui qui nous a mis ſur la voie de la vérité, vaut peut-être celui qui a été depuis au bout de cette carriere.

Deſcartes donna la vue aux aveugles, ils virent les fautes de l'Antiquité & les ſiennes. La route qu'il ouvrit eſt depuis lui devenue immenſe. Le petit livre de Rohaut a fait pendant quelques tems une phiſique complette ; aujourd'hui tous les recueils des Académies de l'Europe ne font pas même un commencement de ſiſtême : en aprofondiſſant cet abîme, il s'eſt trouvé infini. Il s'agit maintenant de voir ce que Mr Newton a creuſé dans ce précipice.

QUINZIE'ME.

LETTRE SUR LE SISTESME DE L'ATTRACTION.

LES découvertes du Chevalier Newton qui lui ont fait une réputation ſi univerſelle, regardent le ſiſtème du monde, la lumiere, l'infini en géométrie, & enfin la cronologie à laquelle il s'eſt amuſé pour ſe délaſſer.

Je vais vous dire, (ſi je puis ſans verbiage) le peu que j'ai pu attraper de toutes ces ſublimes idées.

A l'égard du Siſtême de notre monde, on diſputoit depuis

puis long-tems ſur la cauſe qui fait tourner & qui retient dans leurs orbites toutes les Planettes, & ſur celle qui fait deſcendre ici bas tous les corps vers la ſurface de la terre.

Le Siſtême de Deſcartes expliqué & fort changé depuis lui, ſembloit rendre une raiſon plauſible de ces phénoménes, & cette raiſon paroiſſoit d'autant plus vraie qu'elle eſt ſimple & intelligible à tout le monde. Mais en philoſophie il faut ſe défier de ce qu'on croit entendre trop aiſément, auſſi bien que des choſes qu'on n'entend pas.

La peſanteur, la chute accélérée des corps tombant ſur la terre, la révolution des Planettes dans leurs orbites, leurs rotations autour de leur axe, tout cela n'eſt que du mouve

ment: or le mouvement ne peut-être conçu que par impulsion, donc tous ces corps sont poussés. Mais par quoi le sont-ils ? tout l'espace est plein, donc il est rempli d'une matiere très-subtile, puisque nous ne l'apercevons pas, donc cette matiere va d'Occident en Orient, puisque c'est d'Occident en Orient que toutes les Planettes sont entraînées. Ainsi de suposition en suposition & de vraisemblance en vraisemblance, on a imaginé un vaste tourbillon de matiere subtile, dans lequel les Planettes sont entraînées autour du soleil; on crée encore un autre tourbillon particulier qui nâge dans le grand, & qui tourne journellement autour de la planette. Quand tout cela est fait, on prétend que la pesanteur dé-

dépend de ce mouvement journalier : car, dit-on, la matiere subtile qui tourne autour de notre petit tourbillon, doit aller dix-sept fois plus vîte que la terre : or si elle va dix-sept fois plus vîte que la terre, elle doit avoir incomparablement plus de force centrifuge & repousser par conséquent tous les corps vers la terre. Voilà la cause de la pesanteur dans le Sistême Cartésien.

Mais avant que de calculer la force centrifuge & la vîtesse de cette matiere subtile, il faloit s'assurer qu'elle existât, & supposé qu'elle existe, il est encore démontré faux qu'elle puisse être la cause de la pesanteur.

Mr Newton semble anéantir sans ressource tous ces tourbillons grands & petits, &

celui

celui qui emporte les planettes autour du soleil, & celui qui fait tourner chaque planette sur elle-même.

Premiément, à l'égard du prétendu petit tourbillon de la terre, il est prouvé qu'il doit perdre petit à petit son mouvement, il est prouvé que si la terre nâge dans un fluide, ce fluide doit être de la même densité que la terre, & si ce fluide est de la même densité, tous les co ps que nous remuons doivent éprouver une résistance extrême, c'est-à-dire, qu'il faudroit un levier de la longueur de la terre pour soulever le poids d'une livre.

2°. A l'égard des grands tourbillons, ils sont encore plus chimériques : il est impossible de les accorder avec les régles de Kepler dont la vérité

té est démontrée. Monsieur Newton fait voir que la révolution du fluide dans lequel Jupiter est supośé entraîné, n'est pas avec la révolution du fluide de la terre, comme la révolution de Jupiter est avec celle de la terre.

Il prouve que toutes les planettes faisant leurs révolutions dans des éllipses, & par conséquent étant bien plus éloignées les unes des autres dans leurs périhelies & bien plus proches dans leurs aphelies, la terre, par exemple, devroit aller plus vîte quand elle est plus près de Vénus & de Mars, puisque le fluide qui l'emporte, étant alors plus pressé, doit avoir plus de mouvement, & cependant c'est alors même que le mouvement de la terre est plus ralenti.

Il prouve qu'il n'y a point de matiere céleste qui aille d'Occident en Orient, puisque les Cométes traversent ces espaces tantôt de l'Orient à l'Occident, tantôt du Septentrion au Midi.

Enfin pour mieux trancher encore, s'il est possible, toute difficulté, il prouve, ou du moins rend fort probable & même par des expériences, que le Plein est impossible, & il nous raméne le Vuide, qu'Aristote & Descartes avoient banni du monde.

Aïant par toutes ces raisons & par beaucoup d'autres encore, renversé les tourbillons du Cartésianisme, il désespéroit de pouvoir connoître jamais s'il y a un principe secret dans la nature, qui cause à la fois le mouvement de tous les

corps céleſtes & qui fait la peſanteur ſur la terre. S'étant retiré en 1666. à la campagne près de Cambridge ; un jour qu'il ſe promenoit dans ſon jardin, & qu'il voïoit des fruits tomber d'un arbre, il ſe laiſſa aller à une méditation profonde ſur cette peſanteur, dont tous les Philoſophes ont cherché ſi long-tems la cauſe envain, & dans laquelle le vulgaire ne ſoupçonne pas même de miſtere. Il ſe dit à lui-même, de quelque hauteur dans notre hémiſphére que tombaſſent ces corps, leur chute ſeroit certainement dans la progreſſion découverte par Galilée ; & les eſpaces parcourus par eux ſeroient comme les quarrés des tems. Ce pouvoir qui fait deſcendre les corps graves, eſt le même ſans au-

cune

cune diminution ſenſible à quelque profondeur qu'on ſoit dans la terre, & ſur la plus haute montagne. Pourquoi ce pouvoir ne s'étendroit-il pas juſqu'à la lune ? & s'il eſt vrai qu'il pénétre juſques-là, n'y a-t-il pas grande aparence que ce pouvoir la retient dans ſon orbite & détermine ſon mouvement ? mais ſi la lune obéit à ce principe, quelqu'il ſoit, n'eſt-il pas encore tres-raiſonnable de croire que les autres planettes y ſont également ſoumiſes?

Si ce pouvoir éxiſte, il doit (ce qui eſt prouvé d'ailleurs) augmenter en raiſon renverſée des quarrés des diſtances. Il n'y a donc plus qu'à examiner le chemin que feroit un corps grave en tombant ſur la terre d'une hauteur médiocre, & le che-

chemin que feroit dans le même tems un corps qui tomberoit de l'orbite de la lune. Pour en être inſtruit, il ne s'agit plus que d'avoir la meſure de la terre, & la diſtance de la lune à la terre.

Voilà comment Mr Newton raiſonna. Mais on n'avoit alors en Angleterre que de très-fauſſes meſures de notre globe; on s'en raportoit à l'eſtime incertaine des Pilotes qui comptoient ſoixante mille d'Angleterre pour un dégré ; au lieu qu'il en faloit compter près de ſoixante & dix. Ce faux calcul ne s'accordant pas avec les concluſions que Monſieur Newton vouloit tirer, il les abandonna. Un Philoſophe médiocre & qui n'auroit eu que de la vanité, eût fait quadrer comme il eût pû la meſu-

re

re de la terre avec ſon Siſtême. Monſieur Newton aima mieux abandonner alors ſon projet. Mais depuis que Monſieur Picart eût meſuré la terre éxactement, en traçant cette Méridiéne qui fait tant d'honneur à la France, Mr Newton reprit ſes premieres idées, & il trouva ſon compte avec le calcul de Mr Picart; c'eſt une choſe qui me paroit toujours admirable, qu'on ait découvert de ſi ſublimes vérités avec l'aide d'un Quart de cercle, & d'un peu d'aritmétique.

La circonférence de la terre eſt de cent vingt-trois millions deux cens quarante-neuf mille ſix cent pieds de Paris. De cela ſeul peut ſuivre tout le Siſtême de l'Attraction.

On connoit la circonférence de la terre, on connoit cel-

le

le de l'orbite de la lune, & le diamétre de cet orbite. La révolution de la lune dans cet orbite, se fait en vingt-sept jours, sept heures, quarante-trois minutes, donc il est démontré que la lune dans son mouvement moien parcourt cent quatre-vingt sept mille neuf cent soixante pieds de Paris par minute, & par un téoréme connu, il est démontré que la force centrale qui feroit tomber un corps de la hauteur de la lune, ne le feroit tomber que de quinze pieds de Paris dans la premiere minute.

Maintenant si la régle par laquelle les corps pésent, gravitent, s'atirent en raison inverse des quarrés des distances, est vraie; si c'est le même pouvoir qui agit suivant cette

régle dans toute la nature, il est évident que la terre étant éloignée de la lune de soixante demi diamétres, un corps grave doit tomber sur la terre de quinze pieds dans la premiere seconde, & de cinquante quatre mille pieds dans la premiere minute.

Or est-il qu'un corps grave tombe en effet de quinze pieds dans la premiere seconde, & parcourt dans la premiere minute cinquante-quatre mille pieds, lequel nombre est le quarré de soixante multiplié par quinze, donc les corps pésent en raison inverse des quarrés des distances, donc le même pouvoir fait la pésanteur sur la terre, & retient la lune dans son orbite.

Etant donc démontré que la lune pése sur la terre, qui est

eſt le centre de ſon mouvement particulier, il eſt démontré que la terre & la lune péſent ſur le ſoleil, qui eſt le centre de leur mouvement annuel.

Les autres planettes doivent être ſoumiſes à cette loi générale, & ſi cette loi éxiſte, ces planettes doivent ſuivre les régles trouvées par Kepler. Toutes ces régles, tous ces raports ſont en effet gardés par les planettes avec la derniere éxactitude, donc le pouvoir de la gravitation fait peſer toutes les planettes vers le ſoleil, de même que notre globe; enfin la réaction de tout corps étant proportionnel à l'action, il demeure certain que la terre péſe à ſon tour ſur la lune, & que le ſoleil péſe ſur l'une & ſur l'autre, que cha-

cun des Satellites de Saturne péſe ſur les quatre, & les quatre ſur lui, tous cinq ſur Saturne, Saturne ſur tous; qu'il en eſt ainſi de Jupiter, & que tous ces globes ſont attirés par le ſoleil, réciproquement attiré par eux.

Ce pouvoir de gravitation agit à proportion de la matiere que renferment les corps; c'eſt une vérité que Monſieur Newton a démontrée par des expériences. Cette nouvelle découverte a ſervi à faire voir que le ſoleil, centre de toutes les planettes, les attire toutes en raiſon directe de leurs maſſes combinées avec leur éloignement. De-là s'élevant par dégrés juſqu'à des connoiſſances qui ſembloient n'être pas faites pour l'eſprit humain, il oſe calculer combien de matiere

tiere contient le ſoleil, & combien il s'en trouve dans chaque planette, & ainſi il fait voir que par les ſimples loix de la méchanique, chaque globe céleſte doit être néceſſairement à la place où il eſt. Son ſeul principe des loix de la gravitation rend raiſon de toutes les inégalités aparentes dans le cours des globes céleſtes. Les variations de la lune deviennent une ſuite néceſſaire de ces loix. De plus on voit évidemment pourquoi les nœuds de la lune font leurs révolutions en dix-neuf ans, & ceux de la terre dans l'eſpace d'environ vingt-ſix mille années. Le flux & le reflux de la mer eſt encore un effet très-ſimple de cette Attraction. La proximité de la lune dans ſon plein, & quand elle eſt

nouvelle, & ſon éloignement dans ſes quartiers, combinés avec l'action du ſoleil, rendent une raiſon ſenſible de l'élévation & de l'abaiſſement de l'Ocean.

Après avoir rendu compte par ſa ſublime théorie du cours & des inégalites des planettes, il aſſujettit les cométes au frein de la même loi. Ces feux ſi long-tems inconnus, qui étoient la terreur du monde & l'écueil de la Philoſophie, placés par Ariſtote au-deſſous de la lune, & renvoïés par Deſcartes au-deſſus de Saturne, ſont mis enfin à leur véritable place par Newton.

Il prouve que ce ſont des corps ſolides, qui ſe meuvent dans la ſphére de l'action du ſoleil, & décrivent une Ellipſe ſi excentrique & ſi aprochante de

de la parabole, que certaines cométes doivent mettre plus de cinq cent ans dans leur révolution.

Monſieur Halley croit que la cométe de 1680. eſt la même qui parut du tems de Jules Céſar : celle-là ſur tout ſert plus qu'une autre à faire voir que les cométes ſont des corps durs & opaques ; car elle deſcendit ſi près du ſoleil, qu'elle n'en étoit éloignée que d'une ſixiéme partie de ſon diſque ; elle dût par conſéquent aquerir un dégré de chaleur deux mille fois plus violent que celui du fer le plus enflammé. Elle auroit été diſſoute & conſommée en peu de tems, ſi elle n'avoit pas été un corps opaque. La mode commençoit alors de deviner le cours des cométes. Le célébre Ma-

tématicien Jacques Bernoulli conclut par ſon Siſtême que cette fameuſe Comète de 1680. reparoitroit le 17. Mai 1719. Aucun Aſtronôme de l'Europe ne ſe coucha cette nuit du 17. Mai, mais la fameuſe Comète ne parut point. Il y a au moins plus d'adreſſe, s'il n'y a pas plus de ſûreté, à lui donner cinq cent ſoixante & quinze ans pour revenir. Un Géométre Anglais nommé Wilſton, non moins chimérique que Géométre, a ſérieuſement afirmé que du tems du Déluge, il y avoit eu une Cométe qui avoit inondé notre globe, & il a eu l'injuſtice de s'étonner qu'on ſe ſoit moqué de lui. L'antiquité penſoit à peu près dans le goût de Wilſton; elle croïoit que les Cométes étoient tou-

jours

jours les avant-c ourieres de quelque grand malheur sur la terre. Newton au contraire soupçonne qu'elles sont très-bienfaisantes, & que les fumées qui en sortent, ne servent qu'à secourir & vivifier les planettes qui s'imbibent dans leur cours de toutes ces particules que le soleil a détachées des Cométes. Ce sentiment est du moins plus probale que l'autre.

Ce n'est pas tout, si cette force de gravitation, d'Attraction, agit dans tous les globes célestes, elle agit sans doute sur toutes les parties de ces globes; car si les corps s'atirent en raison de leurs masses, ce ne peut être qu'en raison de la quantité de leurs parties, & si ce pouvoir est logé dans le tout, il l'est sans doute dans la moitié, il l'est dans le quart, dans

la huitiéme partie, ainſi juſqu'à l'infini : de plus ſi ce pouvoir n'étoit pas également dans chaque partie, il y auroit toujours quelques côtés du globe qui graviteroient plus que les autres, ce qui n'arrive pas; donc ce pouvoir éxiſte réellement dans toute la matiere, & dans les plus petites particules de la matiere.

Ainſi voilà l'Attraction qui eſt le grand reſſort qui fait mouvoir toute la nature.

Newton avoit bien prévû, après avoir démontré l'éxiſtence de ce principe, qu'on ſe révolteroit contre ce ſeul nom; dans plus d'un endroit de ſon livre il précautionne ſon lecteur contre l'Attraction même, il l'avertit de ne le pas confondre avec les qualités ocultes des anciens, & de ſe con-

contenter de connoître qu'il y a dans tous les corps une force centrale qui agit d'un bout de l'Univers à l'autre ſur les corps les plus proches, & ſur les plus éloignés, ſuivant les loix immuables de la mécanique.

Il eſt étonnant qu'après les proteſtations ſolemnelles de ce grand Philoſophe, Mr Sorin & Mr de Fontenelles, qui eux-mêmes méritent ce nom, lui aient reproché nettement les chiméres du Péripatétiſme ; Mr Sorin dans les mémoires de l'Académie de 1709. & Mr de Fontenelle dans l'éloge même de Mr Newton.

Preſque tous les Français, ſçavans & autres, ont répeté ce reproche. On entend dire partout, pourquoi Newton ne s'eſt-il pas ſervi du mot d'impulſion que l'on com-

prend si bien, plûtôt que du terme d'Attraction qu'on ne comprend pas.

Newton auroit pu répondre à ces critiques ; premiérement vous n'entendez pas plus le mot d'impulsion que celui d'Attraction, & si vous ne concevez pas pourquoi un corps tend vers le centre d'un autre corps, vous n'imaginez pas plus par quelle vertu un corps en peut pousser un autre.

Secondement, je n'ai pas pû admettre l'impulsion ; car il faudroit pour cela que j'eusse connu qu'une matiere céleste pousse en effet les planettes ; or non-seulement je ne connois point cette matiere, mais j'ai prouvé qu'elle n'éxiste pas.

Troisiémement, je ne me sers

sers du mot d'Attraction que pour exprimer un effet que j'ai découvert dans la nature, effet certain & indisputable d'un principe inconnu, qualité inhérente dans la matiere, dont de plus habiles que moi trouveront s'ils peuvent la cause.

Que ne nous avez-vous donc apris ? insiste-t-on encore, & pourquoi tant de calculs, pour nous dire ce que vous-même ne comprenez pas ?

Je vous ai apris (pourroit continuer Newton) que la mécanique des forces centrales fait péser tous les corps à proportion de leur matiere, que ces forces centrales font seules mouvoir les Planettes & les Cométes dans des proportions marquées. Je vous démontre qu'il est impossible qu'il y ait une autre cause de

la pesanteur & du mouvement de tous les corps célestes : car les corps graves tombent sur la terre selon la proportion démontrée des forces centrales, & les planettes achevant leurs cours suivant ces mêmes proportions, s'il y avoit encore un autre pouvoir qui agît sur tous ces corps, il augmenteroit leurs vîtesses, ou changeroit leurs directions. Or jamais aucun de ces corps n'a un seul dégré de mouvement, de vîtesse, de détermination, qui ne soit démontré être l'effet des forces centrales, donc il est impossible qu'il y ait un autre principe.

Qu'il me soit permis de faire encore parler un moment Newton. Ne sera-t-il pas bien reçu à dire, je suis dans un cas bien différent des An-

Anciens; ils voïoient, par exemple, l'eau monter dans les pompes, & ils diſoient, l'eau monte parce qu'elle a horreur du vuide; mais moi je ſuis dans le cas de celui qui auroit remarqué le premier que l'eau monte dans les pompes, & qui laiſſeroit à d'autres le ſoin d'expliquer la cauſe de cet effet. L'Anatomiſte qui a dit le premier que le bras ſe remue parce que les muſcles ſe contractent, enſeigna aux hommes une vérité inconteſtable; lui en aura-t-on moins d'obligation, parce qu'il n'a pas ſçû pourquoi les muſcles ſe contractent? la cauſe du reſſort de l'air eſt inconnue, mais celui qui a découvert ce reſſort a rendu un grand ſervice à la Phiſique. Le reſſort que j'ai découvert étoit plus caché, plus univer-

ſel, ainſi on doit m'en ſçavoir plus de gré. J'ai découvert une nouvelle proprieté de la matiere, un des ſecrets du Créateur, j'en ai calculé, j'en ai démontré les effets, peut-on me chicaner ſur le nom que je lui donne ?

Ce ſont les tourbillons qu'on peut apeller une qualité oculte, puiſqu'on n'a jamais prouvé leur éxiſtences. L'Attraction au contraire eſt une choſe réelle, puiſqu'on en démontre les effets & qu'on en calcule les proportions. La cauſe de cette cauſe eſt dans le ſein de Dieu. *Procedes huc, & non ibis amplius.*

SEIZIE-

SEIZIÈME
LETTRE
SUR L'OPTIQUE
DE Mr NEWTON.

UN nouvel Univers a été découvert par les Philosophes du dernier ſiécle, & ce monde nouveau étoit d'autant plus difficile à connoître, qu'on ne ſe doutoit pas même qu'il exiſtât. Il ſembloit aux plus ſages que c'étoit une témérité d'oſer ſeulement ſonger qu'on pût deviner par quelles loix les corps céleſtes ſe meuvent, & comment la lumiere agit.

Galilée par ſes découvertes aſtro-

aſtronomiques, Kepler par ſes calculs, Deſcartes au moins dans ſa dioptrique, & Newton dans tous ſes ouvrages, ont vû la mécanique des reſſorts du monde. Dans la Géométrie on a aſſujetti l'infini au calcul. La circulation du ſang dans les animaux & de la ſéve dans les végétables, a changé pour nous la nature. Une nouvelle maniére d'éxiſter a été donnée aux corps dans la machine Pneumatique; les objets ſe ſont raprochés de nos yeux à l'aide des Téleſcopes; enfin ce que Newton a découvert ſur la lumiere, eſt digne de tout ce que la curioſité des hommes pouvoit attendre de plus hardi, après tant de nouveautés.

Juſqu'à Antonio de Dominis, l'arc-en-ciel avoit paru un mi-

miracle inexplicable: ce Philosophe devina que c'étoit un effet néceſſaire de la pluie & du ſoleil. Deſcartes rendit ſon nom immortel par l'explication mathématique de ce phénoméne ſi naturel; il calcula les réflections & les réfractions de la lumiere dans les gouttes de pluie, & cette ſagacité eût alors quelque choſe de divin.

Mais qu'auroit-il dit ſi on lui avoit fait connoître qu'il ſe trompoit ſur la nature de la lumiere? Qu'il n'avoit aucune raiſon d'aſſurer que c'étoit un corps globuleux, qu'il eſt faux que cette matiere s'étendant par tout l'Univers, n'attende pour être miſe en action que d'être pouſſée par le ſoleil, ainſi qu'un long bâton qui agit à un bout quand il eſt preſſé par

par l'autre ; qu'il eſt très-vrai qu'elle eſt dardée par le ſoleil, & qu'enfin la lumiere eſt tranſmiſe du ſoleil à la terre en près de ſept minutes, quoiqu'un boulet de canon conſervant toujours ſa vîteſſe ne puiſſe faire ce chemin qu'en vingt-cinq années.

Quel eût été ſon étonnement ? ſi on lui avoit dit, il eſt faux que la lumiere ſe réflechiſſe directement en rebondiſſant ſur les parties ſolides des corps : il eſt faux que les corps ſoient tranſparens quand ils ont des pores larges, & il viendra un homme qui démontrera ces paradoxes, & qui anatomiſera un ſeul raïon de lumiere avec plus de dextérité que le plus habile artiſte ne diſſeque le corps humain.

Cet

Cet homme eſt venu. Newton avec le ſeul ſecours du Priſme a démontré aux yeux que la lumiere eſt un amas de raïons colorés, qui tous enſemble donnent la couleur blanche. Un ſeul raïon eſt diviſé par lui en ſept raïons qui viennent tous ſe placer ſur un linge ou ſur un papier blanc dans leur ordre, l'un au-deſſus de l'autre & à d'inégales diſtances; le premier eſt couleur de feu, le ſecond citron, le troiſiéme jaune, le quatriéme verd, le cinquiéme bleu, le ſixiéme indigo, le ſeptiéme violet; chacun de ces raïons tamiſé enſuite par cent autres Priſmes ne changera jamais la couleur qu'il porte, de même qu'un or épuré ne change plus dans les creuſets; & pour ſurabondance de preuve que chacun

cun de ſes raïons élémentaires porte en ſoi ce qui fait ſa couleur à nos yeux, prenez un petit morceau de bois jaune, par exemple, & expoſez-le au raïon couleur de feu, ce bois ſe teint à l'inſtant en couleur de feu, expoſez-le au raïon verd, il prend la couleur verte, & ainſi du reſte.

Quelle eſt donc la cauſe des couleurs dans la nature, rien autre choſe que la diſpoſition des corps à réflechir les raïons d'un certain ordre, & à abſorber tous les autres. Quelle eſt cette ſecrette diſpoſition ? il démontre que c'eſt uniquement l'épaiſſeur des petites parties conſtituantes dont un corps eſt compoſé. Et comment ſe fait cette réflexion ? On penſoit que c'étoit parce que les raïons rebondiſſoient comme une

une balle fur la furface d'un corps folide. Point du tout; Newton enfeigne aux Philofophes étonnés que les corps ne font opaques, que parce que leurs pores font larges, que la lumiere fe réfléchit à nos yeux du fein de ces pores mêmes; que plus les pores d'un corps font petits, plus le corps eft tranfparent; ainfi le papier qui réflechit la lumiere quand il eft fec, la tranfmet quand il eft huilé, parce que l'huile rempliffant fes pores les rend beaucoup plus petits.

C'eft là qu'éxaminant l'extrême porofité des corps, chaque partie aïant fes pores, & chaque partie de fes parties aïant les fiens, il fait voir qu'on n'eft point affuré qu'il y ait un pouce cubique de matiere

tiere ſolide dans l'Univers ; tant notre eſprit eſt éloigné de concevoir ce que c'eſt que la matiere.

Aïant ainſi décompoſé la lumiere, & aïant porté la ſagacité de ſes découvertes juſqu'à démontrer le moïen de connoître la couleur compoſée par les couleurs primitives, il fait voir que ces raïons élémentaires ſéparés par le moïen du Priſme, ne ſont arrangés dans leur ordre que parce qu'elles ſont réfractées en cet ordre même ; & c'eſt cette proprieté inconnue juſqu'à lui de ſe rompre dans cette proportion, c'eſt cette réfraction inégale des raïons, ce pouvoir de réfracter le rouge moins que la couleur orangée, &c. qu'il nomme réfrangibilité.

Les raïons les plus réflexibles

bles ſont les plus réfrangibles, delà il fait voir que le même pouvoir cauſe la réflection & la réfraction de la lumiere.

Tant de merveilles ne ſont que le commencement de ſes découvertes ; il a trouvé le ſecret de voir les vibrations & les ſecouſſes de lumiere qui vont & viennent ſans fin, & qui tranſmettent la lumiere ou la réflechiſſent ſelon l'épaiſſeur des parties qu'elles rencontrent ; il a oſé calculer l'épaiſſeur des particules d'air néceſſaire entre deux verres poſés l'un ſur l'autre, l'un plat, l'autre convexe d'un côté, pour opérer telle tranſmiſſion ou réflection, & pour faire telle ou telle couleur.

De toutes ces combinaiſons il trouve en quelle proportion

la lumiere agit ſur les corps & les corps agiſſent ſur elle.

Il a ſi bien vû la lumiere, qu'il a déterminé à quel point l'art de l'augmenter & d'aider nos yeux par des Téleſcopes, doit ſe borner.

Deſcartes par une noble confiance, bien pardonnable à l'ardeur que lui donnoient les commencemens d'un art preſque découvert par lui, Deſcartes eſpéroit voir dans les aſtres avec des lunettes d'aproche, des objets auſſi petits que ceux qu'on diſcerne ſur la terre.

Newton a montré qu'on ne peut plus perfectionner les lunettes à cauſe de cette réfraction & de cette réfrangibilité même, qui en nous raprochant les objets, écartent trop les raïons élémentaires; il a cal-

calculé dans ces verres la proportion de l'écartement des raïons rouges & des raïons bleus, & portant la démonstration dans des choses dont on ne soupçonnoit pas même l'éxistence, il examine les inégalités que produit la figure du verre, & celle que fait la réfrangibilité. Il trouve que le verre objectif de la lunette étant convexe d'un côté & plat de l'autre, si le côté plat est tourné vers l'objet, le défaut qui vient de la construction & de la position du verre, est cinq mille fois moindre que le défaut qui vient par la réfrangibilité; & qu'ainsi ce n'est pas la figure des verres qui fait qu'on ne peut perfectionner les lunettes d'aproche; mais qu'il faut s'en prendre à la matiere même de la lumiere.

Voilà pourquoi il inventa un Téleſcope qui montre les objets par réflection, & non point par réfraction. Cette nouvelle ſorte de lunette eſt très-difficile à faire, & n'eſt pas d'un uſage bien aiſé ; mais on dit en Angleterre, qu'un Teleſcope de réflection de cinq pieds fait le même effet qu'une lunette d'aproche de cent pieds.



DIX-SEPT-

DIX-SEPTIE'ME LETTRE SUR L'INFINI ET SUR LA CRONOLOGIE.

LE labirinthe & l'abîme de l'Infini eſt auſſi une carriere nouvelle parcourue par Newton, & on tient de lui le fil avec lequel on s'y peut conduire.

Deſcartes ſe trouve encore ſon précurſeur dans cette étonnante nouveauté, il alloit à grands pas dans ſa géométrie juſques vers l'Infini ; mais il s'arrêta ſur le bord. Mr Wallis vers le milieu du dernier

ſiecle fut le premier qui réduiſit une fraction par une diviſion perpétuelle, à une ſuite infinie.

Milord Brounker ſe ſervit de cette ſuite pour quarrer l'hiperbole.

Mercator publia une démonſtration de cette quadrature. Ce fut à peu près dans ce tems que Newton à l'âge de vingt-trois ans, avoit inventé une méthode générale pour faire ſur toutes les courbes ce qu'on venoit d'eſſaïer ſur l'hiperbole.

C'eſt cette méthode de ſoumettre par tout l'Infini au calcul algébrique, que l'on apelle calcul différentiel, ou des fluxions & calcul intégral. C'eſt l'art de nombrer & de meſurer avec éxactitude ce dont on ne peut pas même concevoir l'exiſtence.

En effet ne croiriez-vous pas qu'on veut ſe moquer de vous, quand on vous dit qu'il y a des lignes infiniment grandes qui forment un angle infiniment petit.

Qu'une droite qui eſt droite tant qu'elle eſt finie, changeant infiniment de direction, devient courbe infinie: qu'une courbe peut devenir infiniment moins courbe.

Qu'il y a des quarrés d'infini, des cubes d'infini & des infinis d'infini, dont le pénultiéme n'eſt rien par raport au dernier.

Tout cela qui paroit d'abord l'excès de la déraiſon, eſt en effet l'effort de la fineſſe & de l'étendue de l'eſprit humain, & la méthode de trouver des vérités qui étoient juſqu'alors inconnues.

Cet édifice si hardi est même fondé sur des idées simples. Il s'agit de mesurer la Diagonale d'un quarré, d'avoir l'aire d'une courbe, de trouver une racine quarrée à un nombre qui n'en a point dans l'arithemétique ordinaire.

Et après tout, tant d'ordres d'Infinis ne doivent pas plus révolter l'imagination que cette proposition si connue, qu'entre un cercle & une tangente, on peut toujours faire passer des courbes; ou cette autre, que la matiere est toujours divisible. Ces deux vérités sont depuis long-tems démontrées, & ne sont pas plus compréhensibles que le reste.

On a disputé long-tems à Newton l'invention de ce fameux calcul. Mr Leibnits a passé en Allemagne pour l'inven-

venteur des différences que Newton apelle fluxions, & Bernoulli à révendiqué le calcul intégral, mais l'honneur de la premiere découverte a demeuré à Newton, & il eſt reſté aux autres la gloire d'avoir pû faire douter entr'eux & lui.

C'eſt ainſi que l'on conteſta à Hérvey la découverte de la circulation du ſang; à Mr Perrault celle de la circulation de la ſéve. Hartſoeker & Lecwenkok ſe ſont conteſtés l'honneur d'avoir vû le premier les petits vermiſſeaux dont nous ſommes faits. Ce même Hartſoeker a diſputé à Mr Huguens l'invention d'une nouvelle maniere de calculer l'éloignement d'une étoile fixe, on ne ſçait encore quel Philoſophe trouva le problême de la roulette.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt par cette géométrie de l'Infini que Newton eſt parvenu aux plus ſublimes connoiſſances.

Il me reſte à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui ſe ſent toujours de cet eſprit créateur que Newton portoit dans toutes ſes recherches ; c'eſt une cronologie toute nouvelle, car dans tout ce qu'il entreprenoit, il falloit qu'il changeat les idées reçûes par les autres hommes.

Accoutumé à débrouiller des cahos, il a voulu porter au moins quelque lumiere dans celui de ces fables anciennes confondues avec l'Hiſtoire, & fixer une Cronologie incertaine. Il eſt vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de na-

nation qui ne cherche à reculer ſon origine : de plus les premiers Hiſtoriens ſont les plus négligens à marquer les dattes ; les livres étoient moins communs mille fois qu'aujourd'hui , parconſéquent étant moins expoſés à la critique , on trompoit le monde plus impunément ; & puiſqu'on a évidemment ſupoſé des faits , il eſt aſſez probable qu'on a auſſi ſupoſé des dattes.

En général il parut à Newton que le monde étoit de cinq cent ans plus jeune que les Cronologiſtes ne le diſent ; il fonde ſon idée ſur le cours ordinaire de la nature & ſur les obſervations aſtronomiques.

On entend ici par le cours de la nature le tems de cha-

que génération des hommes. Les Egiptiens s'étoient ſervis les premiers de cette maniere incertaine de compter. Quand ils voulurent écrire les commencemens de leur hiſtoire, ils comptoient trois cent quarante & une générations depuis Ménes juſqu'à Seton, & n'aïant pas de dattes fixes, ils évaluérent trois générations à cent ans ; ainſi ils comptoient du régne de Ménes au régne de Seton onze mille trois cent quarante années.

Les Grecs avant de compter par Olimpiades ſuivirent la méthode des Egiptiens, & étendirent même un peu la durée des générations, pouſſant chaque génération juſqu'à quarante années.

Or en cela les Egiptiens & les Grecs ſe trompérent dans

leur calcul. Il eſt bien vrai que ſelon le cours ordinaire de la nature, trois générations ſont environ cent à ſix vingt ans ; mais il s'en faut bien que trois régnes tiennent ce nombre d'années. Il eſt très-évident qu'en général les hommes vivent plus long-tems que les Rois ne régnent ; ainſi un homme qui voudra écrire l'Hiſtoire ſans avoir de dattes préciſes, & qui ſçaura qu'il y a eu neuf Rois chez une Nation, aura grand tort s'il compte trois cent ans pour ces neuf Rois. Chaque génération eſt d'environ trente-ſix ans, chaque régne eſt environ de vingt l'un portant l'autre. Prenez les trente Rois d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant juſqu'à Georges Premier, ils ont régné ſix cens qua-

rante-huit ans, ce qui réparti ſur les trente Rois, donne à chacun vingt & un an & demi de régne. Soixante-trois Rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu pres vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature ; donc les anciens ſe ſont trompés quand ils ont égalé en général la durée des régnes à la durée des générations ; donc ils ont trop compté, donc il eſt à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les obſervations aſtronomiques ſemblent prêter encore un plus grand ſecours à notre Philoſophe, il en paroit plus fort en combattant ſur ſon terrain.

Vous ſçavez, Monſieur, que la terre, outre ſon mouvement annuel qui l'emporte autour du

soleil d'Occident en Orient dans l'espace d'une année, a encore une révolution singuliére, tout à fait inconnue jusqu'à ces derniers tems. Ses pôles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'Orient en Occident, qui fait que chaque jour leur position ne répond pas précisément aux mêmes points du Ciel. Cette différence insensible en une année devient assez forte avec le tems, & au bout de soixante & douze ans on trouve que la différence est d'un dégré, c'est-à-dire de la trois cent soixantiéme partie de tout le Ciel. Ainsi après soixante & douze années le colure de l'équinoxe du Printems qui passoit par une fixe, répond à une autre fixe ; de là vient, que le soleil au lieu d'être dans

la partie du Ciel où étoit le Belier du tems d'Hiparque, ſe trouve répondre à cette partie du Ciel où étoit le Taureau, & les Gemeaux ſont à la place où le Taureau étoit alors. Tous les ſignes ont changé de place ; cependant nous retenons toujours la maniere de parler des Anciens ; nous diſons que le ſoleil eſt dans le Belier au Printems par la même condeſcendence que nous diſons que le ſoleil tourne.

Hiparque fut le premier chez les Grecs qui s'aperçut de quelques changemens dans les conſtellations, par raport aux équinoxes, ou plûtôt qui l'aprit des Egiptiens. Les Philoſophes attribuérent ce mouvement aux étoilles ; car alors on étoit bien loin d'imaginer

une telle révolution dans la terre, on la croïoit en tous ſens immobile. Ils créérent donc un Ciel où ils attachérent toutes les étoiles, & donnérent à ce Ciel un mouvement particulier qui le faiſoit avancer vers l'Orient, pendant que toutes les étoiles ſembloient faire leur route journaliére d'Orient en Occident. A cette erreur ils en ajoutérent une ſeconde bien plus eſſentielle, ils crurent que le Ciel prétendu des étoiles fixes, avançoit vers l'Orient d'un dégré en cent années; ainſi ils ſe trompérent dans leur calcul aſtronomique auſſi bien que dans leur ſiſtême phiſique. Par exemple, un Aſtronome auroit dit alors „ l'équinoxe du Printems a été du tems d'un tel
„ obſervateur dans un tel ſi-
„ gne,

„ gne, à une telle étoille, il
„ a fait deux dégrés de che-
„ min depuis cet obſervateur
„ juſqu'à nous ; or deux dé-
„ grés valent deux cent ans,
„ donc cet Obſervateur vivoit
„ deux cent ans avant moi.
Il eſt certain qu'un Aſtronome qui eût raiſonné ainſi, ſe ſeroit trompé juſtement de cinquante quatre ans. Voilà pourquoi les Anciens, doublement trompés, composérent leur grande année du monde, c'eſt à dire, de la révolution de tout le Ciel, d'environ trente-ſix mille ans ; mais les Modernes ſçavent que cette révolution imaginaire du Ciel des étoilles, n'eſt autre choſe que la révolution des pôles de la terre, qui ſe fait en vingt-cinq mille neuf cent années. Il eſt bon de remarquer ici en

en paſſant que Newton en déterminant la figure de la terre, a très-heureuſement expliqué la raiſon de cette révolution.

Tout ceci poſé, il reſte pour fixer la Cronologie, de voir par quelle étoille le colure de l'équinoxe coupe aujourd'hui l'écliptique au Printems, & de ſçavoir s'il ne ſe trouve point quelqu'Ancien qui nous ait dit en quel point l'écliptique étoit coupé de ſon tems par le même colure des équinoxes.

Clément Alexandrin raporte que Chiron qui étoit de l'expédition des Argonautes, obſerva les conſtellations au tems de cette fameuſe expédition, & fixa l'équinoxe du Printems au milieu du Belier, l'équinoxe de l'Automne au milieu

milieu de la Balance, le ſolſtice de notre Eté au milieu du Cancer, & le ſolſtice d'Hiver au milieu du Capricorne.

Long-tems aprés l'expédition des Argonautes, & un an avant la guerre du Péloponéſe, Meton obſerva que le point du ſolſtice d'Eté, paſſoit par le huitiéme dégré du Cancer.

Or chaque ſigne du Zodiaque eſt de trente degrés. Du tems de Chiron le ſolſtice étoit à la moitié du ſigne, c'eſt à dire, au quinziéme degré; un an avant la guerre du Péloponéſe, il étoit au huitiéme, donc il avoit retardé de ſept degrés. Un degré vaut ſoixante & douze ans, donc du commencement de la guerre du Péloponéſe à l'entrepriſe des Argonautes, il n'y a que ſept

ſept fois ſoixante & douze ans qui ſont cinq cens quatre ans, & non pas ſept cent années comme le diſoient les Grecs : ainſi en comparant l'état du Ciel d'aujourd'hui à l'état où il étoit alors, nous voïons que l'expédition des Argonautes doit être placée environ neuf cent ans avant Jeſus-Chriſt, & non pas environ quatorze cent ans, & que par conſéquent le monde eſt moins vieux d'environ cinq cent ans qu'on ne penſoit. Par là toutes les époques ſont raprochées, & tout s'eſt fait plus tard qu'on ne le dit. Je ne ſçai ſi ce ſiſtême ingénieux fera une grande fortune, & ſi on voudra ſe réſoudre ſur ces idées à réformer la Cronologie du monde : peut-être les ſçavans trouveroient-ils que c'en ſeroit trop d'ac-

d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la Phiſique, la Géométrie & l'Hiſtoire : ce ſeroit une eſpece de Monarchie univerſelle dont l'amour propre s'accommode mal aiſément ; auſſi dans le tems que de très-grands Philoſophes l'attaquoient ſur l'Attraction, d'autres combattoient ſon Siſtéme cronologique. Le tems qui devroit faire voir à qui la victoire eſt dûe, ne fera peut-être que laiſſer la diſpute plus indéciſe.



DIX-HUI-

DIX-HUITIE'ME

LETTRE

SUR LA TRAGEDIE.

LES Anglais avoient déja un Théatre aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avoient que des tréteaux. Shakespear qui passoit pour le Corneille des Anglais, fleurissoit à peu près dans le tems de Lopez de Vega; il créa le théatre; il avoit un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, & sans la moindre connoissance des régles. Je vais vous dire une chose hazardée, mais vraie, c'est

c'est que le mérite de cet Auteur a perdu le théatre anglais ; il y a de si belles scénes, des morceaux si grands & si terribles répandus dans ses Farces monstrueuses, qu'on apelle Tragédies, que ses pieces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le tems qui seul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plûpart des idées bisarres & gigantesques de cet auteur, ont acquis au bout de deux cens ans le droit de passer pour sublimes ; les auteurs modernes l'ont presque tous copié ; mais ce qui réussissoit dans Shakespear, est sifflé chez eux, & vous croïez bien que la vénération qu'on a pour cet ancien, augmente à mesure qu'on méprise les modernes. On ne fait

fait pas réflexion qu'il ne faudroit pas l'imiter, & le mauvais ſuccès de ſes copiſtes fait ſeulement qu'on le croit inimitable.

Vous ſçavez que dans la Tragédie du More de Veniſe, piece très-touchante, un mari étrangle ſa femme ſur le théatre, & quand la pauvre femme eſt étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très-injuſtement. Vous n'ignorez pas que dans Hamlet, des foſſoieurs creuſent une foſſe en bûvant, en chantant des vaudevilles, & en faiſant ſur les têtes de mort qu'ils rencontrent, des plaiſanteries convenables à gens de leur métier ; mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'on a imité ces ſottiſes ſous le régne de Charles Second qui étoit celui de la politeſſe, & l'âge d'or des beaux arts. Ot-

Otway dans sa Venise sauvée, introduit le Senateur Antonio & la courtisanne Naki au milieu des horreurs de la conspiration du Marquis de Bedmar. Le vieux Sénateur Antonio fait auprès de sa courtisanne toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant & hors du bon sens, il contrefait le taureau & le chien, il mord les jambes de sa maitresse qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. On a retranché de la piece d'Otway ces boufonneries faites pour la plus vile canaille ; mais on a laissé dans le Jules César de Shakespear les plaisanteries des cordonniers & des savetiers Romains introduits sur la scéne avec Brutus & Cassius, c'est que la sottise d'Otway est moderne, & que

celle Shakeſpear eſt ancienne.

Vous vous plaindrez ſans doute que ceux qui juſqu'à preſent vous ont parlé du théatre anglais, & ſur tout de ce fameux Shakeſpear, ne vous aient encore fait voir que ſes erreurs, & que perſonne n'ait traduit aucun de ces endroits frapans qui demandent grace pour toutes ſes fautes. Je vous répondrai qu'il eſt bien aiſé de raporter en proſe les erreurs d'un poëte, mais très-difficile de traduire ſes beaux vers. Tous les grimauds qui s'érigent en critiques des Ecrivains célébres, compilent des volumes : j'aimerois mieux deux pages qui nous fiſſens connoître quelques beautés ; car je maintiendrai toujours avec les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homére & de Virgile,

que

que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes.

J'ai hazardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais : en voici un de Shakeſpear. Faites grace à la copie en faveur de l'original, & ſouvenez-vous toujours quand vous voïez une traduction, que vous ne voïez qu'une foible eſtampe d'un beau tableau.

J'ai choiſi le monologue de la Tragédie d'Hamlet, qui eſt ſçu de tout le monde & qui commence par ce Vers.

To be, or not to be that is the queſtion.

C'eſt Hamlet Prince de Dannemarck qui parle.

Demeure ; il faut choiſir, & paſſer à l'inſtant
De la vie à la mort, ou de l'être au néant :

Dieux

Dieux cruels ! s'il en eſt, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Suporter ou finir mon malheur & mon ſort ?
Qui ſuis-je ? qui m'arrête ? & qu'eſt-ce que la mort ?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique aſile ;
Après de longs tranſports, c'eſt un ſommeil tranquile ;
On s'endort & tout meurt ; mais un affreux réveil
Doit ſucceder peut-être aux douceurs du ſommeil ;
On nous menace, on dit que cette courte vie,
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O mort ! moment fatal ! affreuſe éternité,
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh qui pourroit ſans toi ſuporter cette vie,

De nos Prêtres menteurs benir l'hipocrisie ;
D'une indigne maitresse encenser les erreurs,
Ramper sous un Ministre, adorer ses hauteurs,
Et montrer les langueurs de son ame abatue,
A des amis ingrats qui détournent la vue ?
La mort seroit trop douce en ces extrémités ;
Mais le scrupule parle & nous crie, arrêtez
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un Héros guerrier, fait un chrétien timide, &c.

Ne croïez pas que j'aie rendu ici l'Anglais mot pour mot; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui en traduisant chaque parole, énervent le sens. C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue & que l'esprit vivifie.

Voici

Voici encore un passage d'un fameux tragique anglais, Dryden poëte du tems de Charles Second, auteur plus fécond que judicieux, qui auroit une réputation sans mêlange, s'il n'avoit fait que la dixiéme partie de ses ouvrages, & dont le grand défaut est d'avoir voulu etre universel.

Ce morceau commence ainsi.

When j consider life, t'is all a cheat.
Yet fool'd by hope, men favour the deceit.

De desseins en regrets, & d'erreurs en desirs,
Les mortels insensés proménent leur folie.
Dans des malheurs presens, dans l'espoir des plaisirs,
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain dit on, va combler tous nos voeux;

Demain vient, & nous laiſſe encor plus
malheureux.
Quelle eſt l'erreur, hélas ! du ſoin qui nous
dévore ?
Nul de nous ne voudroit recommencer ſon
cours :
De nos premiers momens nous maudiſſons
l'aurore,
Et de la nuit qui vient, nous attendons en-
core,
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de
nos jours, &c.

C'eſt dans ces morceaux détachés que les tragiques Anglais ont juſqu'ici excellé : leurs pieces preſque toutes barbares, dépourvues de bienſéance, d'ordre, de vrai-ſemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le ſtile eſt trop ampoulé, trop hors

hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux ſi remplis de l'enflure aſiatique ; mais auſſi il faut avouer que les échaſſes du ſtile figuré, ſur leſquelles la langue anglaiſe eſt guindée, élévent auſſi l'eſprit bien haut, quoique par une marche irréguliére.

Le premier Anglais qui ait fait une piece raiſonnable & écrite d'un bout à l'autre avec élégance, eſt l'illuſtre Mr Adiſſon. Son Caton d'Utique eſt un chef-d'œuvre pour la diction, & pour la beauté des vers. Le rôle de Caton eſt à mon gré fort au-deſſus de celui de Cornelie dans le Pompée de Corneille : car Caton eſt grand ſans enflure, & Cornelie qui d'ailleurs n'eſt pas un perſonnage néceſſaire, viſe quelquesfois au galimatias. Le Caton

de Mr Adiſſon me paroit le plus beau perſonnage qui ſoit ſur aucun théatre, mais les autres rôles de la piece n'y répondent pas, & cet ouvrage ſi bien écrit eſt défiguré par une intrigue froide d'amour, qui répand ſur la piece une langueur qui la tue.

La coutume d'introduire de l'amour à tort & à travers dans les ouvrages dramatiques, paſſa de Paris à Londres vers l'an 1660. avec nos rubans & nos perruques. Les femmes qui parent les ſpectacles, comme ici, ne veulent plus ſouffrir qu'on leur parle d'autre choſe que d'amour. Le ſage Adiſſon eut la molle complaiſance de plier la ſévérité de ſon caractere aux mœurs de ſon tems, & gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les pieces ſont devenues plus réguliéres, le peuple plus difficile, les auteurs plus correcťs & moins hardis. J'ai vû des pieces nouvelles fort ſages, mais froides. Il ſemble que les Anglais n'aient été faits juſqu'ici que pour produire des beautés irréguliéres. Les monſtres brillans de Shakeſpear plaiſent mille fois plus que la ſageſſe moderne. Le génie poëtique des Anglais reſſemble juſqu'à preſent à un arbre touffu planté par la nature, jettant au hazard mille rameaux & croiſſant inégalement & avec force ; il meurt, ſi vous voulez forcer ſa nature & le tailler en arbre des jardins de Marly.

DIX-NEUVIEME LETTRE

SUR LA COMEDIE.

JE ne ſçai comment le ſage & ingénieux Mr de Muralt dont nous avons les lettres ſur les Anglais & ſur les Français, s'eſt borné, en parlant de la Comédie, à critiquer un comique nommé Shadwal. Cet Auteur étoit aſſez mépriſé de ſon tems ; il n'étoit point le poëte des honnêtes gens : ſes pieces goûtées pendant quelques repréſentations par le peuple, étoient dédaignées par tous les gens de bon goût & reſſembloient à tant de pieces que j'ai vûes en France attirer

rer la foule & révolter les Lecteurs, & dont on a pû dire (tout Paris les condamne & tout Paris les court.) Mr de Muralt auroit dû, ce ſemble, nous parler d'un auteur excellent qui vivoit alors, c'étoit Mr Wicharley qui fut long-tems l'amant déclaré de la maitreſſe la plus illuſtre de Charles Second. Cet homme qui paſſoit ſa vie dans le plus grand monde en connoiſſoit parfaitement les vices & les ridicules, & les peignoit du pinceau le plus ferme & des couleurs les plus vraies

Il a fait un miſantrope qu'il a imité de Moliere. Tous les traits de Wicharley ſont plus forts & plus hardis que ceux de notre miſantrope ; mais auſſi ils ont moins de fineſſe & de bienſéance. L'auteur Anglais

glais a corrigé le seul défaut qui soit dans la piece de Moliere ; ce défaut est le manque d'intrigue & d'intérêt ; la piece anglaise est interressante & l'intrigue en est ingénieuse : elle est trop hardie sans doute pour nos mœurs. C'est un capitaine de vaisseau plein de valeur, de franchise, & de mépris pour le genre humain ; il a un ami sage & sincére dont il se défie, & une maitresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jetter les yeux ; au contraire il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est le plus indigne homme qui respire, & il a donné son cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes ; il est bien assuré que cette femme est une Pénelope, &

& ce faux ami un Caton. Il part pour s'aller battre contre les Hollandois , & laiſſe tout ſon argent, ſes pierreries, & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien , & recommande cette femme elle-même à cet ami fidéle, ſur lequel il compte ſi fort. Cependant le véritable honnête homme dont il ſe défie tant, s'embarque avec lui, & la maitreſſe qu'il n'a pas ſeulement daigné regarder, ſe déguiſe en Page & fait le voïage ſans que le Capitaine s'aperçoive de ſon ſexe de toute la campagne.

Le Capitaine aïant fait ſauter ſon vaiſſeau dans un combat, revient à Londres, ſans ſecours , ſans vaiſſeau & ſans argent, avec ſon page & ſon ami , ne connoiſſant ni l'a-

mitié de l'un, ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes qu'il compte retrouver avec sa cassette & sa fidélité : il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'étoit confié, & on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours ; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête Dame devient amoureuse du petit page & veut le prendre à force ; mais comme il faut que justice se fasse, & que dans une piece de théatre le vice soit puni & la vertu récompensée, il se trouve afin de compte que le Capitaine se met à la place du Page, couche avec son infi-
déle,

déle, fait cocu ſon traitre ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend ſa caſſette & épouſe ſon page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette piece d'une Comteſſe de Pimbeſche, vieille plaideuſe parente du Capitaine, laquelle eſt bien la plus plaiſante créature & le meilleur caractére qui ſoit au théatre.

Wicharley a encore tiré de Moliere une piece non moins ſinguliere & non moins hardie, c'eſt une eſpece d'école des femmes.

Le principal perſonnage de la piece eſt un drole à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui pour être plus ſûr de ſon fait, s'aviſe de faire courir le bruit que dans ſa derniere maladie, les Chirur-

rurgiens ont trouvé à propos de le faire Eunuque. Avec cette belle réputation tous les maris lui aménent leurs femmes, & le pauvre homme n'est plus embarassé que du choix; il donne sur tout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence & de tempéramment, & qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des Dames les plus expertes. Cette piece n'est pas si vous voulez l'école des bonnes mœurs, mais en vérité c'est l'école de l'esprit du bon Comique.

Un Chevalier Vanbrouck a fait des Comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce Chevalier étoit un homme de plaisir, par dessus cela, poëte & architecte: on pré-

prétend qu'il écrivoit comme il bâtiſſoit, un peu groſſierement. C'eſt lui qui a bâti ce fameux château de Blenheim, peſant & durable monument de notre malheureuſe bataille d'Hochſtet. Si les apartemens étoient ſeulement auſſi larges que les murailles ſont épaiſſes, ce château ſeroit aſſez commode.

On a mis dans l'épitaphe de Vanbrouck, qu'*on ſouhaitoit que la terre ne lui fut point legére, attendu que de ſon vivant il l'avoit ſi inhumainement chargée.* Ce Chevalier aïant fait un tour en France avant la guerre de 1701. fut mis à la Baſtille & y reſta quelque tems, ſans avoir jamais pû ſçavoir ce qui lui avoit attiré cette diſtinction de la part de notre Miniſtere. Il fit

une

une Comédie à la Bastille, & ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette piece aucun trait contre le païs dans lequel il essuïa cette violence.

Celui de tous les Anglais, qui a porté le plus loin la gloire du théatre comique, est feu Mr Congreve. Il n'a fait que peu de pieces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les régles du théatre y sont rigoureusement observées, elles sont pleines de caracteres nuancés avec une extrême finesse; on n'y essuïe pas la mauvaise plaisanterie; vous y voïez par tout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon, ce qui prouve qu'il connoissoit bien son monde, & qu'il vivoit dans ce qu'on apelle la bonne com-

compagnie. Il étoit infirme & preſque mourant quand je l'ai connu ; il avoit un défaut, c'étoit de ne pas aſſez eſtimer ſon premier métier d'auteur, qui avoit fait ſa réputation & ſa fortune. Il me parloit de ſes ouvrages comme de bagatelles au-deſſous de lui, & me dit à la premiere converſation de ne le voir que ſur le pied d'un gentilhomme qui vivoit très-uniment ; je lui répondis que s'il avoit eu le malheur de n'être qu'un gentilhomme comme un autre, je ne le ſerois jamais venu voir, & je fus très-choqué de cette vanité ſi mal placée.

Ses piéces ſont les plus ſpirituelles & les plus éxactes ; celles de Vanbrouck les plus gaies, & celles de Wicherley les plus fortes.

Il eſt à remarquer qu'aucun de ces beaux eſprits n'a mal parlé de Moliere. Il n'y a que les mauvais auteurs Anglais qui aient dit du mal de ce grand homme. Ce ſont les mauvais muſiciens d'Italie qui mépriſent Lully, mais un Bononcini l'eſtime & lui rend juſtice de même qu'un Mead fait cas d'un Helvetius & d'un Silva.

L'Angleterre a encore de bons Poëtes comiques, tels que le Chevalier Steele, & Mr Cibber excellent Comédien, & d'ailleurs poëte du Roi, titre qui paroit ridicule, mais qui ne laiſſe pas de donner mille écus de rente & de beaux priviléges. Notre grand Corneille n'en a pas eu tant.

Au reſte ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pieces anglaiſes dont je ſuis ſi grand

par-

partiſan, ni que je vous raporte un bon mot ou une plaiſanterie des Wicharley & des Congreves ; on ne rit point dans une traduction : Si vous voulez connoître la Comédie Anglaiſe, il n'y a d'autre moien pour cela que d'aller à Londres, d'y reſter trois ans, d'aprendre bien l'anglais, & de voir la Comédie tous les jours ; je n'ai pas grand plaiſir en liſant Plaute & Ariſtophane : pourquoi ? c'eſt que je ne ſuis ni Grec ni Romain. La fineſſe des bons mots, l'allusion, l'apropos, tout cela eſt perdu pour un étranger.

Il n'en eſt pas de même dans la Tragédie, il n'eſt queſtion chez elle que de grandes paſſions, & de ſottiſes héroïques conſacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'hiſtoire.

Oedi-

Oedipe, Electre apartiennent aux Espagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs; mais la bonne Comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation, & si vous ne connoissez pas la nation à fónds, vous ne pouvez juger de la peinture.



VINGT-

VINGTIE'ME LETTRE
SUR LES SEIGNEURS QUI CULTIVENT LES LETTRES.

IL a été un tems en France où les beaux Arts étoient cultivés par les premiers de l'Etat. Les Courtiſans ſur tout s'en mêloient, malgré la diſſipation, le goût des riens, la paſſion pour l'intrigue, toutes divinités du païs.

Il me paroit qu'on eſt actuellement à la Cour dans tout un autre goût que celui des * Lettres, peut-être dans peu de tems la mode de penſer reviendra-t-elle : un Roi n'a qu'à

* L'Auteur écrivoit cela en 1727.

qu'à vouloir ; on fait de cette Nation-ci tout ce qu'on veut. En Angleterre communément on pense, & les Lettres y sont plus en honneur qu'en France. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur gouvermement. Il y a à Londres environ huit cent personnes qui ont le droit de parler en public, & de soutenir les intérêts de la Nation : environ cinq ou six mille prétendent au même honneur à leur tour, tout le reste s'érige en juge de ceux-ci, & chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques ; ainsi toute la Nation est dans la nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des gouvernemens d'Athénes & de Rome ; il faut bien malgré qu'on en ait, lire les Auteurs

teurs qui en ont traité ; cette étude conduit naturellement aux belles Lettres. En général les hommes ont l'esprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos Magistrats, nos Avocats, nos Médecins, & beaucoup d'Eclésiastiques, ont-ils plus de lettres, de goût & d'esprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres professions ? c'est que réellement leur état est d'avoir l'esprit cultivé, comme celui d'un Marchand est de connoître son négoce. Il n'y a pas long-tems qu'un Seigneur Anglais fort jeune me vint voir à Paris en revenant d'Italie : il avoit fait en vers une description de ce païs-là aussi poliment écrite, que tout ce qu'ont fait le Comte de Rochester & nos Chaulieux, nos Sarrasins & nos Chapelles.

La traduction que j'en ai faite est si loin d'atteindre à la force & à la bonne plaisanterie de l'original, que je suis obligé d'en demander sérieusement pardon à l'auteur & à ceux qui entendent l'anglais; cependant comme je n'ai pas d'autre moien de faire connoître les vers de Milord..... les voici dans ma langue.

Qu'ai-je donc vû dans l'Italie,
Orgueuil, astuce, & pauvreté,
Grands complimens, peu de bonté,
Et beaucoup de cérémonie.
L'extravagante Comédie
Que souvent l'Inquisition, *
Veut qu'on nomme religion,
Mais qu'ici nous nommons folie.

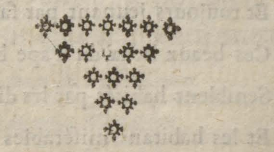
La

* Il entend sans doute les farces que certains Prédicateurs jouent dans les places publiques.

La nature envain bienfaiſante,
Veut enrichir ces lieux charmans :
Des Prêtres la main déſolante
Etouffe ſes plus beaux préſens.
Les Monſignors, ſoi-diſant grands,
Seuls dans leur palais magnifiques,
Y ſont d'illuſtres fainéants,
Sans argent & ſans domeſtiques.
Pour les petits, ſans liberté,
Martirs du joug qui les domine,
Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant Dieu par oiſiveté,
Et toujours jeunant par famine.
Ces beaux lieux du Pape benis,
Semblent habités par les diables,
Et les habitans miſérables
Sont damnés dans le paradis.

Peut-être, dira-t-on que ces vers ſont d'un hérétique ; mais on traduit tous les jours & même aſſez mal, ceux d'Horace

& de Juvenal qui avoient le malheur d'être païens. Vous sçavez bien qu'un traducteur ne doit pas répondre des sentimens de son autheur, tout ce qu'il peut faire, c'est de prier Dieu pour sa conversion, & c'est ce que je ne manque pas de faire pour celle du Mylord.



VINGT ET UNIE'ME

LETTRE

SUR LE COMTE DE ROCHESTER ET Mr WALLER.

TOut le monde connoit de réputation le Comte de Rochester. Mr de Saint-Evremont en a beaucoup parlé ; mais il ne nous a fait connoître du fameux Rochester, que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes : je voudrois faire connoître en lui l'homme de génie & le grand poëte. Entr'autres ouvrages qui brilloient de cette imagination ardente qui n'apartenoit

noit qu'à lui, il a fait quelques ſatires ſur les mêmes ſujets que notre célébre Deſpreaux avoit choiſis. Je ne ſçai rien de plus utile pour ſe perfectionner le goût, que la comparaiſon des grands génies qui ſe ſont exercés ſur les mêmes matieres.

Voici comme Mr Deſpreaux parle contre la raiſon humaine dans ſa ſatire ſur l'homme.

Cependant à le voir plein de vapeurs legéres,
Soi-même ſe bercer de ſes propres chimeres,
Lui ſeul de la nature eſt la baze & l'apui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il eſt ici le maître;
Qui pourroit le nier, pourſuis-tu? moi peut-être:
Ce maître prétendu qui leur donne des loix,

Ce

Ce Roi des animaux combien a-t-il de
Rois ?

Voici à peu près comme s'exprime le Comte de Rocheſter dans ſa ſatire ſur l'homme ; mais il faut que le lecteur ſe reſouvienne toujours que ce ſont ici des traductions libres de poëtes anglais, & que la géne de notre verſification & les bienſéances délicates de notre langue ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuſe du ſtile anglais.

Cet eſprit que je hais, cet eſprit plein d'erreur,
Ce n'eſt pas ma raiſon, c'eſt la tienne Docteur.
C'eſt ta raiſon frivole, inquiete, orgueilleuſe,
Des ſages animaux rivale dédaigneuſe,

Qui croit, entr'eux & l'Ange occuper le
milieu,
Et pense être ici bas l'image de son Dieu.
Vil atome importun, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'éleve, tombe, & nie encor sa chute,
Qui nous dit, je suis libre, en nous montrant
ses fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer
l'Univers;
Allez réverends fous, bien-heureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens scolastiques,
Peres de visions, & d'énigmes sacrés,
Auteurs du labirinthe où vous vous égarez,
Allez obscurément éclaircir vos misteres,
Et courez dans l'école adorer vos chimeres.
Il est d'autres erreurs, il est de ces dévots,
Condamnés par eux-même à l'ennui du
repos.

Ce miſtique encloîtré, fier de ſon indolence,
Tranquile au ſein de Dieu qu'y peut-il faire ? il penſe.
Non, tu ne penſes point, miſérable, tu dors ;
Inutile à la terre, & mis au rang des morts,
Ton eſprit énervé croupit dans ta moleſſe,
Réveille-toi, ſois homme, & ſors de ton yvreſſe.
L'homme eſt né pour agir, & tu prétens penſer !

Que ces idées ſoient vraies ou fauſſes, il eſt toujours certain qu'elles ſont exprimées avec une énergie qui fait le poëte.

Je me garderai bien d'éxaminer la choſe en philoſophe, & de quitter ici le pinceau pour le compas. Mon unique but dans cette lettre, eſt de faire connoître le génie des poëtes anglais, & je vais continuer ſur ce ton.

On a beaucoup entendu parler du célébre Waller en France. Messieurs de la Fontaine, Saint-Evremond, & Bayle, ont fait son éloge; mais on ne connoît de lui que son nom. Il eût à peu près à Londres la même réputation que Voiture eût à Paris, & je crois qu'il la méritoit mieux. Voiture vint dans un tems où l'on sortoit de la barbarie, & où l'on étoit encore dans l'ignorance. On vouloit avoir de l'esprit, & on n'en avoit pas encore; on cherchoit des tours au lieu de pensées: les faux brillans se trouvent plus aisément que les pierres précieuses. Voiture né avec un génie frivole & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature française; s'il étoit venu après les grands hommes

qui

qui ont illustré le siecle de Louis XIV. ou il auroit été inconnu, ou l'on n'auroit parlé de lui que pour le mépriser, ou il auroit corrigé son stile. Mr Despreaux le loue, mais c'est dans ses premieres satires, c'est dans le tems où le goût de Despreaux n'étoit pas encore formé ; il étoit jeune & dans l'âge où l'on juge des hommes par la réputation, & non pas par eux-mêmes ; d'ailleurs Despreaux étoit souvent bien injuste dans ses louanges & dans ses censures. Il louoit Segrais, que personne ne lit ; il insultoit Quinaut que tout le monde sçait par cœur, & il ne dit rien de la Fontaine. Waller meilleur que Voiture, n'étoit pas encore parfait : ses ouvrages galans respirent la grace ; mais la négligence les

fait languir, & souvent les pensées fausses les défigurent. Les Anglais n'étoient pas encore parvenus de son tems à écrire avec correction : ses ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendroit pas de la molesse de ses autres pieces. Il a fait un éloge funébre de Cromwel, qui avec ses défauts passe pour un chef-d'œuvre : pour entendre cet ouvrage, il faut sçavoir que Cromwel mourut le jour d'une tempête extraordinaire.

La piece commence ainsi.

Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous
au sort :
Le Ciel a signalé ce jour par des tempêtes,
Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes,
Vient d'annoncer sa mort.
Par ses derniers soupirs, il ébranle cette Isle,

Cette

Cette Iſle que ſon bras fit trembler tant de fois,
Quand dans le cours de ſes explois,
Il briſoit la tête des Rois,
Et ſoumettoit un peuple à ſon joug ſeul docile.
Mer tu t'en es troublée. O mer ! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages,
Que l'éfroi de la terre, & ton maître n'eſt plus.
Tel au Ciel autrefois s'envola Romulus,
Tel il quitta la terre au milieu des orages,
Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages :
Obéi dans ſa vie, à ſa mort adoré,
Son palais fut un temple, &c.

C'eſt à propos de cet éloge de Cromwel, que Waller fit au Roi Charles Second cette ré-

ponſe qu'on trouve dans le dictionnaire de Baile. Le Roi pour qui Waller venoit, ſelon l'uſage des Rois & des Poëtes, de preſenter une piece farcie de louanges, lui reprocha qu'il avoit fait mieux pour Cromwel : Waller répondit, Sire, nous autres poëtes nous réuſiſſons mieux dans les fictions que dans les vérités, cette réponſe n'étoit pas ſi ſincére que celle de l'Ambaſſadeur Hollandois qui, lorſque le même Roi ſe plaignoit que l'on avoit moins d'égard pour lui que pour Cromwel, répondit, ah Sire, ce Cromwel étoit tout autre choſe.

Mon but n'eſt pas de faire un commentaire ſur le caractere de Waller ni de perſonne; je ne conſidére les gens après leur mort que par leurs ou-

ouvrages, tout le reſte eſt pour moi anéanti ; je remarque ſeulement que Waller né à la Cour avec ſoixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le ſot orgueuil ni la non chalance d'abandonner ſon talent. Les Comtes de Dorſet & de Roſcommon, les deux Ducs de Boukinkam, Milord Halifax & tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de très-grands poëtes & d'illuſtres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leur nom. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en euſſent attendu leur fortune : ils ont de plus rendu les arts reſpectables aux yeux du peuple, qui en tout a beſoin d'être mené par les Grands, & qui pourtant ſe régle moins ſur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du monde.

VINGT-

VINGT-DEUXIEME

LETTRE

SUR Mr POPE ET QUELQUES AUTRES POETES FAMEUX.

JE voulois vous parler de Mr Prior un des plus aimables poëtes d'Angleterre, que vous avez vû à Paris Plénipotentiaire & Envoïé extraordinaire en 1712. je comptois vous donner aussi quelqu'idée des poësies de Milord Roscommon, de Milord Dorset, &c. mais je sens qu'il me faudroit faire un gros livre, & qu'après bien de la peine, je ne vous donnerois qu'une idée fort imparfaite de

de tous ces ouvrages. La poëſie eſt une eſpece de muſique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poëſies étrangéres, je vous note imparfaitement leur muſique; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Il y a ſur tout un poëme anglais que je déſeſpérerois de vous faire connoître ; il s'apelle Hudibras, le ſujet eſt la guerre civile & la ſecte des Puritains tournée en ridicule. C'eſt Dom-Guichote, c'eſt notre Satire Ménipée fondus enſemble : c'eſt de tous les livres que j'ai jamais lûs, celui où j'ai trouvé le plus d'eſprit ; mais c'eſt auſſi le plus intraduiſible. Qui croiroit qu'un livre qui ſaiſit tous les ridicules du genre humain, & qui a

plus de penſées que de mots, ne peut ſouffrir la traduction? c'eſt que preſque tout y fait alluſion a des avantures particulieres: le plus grand ridicule tombe principalement ſur les Théologiens que peu de gens du monde entendent: il faudroit à tout moment un commentaire, & la plaiſanterie expliquée ceſſe d'être plaiſanterie: tout commentateur de bons mots eſt un ſot.

Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux Docteur Suift, qu'on apelle le Rabelais d'Angleterre. Il a l'honneur d'être Prêtre comme Rabelais, & de ſe moquer de tout comme lui; mais on lui fait grand tort, ſelon mon petit ſens, de l'apeller de ce nom. Rabelais dans ſon extravagant & inintel-

telligible livre a répandu une extrême gaieté & une plus grande impertinence; il a prodigué l'érudition, les ordures & l'ennui ; un bon conte de deux pages eſt acheté par des volumes de ſottiſes : il n'y a que quelques perſonnes d'un goût biſarre qui ſe piquent d'entendre & d'eſtimer tout cet ouvrage, le reſte de la nation rit des plaiſanteries de Rabelais & mépriſe le livre. On le regarde comme le premier des boufons, on eſt fâché qu'un homme qui avoit tant d'eſprit, en ait fait un ſi miſérable uſage ; c'eſt un Philoſophe ivre qui n'a écrit que dans le tems de ſon ivreſſe.

Mr Suift eſt Rabelais dans ſon bon ſens, & vivant en bonne compagnie ; il n'a pas à la vérité la gaieté du premier,

mais

mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manque à notre Curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presque inimitable ; la bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose, mais pour le bien entendre, il faut faire un petit voïage dans son païs.

Vous pouvez plus aisément vous former quelqu'idée de Mr Pope ; c'est, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette anglaise aux sons doux de la flute : on peut le traduire parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets pour la plûpart sont généraux & du ressort de toutes les nations.

On

On connoîtra bien-tôt en France son essai sur la critique, par la traduction en vers qu'en fait Mr l'Abbé du Rénel.

Voici un morceau de son poëme de la boucle de cheveux que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire : car encore une fois je ne sais rien de pis que de traduire un poëte mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieux Gnome rechigné,
Va d'une aîle pesante & d'un air renfrongné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux raïons que répand l'œil du monde,
La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes Aquilons y sifflent à l'entour,
Et le soufle mal sain de leur aride haleine,

Y porte aux environs la fiévre & la migraine.
Sur un riche ſopha, derriere un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuſe Déeſſe inceſſamment repoſe,
Le cœur gros de chagrins, ſans en ſçavoir la cauſe,
N'aïant penſé jamais, l'eſprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hipocondre enflé.
La médiſante envie eſt aſſiſe auprès d'elle
Vieux ſpectre féminin, décrepite pucelle,
Avec un air dévot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment panchée,
Une jeune beauté non loin d'elle eſt couchée:

C'est l'Affectation qui grasseie en parlant,
Ecoute sans entendre, & lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur, & rit de tout sans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle est la proie,
Et pleine de santé sous le rouge & le fard,
Se plaint avec molesse, & se pâme avec art.

Si vous lisiez ce morceau dans l'original, au lieu de le lire dans cette foible traduction, vous le compareriez à la description de la Molesse dans le Lutrin.

En voilà bien honnêtement pour les poëtes anglais, je vous ai touché un petit mot de leurs philosophes : pour de bons historiens je ne leur en connois pas encore ; il a fallu qu'un Français ait

ait écrit leur histoire ; peut-être le génie anglais qui est ou froid ou impétueux, n'a pas encore saisi cette éloquence naïve & cet air noble & simple de l'Histoire : peut-être aussi l'esprit de parti qui fait voir trouble, a décredité tous leurs historiens : la moitié de la nation est toujours l'ennemie de l'autre ; j'ai trouvé des gens qui m'ont assuré que Milord Malboroug étoit un poltron, & que Mr Pope étoit un sot : comme en France quelques Jésuites trouvent Pascal un petit esprit, & quelques Jansénistes disent que le Pere Bourdaloue n'étoit qu'un bavard. Marie Stuard est une sainte Héroïne pour les Jacobites ; pour les autres, c'est une débauchée, une adultere, une homicide : ainsi

ſi en Angleterre on a des factums & point d'hiſtoire. Il eſt vrai qu'il y a à preſent un Mr Gordon excellent traducteur de Tacite, très-capable d'écrire l'hiſtoire de ſon païs, mais Mr Rapin de Thoiras l'a prévenu. Enfin il me paroit que les Anglais n'ont point de ſi bons hiſtoriens que nous, qu'ils n'ont point de véritables tragédies, qu'ils ont des comédies charmantes, des morceaux de poëſie admirables, & des philoſophes qui devroient être les précepteurs du genre humain.

Les Anglais ont beaucoup profité des ouvrages de notre langue, nous dévrions à notre tour emprunter d'eux après leur avoir prêté : nous ne ſommes venus les Anglais & nous qu'après les Italiens qui

en tout ont été nos maîtres, & que nous avons ſurpaſſés en quelque choſe. Je ne ſçai à laquelle des trois nations il faudra donner la préférence; mais heureux celui qui ſait ſentir leurs différens mérites.



VINGT-TROISIEME

LETTRE

SUR LA CONSIDERATION QU'ON DOIT AUX GENS DE LETTRES.

NI en Angleterre ni en aucun païs du monde, on ne trouve des établiſſemens en faveur des beaux arts comme en France. Il y a preſque par tout des Univerſités ; mais c'eſt en France ſeule qu'on trouve ces utiles encouragemens pour l'Aſtronomie, pour toutes les parties des Mathématiques, pour celle de la Médecine, pour les recherches de l'Antiquité, pour la

Peinture, la Sculture & l'Architecture. Louis XIV. s'est immortalisé par toutes ces fondations, & cette immortalité ne lui a pas coûté deux cent mille francs par an.

J'avoue que c'est un de mes étonnemens, que le Parlement d'Angleterre qui s'est avisé de promettre vingt mille guinées à celui qui feroit l'impossible découverte des Longitudes, n'ait jamais pensé à imiter Louis XIV. dans sa magnificence envers les Arts.

Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenses plus honorables pour la nation ; tel est le respect que ce peuple a pour les talens, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune. Mr Adisson en France eût été de quelque Académie, & auroit

roit pû obtenir, par le crédit de quelque femme, une penſion de douze cent livres, ou plûtôt on lui auroit fait des affaires, ſous prétexte qu'on auroit aperçu dans ſa tragédie de Caton quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre il a été Secretaire d'Etat. Monſieur Newton étoit Intendant des Monnoies du Roïaume: Mr Congreve avoit une charge importante: Mr Prior a été Plénipotentiaire: le Docteur Suift eſt Doien d'Irlande & y eſt beaucoup plus conſideré que le Primat. Si la religion de Mr Pope ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas moins que ſa traduction d'Homere ne lui ait valu deux cens mille francs. J'ai vû long-tems en France

l'auteur de Rhadamiste prêt de mourir de faim, & le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eû, & qui commençoit à marcher sur les traces de son pere, étoit réduit à la misere sans Monsieur Fagon. Ce qui encourage le plus les arts en Angleterre, c'est la considération où il sont: le portrait du premier Ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet, mais j'ai vû celui de Mr Pope dans vingt maisons.

Mr Newton étoit honoré de son vivant, & l'a été après sa mort comme il devoit l'être. Les principaux de la nation se sont disputés l'honneur de porter le Poêle à son convoi. Entrez à Westminster, ce ne sont pas les tombeaux des Rois qu'on y admire, ce sont les

les monumens que la recon-noiſſance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué à ſa gloire ; vous y voïez leurs ſtatues comme on voïoit dans Athénes celles des Sophocles & des Platons, & je ſuis perſuadé que la ſeule vûe de ces glorieux monumens a excité plus d'un eſprit, & a formé plus d'un grand homme.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au ſimple mérite ; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Weſtminſter la célébre comédienne Mademoiſelle Ofils, à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à Mr Newton : quelques uns ont prétendu qu'ils avoient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette Actrice,

 afin

afin de nous faire sentir davantage la barbare & lâche injustice qu'ils nous reprochent d'avoir jetté à la voirie le corps de Mademoiselle le Couvreur.

Mais je puis vous assurer que les Anglais dans la pompe funébre de Mademoiselle Ofils, enterrée dans leur saint Denis, n'ont rien consulté que leur goût; ils sont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des Sophocles & des Euripides, & de retrancher du corps de leurs Citoïens, ceux qui se dévouent à reciter devant eux des ouvrages dont leur nation se glorifie.

Du tems de Charles Premier, & dans le commencement de ses guerres civiles commencées par des Rigoristes fanatiques, qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écrivoit

voit beaucoup contre les ſpectacles, d'autant plus que Charles Premier & ſa femme, fille de notre Henri le Grand, les aimoient extrêmement.

Un Docteur nommé Prynn, ſcrupuleux à toute outrance, qui ſe ſeroit cru damné s'il avoit porté un manteau court au lieu d'une ſoutane, & qui auroit voulu que la moitié des hommes eût maſſacré l'autre pour la gloire de Dieu, *& la propaganda fide* s'aviſa d'écrire un fort mauvais livre contre d'aſſez bonnes comédies qu'on jouoit tous les jours très-innocemment devant le Roi & la Reine. Il cita l'autorité des Rabins & quelques paſſages de ſaint Bonaventure pour prouver que l'Oedipe de Sophocle étoit l'ouvrage du Malin, que Térence étoit ex-

communié *ipso facto*, & il ajouta que sans doute Brutus qui étoit un Janséniste très-sévére n'avoit assassiné César, que parce que César, qui étoit Grand-Prêtre, avoit composé une tragédie d'Oedipe; enfin il dit que tous ceux qui assistoient à un spectacle, étoient des excommuniés qui renioient leur Crême & leur Baptême; c'étoit outrager le Roi & toute la famille Roïale. Les Anglais respectoient alors Charles Premier, ils ne voulurent pas souffrir qu'on parlât d'excommunier ce même Prince, à qui ils firent depuis couper la tête; Monsieur Prynn fut cité devant la Chambre étoilée, condamné à voir son beau livre brûlé par la main du boureau, & lui à avoir les oreil-

oreilles coupées ; ſon procès ſe voit dans les actes publics.

On ſe garde bien en Italie de flétrir l'Opéra & d'excommunier le Signor Senozini ou la Signora Cuzzoni : pour moi j'oſerois ſouhaiter qu'on pût ſuprimer en France je ne ſçai quels mauvais livres qu'on a imprimés contre nos ſpectacles ; car lorſque les Italiens & les Anglais aprennent que nous flétriſſons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons, que l'on excommunie des perſonnes gagées par le Roi, que l'on condamne comme impie un ſpectacle repreſenté chez des Religieux & dans les Convents, qu'on deshonore des jeux où Louis XIV. & Louis XV. ont été acteurs, qu'on déclare œuvre du démon des pieces revûes par les Magiſtrats les

plus ſévéres, & repreſentées devant une Reine vertueuſe; qnand, dis-je, des étrangers aprennent cette inſolence, ce manque de reſpect à l'Autorité Roïale, cette barbarie Gotique qu'on oſe nommer ſévérité chrétienne, que voulez-vous qu'ils penſent de notre nation, & comment peuvent-ils concevoir, ou que nos loix autoriſent un art déclaré ſi infame, ou qu'on oſe marquer de tant d'infamie un art autoriſé par les loix, récompenſé par les Souverains, cultivé par les plus grands hommes, & admiré des nations; & qu'on trouve chez le même Libraire la déclamation du Pere le Brun contre nos ſpectacles, à côté des ouvrages immortels des Racines, des Corneilles, des Molieres, &c.

VINGT-QUATRIE'ME
LETTRE
SUR LES ACADE'MIES.

LES Anglais ont eu longtems avant nous une Académie des ſciences ; mais elle n'eſt pas ſi bien reglée que la nôtre, & cela par la ſeule raiſon peut-être qu'elle eſt plus ancienne ; car ſi elle avoit été formée après l'Académie de Paris, elle en auroit adopté quelques ſages loix & eût perfectionné les autres.

La Societé Roïale de Londres manque des deux choſes les plus néceſſaires aux hommes, de récompenſes & de régles. C'eſt une petite fortu-

ne ſûre à Paris pour un Géométre, pour un Chimiſte, qu'une place à l'Académie ; au contraire il en coûte à Londres pour être de la Societé Roïale. Quiconque dit en Angleterre, j'aime les arts, veut être de la Societé, en eſt dans l'inſtant ; mais en France pour être membre & penſionnaire de l'Académie, ce n'eſt pas aſſez d'être amateur, il faut être ſçavant & diſputer la place contre des concurrens d'autant plus redoutables, qu'ils ſont animés par la gloire, par l'intérêt, par la difficulté même, & par cette inflexibilité d'eſprit que donne d'ordinaire l'étude opiniâtre des ſciences de calcul.

L'Académie des ſciences eſt ſagement bornée à l'étude de la nature, & en vérité c'eſt un

un champ aſſez vaſte pour occuper cinquante ou ſoixante perſonnes. Celles de Londres mêle indifféremment la littérature à la phiſique : il me ſemble qu'il eſt mieux d'avoir une Académie particuliére pour les belles lettres, afin que rien ne ſoit confondu, & qu'on ne voie point une diſſertation ſur les coëffures des Romaines, à côté d'une centaine de courbes nouvelles.

Puiſque la Societé de Londres a peu d'ordre & nul encouragement, & que celle de Paris eſt ſur un pied tout opoſé, il n'eſt pas étonnant que les mémoires de notre Académie ſoient ſupérieurs aux leurs : des ſoldats bien diſciplinés & bien païés, doivent à la longue l'emporter ſur des volontaires. Il eſt vrai que la Socié-

té Roïale a eu un Newton, mais elle ne la pas produit : il y avoit même peu de ſes confreres qui l'entendiſſent ; un génie comme Mr Newton apartenoit à toutes les Académies de l'Europe, parce que toutes avoient beaucoup a aprendre de lui. Le fameux Docteur Suift forma le deſſein dans les dernieres années du régne de la Reine Anne, d'établir une Académie pour la langue à l'exemple de l'Académie Françaiſe : ce projet étoit apuié par le Comte d'Oxford grand Tréſorier, & encore plus par le Vicomte Bollinbrooke Secrétaire d'Etat, qui avoit le don de parler ſur le champ dans le Parlement avec autant de pureté, que Suift écrivoit dans ſon cabinet, & qui auroit été le protecteur

tecteur & l'ornement de cette Académie. Les membres qui la devoient compoſer étoient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue anglaiſe ; c'étoient le Docteur Suift, Mr Prior que nous avons vû ici Miniſtre public, & qui en Angleterre a la même réputation que la Fontaine a parmi nous : c'étoient Mr Pope le Boileau d'Angleterre, Mr Congréve qu'on peut en apeller le Moliere : pluſieurs autres dont les noms m'échapent ici, auroient tous fait fleurir cette compagnie dans ſa naiſſance ; mais la Reine mourut ſubitement : les Wigs ſe mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'Académie, ce qui, comme vous croïez bien, fut mortel aux belles lettres. Les mem-

membres de ce corps auroient eu un grand avantage ſur les premiers qui compoſérent l'Académie Françaiſe ; car Suift Prior, Congréve, Driden, Pope, Adiſſon, &c. avoient fixé la langue Anglaiſe par leurs écrits ; au lieu que le Chapelain, Colletet, Caſſaigne, Faret, Perrin, Cotin, vos premiers Académiciens étoient l'oprobre de votre nation, & que leurs noms ſont devenus ſi ridicules, que ſi quelqu'auteur paſſable avoit le malheur de s'apeller aujourd'hui Chapelain ou Cotin, il ſeroit obligé de changer de nom. Il auroit falu ſur tout que l'Académie Anglaiſe ſe propoſât des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel eſprit de ce païs-là me demanda les mémoires de l'Académie

mie Françaiſe ; elle n'écrit point de mémoires, lui répondis-je ; mais elle a fait imprimer ſoixante ou quatrevingt volumes de complimens : il en parcourut un ou deux, il ne pût jamais entendre ce ſtile, quoiqu'il entendit fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux diſcours, c'eſt que le Récipiendaire aïant aſſuré que ſon prédeceſſeur étoit un grand homme, que le Cardinal de Richelieu étoit un très-grand homme, le Chanlier Seguier un aſſez grand homme, Louis XIV. un plus que grand homme, le Directeur lui répond la même choſe, & ajoûte que le Récipiendaire pouroit bien auſſi être un eſpece de grand homme, & que pour lui Directeur, il n'en

n'en quitte pas sa part.

Il* est aisé de voir par quelle fatalité presque tous ces discours académiques ont fait si peu d'honneur à ce Corps, *vitium est temporis potius quam hominis.* L'usage s'est insensiblement établi que tout Académicien répéteroit ces éloges à sa réception : ç'a été une espece de loi d'ennuier le public. Si on cherche ensuite pourquoi les plus grands génies qui sont entrés dans ce Corps, ont fait quelque fois les plus mauvaises harangues, la raison en est encore bien aisée, c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matiere toute usée : la nécessité de parler, l'embaras de n'avoir rien à dire & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses

ſes capables de rendre ridicule même le plus grand homme : ne pouvant trouver de penſées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé ſans penſer, comme des gens qui mâcheroient à vuide, & feroient ſemblant de manger en périſſant d'inanition.

Au lieu que c'eſt une loi dans l'Académie Françaiſe de faire imprimer tous ces diſcours, par leſquels ſeuls elle eſt connue, ce devroit être une loi de ne les imprimer pas.

L'Académie des belles Lettres s'eſt propoſée un but plus ſage & plus utile, c'eſt de preſenter au public un recueil de mémoires remplis de recherches & de critiques curieuſes. Ces mémoires ſont déja eſtimés chez

chez les étrangers, on ſouhaiteroit ſeulement que quelques matieres y fuſſent plus aprofondies, & qu'on n'en eût point traité d'autres. On ſe ſeroit, par exemple, fort bien paſſé de je ne ſçai quelle diſſertation ſur les prérogatives de la main droite ſur la main gauche, & quelques autres recherches, qui ſous un titre moins ridicule, n'en ſont guéres moins frivoles. L'Académie des Sciences dans ſes recherches plus difficiles & d'une utilité plus ſenſible, embraſſe la connoiſſance de la nature & la perfection des arts. Il eſt à croire que des études ſi profondes & ſi ſuivies, des calculs ſi exacts, des découvertes ſi fines, des vûes ſi grandes, produiront enfin quelque choſe qui ſervira au bien de l'Univers. Juſ-

Juſqu'à preſent, comme nous l'avons deja obſervé enſemble, c'eſt dans les ſiécles les plus barbares que ce ſont faites les plus utiles découvertes ; il ſemble que le partage des tems les plus éclairés & des compagnies les plus ſçavantes, ſoit de raiſonner ſur ce que des ignorans ont inventé. On ſçait aujourd'hui après les longues diſputes de Mr Hugens & de Mr Renaud, la détermination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de Vaiſſeau avec la quille ; mais Chriſtophe Colomb avoit découvert l'Amérique ſans rien ſoupçonner de cet angle.

Je ſuis bien loin d'inférer de là qu'il faille s'en tenir ſeulement à une pratique aveugle ; mais il ſeroit heureux que les Phiſiciens & les Géométres joi-

joigniſſent autant qu'il eſt poſſible, la pratique à la ſpéculation. Faut-il que ce qui ſait le plus d'honneur à l'eſprit humain, ſoit ſouvent ce qui eſt le moins utile. Un homme avec les quatre régles d'arithmétique & du bon ſens, devient un grand Négociant, un Jacques Cœur, un Delmet, un Bernard, tandis qu'un pauvre algébriſte paſſe ſa vie à chercher dans les nombres des raports & des propriétés étonnantes, mais ſans uſage, & qui ne lui aprendront pas ce que c'eſt que le change. Tous les arts ſont à peu près dans ce cas; il y a un point, paſſé lequel, les recherches ne ſont plus que pour la curioſité: ces vérités ingénieuſes & inutiles reſſemblent à des étoiles, qui placées trop loin de nous, ne
don-

donnent point de clarté.

Pour l'Académie Françaiſe, quel ſervice ne rendroit-elle pas aux lettres, à la langue, & à la nation, ſi au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faiſoit imprimer les bons ouvrages du ſiécle de Louis XIV. épurés de toutes les fautes de langage qui s'y ſont gliſſées; Corneille & Moliere en ſont pleins, la Fontaine en fourmille: celles qu'on ne pourroit pas corriger ſeroient au moins marquées. L'Europe qui lit ces auteurs aprendroit par eux notre langue avec ſureté, ſa pureté roit à jamais fixée; les bons livres français imprimés avec ce ſoin aux dépens du Roi, ſeroient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ai oui dire que Mr Deſpréaux avoit

avoit fait autrefois cette propoſition, & qu'elle a été renouvellée par un homme dont l'eſprit, la ſageſſe & la ſaine critique ſont connus ; mais cette idée a eu le ſort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être aprouvée & d'être négligée.

F I N.

VINGT-CINQUIE'ME
LETTRE
SUR LES
PENSE'ES DE M. PASCAL.

JE vous envoie les remarques critiques que j'ai faites depuis longtems ſur les penſées de Monſieur Paſcal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ezechias qui voulut faire brûler tous les livres de Salomon. Je reſpecte le génie & l'éloquence de Paſcal ; mais plus je les reſpecte, plus

je ſuis perſuadé, qu'il auroit lui-même corrigé beaucoup de ces penſées qu'il avoit jettées au hazard ſur le papier, pour les éxaminer enſuite : & c'eſt en admirant ſon génie que je combats quelques-unes de ſes idées.

Il me paroit qu'en général l'eſprit dans lequel Mr Paſcal écrivit ces penſées, étoit de montrer l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous peindre tous méchans & malheureux : il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivoit con-

contre les Jéſuites : il impute à l'eſſence de notre nature ce qui n'apartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre humain. J'oſe prendre le parti de l'humanité contre ce miſantrope ſublime : j'oſe aſſurer que nous ne ſommes ni ſi méchans ni ſi malheureux qu'il le dit : je ſuis de plus très-perſuadé que s'il avoit ſuivi dans le livre qu'il méditoit, le deſſein qui paroit dans ſes penſées, il auroit fait un livre plein de paralogiſmes éloquens, & de fauſ-

ſetés admirablement déduites. Je croi même que tous ces livres qu'on a faits depuis peu, pour prouver la Religion chretienne, ſont plus capables de ſcandaliſer que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en ſçavoir plus que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres ? c'eſt vouloir ſoutenir un chêne en l'entourant de roſeaux ; on peut écarter ces roſeaux inutiles ſans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choiſi avec diſcretion quelques penſées de Paſcal, je mets les répon-

ponſes au bas ; c'eſt à vous à juger ſi j'ai tort ou raiſon.



I.

LEs grandeurs & les miseres de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la vér..able Religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en méme tems quelque grand principe de misere. Car il faut que la véritable Religion connoisse à fond notre nature, c'est-à-dire qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, & tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrarietés qui s'y rencontrent.

I. Cet-

I.

CEtte maniere de raiſonner, paroit fauſſe & dangereuſe; car la fable de Promethée & de Pandore, les Androgines de Platon & les dogmes des Siamois &c. rendroient auſſi bien raiſon de ces contrarietés aparentes. La Religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tireroit pas ces concluſions ingénieuſes, qui ne peuvent ſervir qu'à faire briller l'eſprit.

Le Chriſtianiſme n'enſeigne que la ſimplicité, l'humilité, la charité: vouloir le réduire à la métaphiſique, c'eſt vouloir en faire une ſource d'erreurs.

II.

Qu'on examine sur cela toutoutes les Religions du monde, & qu'on voie s'il y en a une autre que la Chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignoient les Philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? Est-ce là le vrai bien? Ont-ils trouvé le remede à nos maux? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu? Et ceux qui nous ont égalés aux bêtes, & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils aporté le remede à nos concupiscences.

II.

Les Philoſophes n'ont point enſeigné de religion : ce n'eſt pas leur philoſophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philoſophe ne s'eſt dit inſpiré de Dieu ; car dès-lors il eût ceſſé d'être Philoſophe, & il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de ſçavoir ſi Jeſus-Chriſt doit l'emporter ſur Ariſtote, il s'agit de prouver que la religion de Jeſus-Chriſt eſt la véritable, & que celles de Mahomet, des Payens & toutes les autres, ſont fauſſes.

III.

Et cependant ſans ce miſtere

le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours & ses plis dans l'abîme du péché originel ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mistere, que ce mistere n'est inconcevable à l'homme.

III.

Est-ce raisonner que de dire. *L'homme est inconcevable, sans ce mistere inconcevable* : Pourquoi vouloir aller plus loin que l'Ecriture ? n'y a-t-il pas de la témérité à croire qu'elle a besoin d'apui, & que ces idées philosophiques peuvent lui en donner ?

Qu'auroit répondu Mr Pascal

cal à un homme qui lui auroit dit, je ſçai que le miſtere du peché originel eſt l'objet de ma foi & non de ma raiſon. Je conçois fort bien ſans miſtere ce que c'eſt que l'homme. Je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux, que l'acouchement des meres eſt plus douloureux à meſure qu'elles ſont plus délicates, que quelquefois des femmes & des animaux femelles meurent dans l'enfantement; qu'il y a quelquefois des enfans mal organiſés qui vivent privés d'un ou deux ſens, & de la faculté du raiſonnement: que ceux qui ſont le mieux organiſés ſont ceux qui ont les paſſions les plus vives, que l'amour de ſoi-même eſt égal chez tous les hommes, & qu'il leur eſt auſſi néceſſaire que

les cinq ſens : que cet amour propre nous eſt donné de Dieu pour la conſervation de notre être, & qu'il nous a donné la religion pour regler cet amour propre : que nos idées ſont juſtes ou inconſéquentes, obſcures ou lumineuſes, ſelon que nos organes ſont plus ou moins ſolides, plus ou moins déliés, & ſelon que nous ſommes plus ou moins paſſionnés : que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons, & que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire. L'homme n'eſt point une énigme comme vous vous le figurez, pour avoir le plaiſir de la deviner. L'homme paroit être à ſa place dans la nature, ſupérieur aux animaux, auſquels il eſt ſem-

ſemblable par les organes ; inférieur à d'autres êtres, auſquels il reſſemble probablement par la penſée. Il eſt comme tout ce que nous voïons, mêlé de mal & de bien, de plaiſir & de peine. Il eſt pourvû de paſſions pour agir, & de raiſon pour gouverner ſes actions. Si l'homme étoit parfait, il ſeroit Dieu, & ces prétendues contrariétés que vous apellez contradictions, ſont les ingrédiens néceſſaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui eſt ce qu'il doit être.

IV.

Suivons nos mouvemens, obſervons-nous nous-mêmes, & voïons ſi nous n'y trouverons pas les caracteres vivans de ces deux natures. Tant

Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple?

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames, un sujet simple leur paroissant incapable de telles & si soudaines varietés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

IV.

Nos diverses volontés ne sont point des contradictions dans la nature, & l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes. Si un seul de ses organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du

du cerveau, & que l'animal ait de nouvelles penfées & de nouvelles volontés. Il eft très-vrai que nous fommes tantôt abatus de trifteffe, tantôt enflés de préfomption, & cela doit être quand nous nous trouvons dans des fituations opofées. Un animal que fon maître careffe & nourrit, & un autre qu'on égorge lentement & avec adreffe pour en faire une diffection, éprouvent des fentimens bien contraires; auffi faifons-nous; & les différences qui font en nous font fi peu contradictoires, qu'il feroit contradictoire, qu'elles n'éxiftaffent pas.

Les fous qui ont dit, que nous avions deux ames, pouvoient par la même raifon nous en donner trente ou quarante; car un homme

dans une grande paſſion à ſouvent trente ou quarante idées differentes de la même choſe, & doit néceſſairement les avoir, ſelon que cet objet lui paroit ſous differentes faces.

Cette prétendue *duplicité* de l'homme eſt une idée auſſi abſurde que métaphiſique. J'aimerois autant dire que le chien qui mord & qui careſſe eſt double, que la poule qui a tant de ſoin de ſes petits, & qui enſuite les abandonne juſqu'à les méconnoître eſt double, que la glace qui repreſente des objets différens, eſt double; que l'arbre qui eſt tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, eſt double. J'avoue que l'homme eſt inconcevable; mais tout le reſte de la nature l'eſt auſſi, & il n'y a pas plus de contradictions aparentes dans l'homme

me

me que dans tout le reste.

V.

Ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc? Pesons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout, si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-étre trop. Voïons, puisqu'il y a pareil hazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pouriez encore gager.

V.

Il eſt évidemment faux de dire. Ne point parier que Dieu eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas: car celui qui doute & demande à s'éclairer, ne parie aſſurément ni pour ni contre.

D'ailleurs cet article paroit un peu indécent & puérile; cette idée de jeu de perte & de gain, ne convient point à la gravité du ſujet.

De plus, l'intérêt que j'ai à croire une choſe, n'eſt pas une preuve de l'éxiſtence de cette choſe. Je vous donnerai, me dites-vous, l'empire du monde, ſi je crois que vous aïez raiſon. Je ſouhaite alors de tout mon cœur que vous aïez raiſon; mais juſqu'à ce que vous

vous me l'aïez prouvé, je ne puis vous croire.

Commencez, pouroit-on dire à Mr Paſcal, par convaincre ma raiſon : j'ai intérêt, ſans doute, qu'il y ait un Dieu; mais ſi dans votre ſiſtême Dieu n'eſt venu que pour ſi peu de perſonnes, ſi le petit nombre des élus eſt ſi effraïant, ſi je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? n'ai-je pas un intérêt viſible à être perſuadé du contraire ? de quel front oſez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes, à peine un ſeul a droit d'aſpirer ? ſi vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, & n'allez pas tantôt me parler de jeu de hazard, de

pari,

pari, de croix &-de pile, & tantôt m'éfraïer par les épines que vous ſemez ſur le chemin que je veux & que je dois ſuivre. Votre raiſonnement ne ſerviroit qu'à faire des athées, ſi la voix de toute la nature ne nous crioit qu'il y a un Dieu avec autant de force, que ces ſubtilités ont de foibleſſe.

VI.

En voïant l'aveuglement & la miſere de l'homme, & ces contrarietés étonnantes qui ſe découvrent dans ſa nature; & regardant tout l'univers muet & l'homme ſans lumiere, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin de l'univers, ſans ſçavoir qui l'y a mis,

mis, ce qu'il y eſt venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en éfroi comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une iſle deſerte & éfroïable, & qui s'éveilleroit ſans connoître où il eſt, & ſans avoir aucun moien d'en ſortir; & ſur cela j'admire comment on n'entre pas en déſeſpoir d'un ſi miſérable état.

VI.

En liſant cette réflexion, je reçois une lettre d'un de mes amis qui demeure dans un païs fort éloigné. Voici ſes paroles.

„ Je ſuis ici comme vous
„ m'y avez laiſſé, ni plus gai,
„ ni plus triſte, ni plus riche,
„ ni plus pauvre, jouiſſant d'u-
„ ne

„ ne ſanté parfaite, aïant tout
„ ce qui rend la vie agréable,
„ ſans amour, ſans avarice,
„ ſans ambition & ſans envie,
„ & tant que tout cela durera,
„ je m'apellerai hardiment un
„ homme très-heureux.

Il y a beaucoup d'hommes auſſi heureux que lui; il en eſt des hommes comme des animaux. Tel chien couche & mange avec ſa maitreſſe; tel autre tourne la broche & eſt tout auſſi content; tel autre devient enragé & on le tue. Pour moi quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raiſon pour entrer dans ce déſeſpoir dont parle Mr Paſcal; je vois une ville qui ne reſſemble en rien à une iſle déſerte; mais peuplée, opulente, policée, & où les hommes ſont heureux autant que la nature hu-

humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera prêt à se pendre, parce qu'il ne sçait pas comme on voit Dieu face à face, & que sa raison ne peut débrouiller le mistere de la Trinité? il faudroit autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds & deux aîles.

Pourquoi nous faire horreur de notre être! notre éxistance n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire acroire. Regarder l'univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va éxécuter, est l'idée d'un fanatique; croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que la terre, les hommes & les animaux sont ce qu'ils

qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est je croi d'un homme sage.

VII.

Les Juifs pensent que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténébres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer: qu'ils sont formés exprès pour étre les hérauts de ce grand avénement, & pour apeller tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

VII.

Les Juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libéra-

libérateur eſt pour eux & non pour nous ; ils attendent un Meſſie qui rendra les Juifs maîtres des Chrétiens, & nous eſpérons que le Meſſie réunira un jour les Juifs aux Chrétiens : ils penſent préciſément ſur cela tout le contraire de ce que nous penſons.

VIII.

La loi par laquelle ce peuple eſt gouverné, eſt tout enſemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite & la ſeule qui ait toujours été gardée ſans interruption dans un Etat. C'eſt ce que Philon Juif montre en divers lieux, & Joſeph admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle eſt ſi ancienne, que le nom même

de loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après, enſorte qu'Homere qui a parlé de tant de peuples, ne s'en eſt jamais ſervi. Et il eſt aiſé de juger de la perfection de cette loi par ſa ſimple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvû à toutes choſes avec tant de ſageſſe, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Légiſlateurs Grecs & Romains en aïant quelque lumiere, en ont emprunté leurs principales loix ; ce qui paroit par celles qu'ils apellent des douze tables, & par les autres preuves que Joſephe en donne.

VIII.

Il eſt très-faux que la loi des Juifs ſoit la plus ancienne, puiſ-

puiſqu'avant Moïſe leur légiſlateur, ils demeuroient en Egipte, le païs de la terre le plus renommé pour ſes ſages loix.

Il eſt très-faux que le nom de loi n'ait été connu qu'après Homére : il parle des loix de Minos ; le mot de loi eſt dans Heſiode : & quand le nom de loi ne ſe trouveroit ni dans Heſiode ni dans Homére, cela ne prouveroit rien. Il y avoit des Rois & des Juges, donc il y avoit des loix.

Il eſt encore très-faux que les Grecs & les Romains aient pris des loix des Juifs. Ce ne peut être dans les commencemens de leurs républiques ; car alors ils ne pouvoient connoître les Juifs : ce ne peut être dans le tems de leur grandeur ; car alors ils avoient

pour ces barbares , un mepris connu de toute la terre.

IX.

Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, & qu'il sçait qu'ils le seront encore plus après sa mort ; mais qu'il apelle le ciel & la terre à témoin contr'eux, qu'il le leur a assez dit : qu'enfin, Dieu s'irritant contr'eux, les dispersera par tous les peuples de la terre : que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étoient point leurs Dieux, il les irritera en apellant un peuple qui n'étoit point son peuple. Cependant ce livre qui

qui les déshonore en tant de façons, ils le conſervent aux dépens de leur vie. C'eſt une ſincerité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni ſa racine dans la nature.

IX.

Cette ſincérité a partout des exemples & n'a ſa racine que dans la nature. L'orgeuil de chaque Juif eſt interreſſé à croire que ce n'eſt point ſa déteſtable politique, ſon ignorance des arts, ſa groſſiéreté qui l'a perdu ; mais que c'eſt la colére de Dieu qui le punit. Il penſe avec ſatisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abatre ; & que ſa nation eſt toujours la bien aimée du Dieu qui la châtie.

Qu'un Prédicateur monte en chaire & dise aux Français : *Vous étes des misérables qui n'avez ni cœur ni conduite, vous avez été battus à Hochstet & à Ramilly, parce que vous n'avez pas sçu vous défendre*, „ il se fera lapider ; mais s'il dit, „ vous êtes des Catholiques ché- „ ris de Dieu ; vos péchés infâ- „ mes avoient irrité l'Eternel „ qui vous livra aux Hérétiques „ à Hochstet & à Ramilly ; mais „ quand vous êtes revenus au „ Seigneur, alors il a beni vo- „ tre courage à Denain. Ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

X.

S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, & non les créatures.

X.

Il faut aimer & très-tendrement les créatures ; il faut aimer sa patrie, sa femme, son pere, ses enfans, & il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires ne sont propres qu'à faire de barbares raisonneurs.

XI.

Nous naissons injustes ; car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général. Et la pente vers soi est le commencement de tout desordre en guerre, en police, en œconomie, &c.

XI.

Cela eſt ſelon tout ordre. Il eſt auſſi impoſſible qu'une ſociété puiſſe ſe former & ſubſiſter ſans amour propre, qu'il ſeroit impoſſible de faire des enfans ſans concupiſcence, de ſonger à ſe nourrir ſans apétit, &c. C'eſt l'amour de nous même qui aſſiſte l'amour des autres; c'eſt par nos beſoins mutuels que nous ſommes utiles au genre humain; c'eſt le fondement de tout commerce; c'eſt l'éternel lien des hommes. Sans lui il n'y auroit pas eu un art inventé, ni une ſocieté de dix perſonnes formée; c'eſt cet amour propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de reſpecter

ter celui des autres. La loi dirige cet amour propre & la Religion le perfectionne. Il eſt bien vrai que Dieu auroit pû faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auroient été aux Indes par charité, & le maſſon eût ſcié de la pierre pour faire plaiſir à ſon prochain. Mais Dieu a établi les choſes autrement. N'acuſons point l'inſtinct qu'il nous donne, & faiſons-en l'uſage qu'il commande.

XII.

Le ſens caché des prophéties ne pouvoit induire en erreur, & il n'y avoit qu'un peuple auſſi charnel que celui-là qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens ſont promis en abondance, qui les empêchoit d'entendre les véritables biens, ſinon leur cupidité qui déterminoit ce ſens aux biens de la terre?

XII.

En bonne foi le peuple le plus ſpirituel de la terre l'auroit-il entendu autrement? ils étoient eſclaves des Romains; ils attendoient un libérateur qui les rendroit victorieux, & qui feroit reſpecter Jéruſalem dans tout le monde. Comment avec les lumiéres de leur raiſon, pouvoient-ils voir ce vainqueur, ce monarque dans Jeſus pauvre & mis en croix? comment pouvoient-ils entendre par le nom de leur capita-

tale, une Jérufalem célefte? eux à qui le décalogue n'avoit pas feulement parlé de l'immortalité de l'ame? comment un peuple fi attaché à fa loi pouvoit-il, fans une lumiére fupérieure, reconnoître dans les prophéties qui n'étoient pas leur loi, un Dieu caché fous la figure d'un Juif circoncis, qui par fa Religion nouvelle a détruit & rendu abominable la Circoncifion & le Sabat, fondemens facrés de la loi Judaique! Pafcal né parmi les Juifs, s'y feroit mépris comme eux. Encore une fois, adorons Dieu fans vouloir percer dans l'obfcurité de fes miftéres.

XIII.

Le tems du premier avéne-

ment de Jesus-Christ est prédit le tems du second ne l'est point, parce que le premier devoit être caché ; au lieu que le second doit être éclatant & tellement manifeste, que ses ennemis mêmes le reconnoîtront.

XIII.

Le tems du second avénement de Jesus-Christ a été prédit encore plus clairement que le premier. Mr Pascal avoit aparemment oublié que Jesus-Christ, dans le chapitre 21. de saint Luc, dit expressément.

„ Lorsque vous verrez une
„ armée environner Jérusalem,
„ sçachez que la désolation est
„ proche ..... Jérusalem sera
„ foulée aux pieds, & il y au-
„ ra des signes dans le soleil
„ &

„ & dans la lune & dans les
„ étoiles : les flots de la mer
„ feront un très-grand bruit.....
„ les vertus des cieux ſeront
„ ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme, qui
„ viendra ſur une nuée avec
„ une grande puiſſance & une
„ grande majeſté.

Ne voilà-t-il pas le ſecond avénement prédit diſtinctement? mais, ſi cela n'eſt point arrivé encore, ce n'eſt point à nous d'oſer interroger la Providence.

XIV.

Le Meſſie, ſelon les Juifs charnels, doit être un grand Prince temporel. Selon les Chrétiens charnels, il eſt venu nous diſpenſer d'aimer Dieu *& nous donner*

donner des Sacremens qui opérent tout *ſans nous. Ni l'un ni l'autre n'eſt la religion chrétienne ni juive.*

XIV.

Cet article eſt bien plûtôt un trait de ſatire qu'une réflexion Chrétienne. On voit que c'eſt aux Jéſuites qu'on en veut ici. Mais envérité aucun Jéſuite a-t-il jamais dit que Jeſus-Chriſt eſt *venu nous diſpenſer* d'aimer Dieu ? la diſpute ſur l'amour de Dieu eſt une pure diſpute de mots, comme la plûpart des autres querelles ſcientifiques qui ont cauſé des haines ſi vives, & des malheurs ſi affreux.

Il y a encore un autre défaut dans cet article. C'eſt qu'on y ſupoſe que l'attente d'un

d'un Meſſie étoit un point de Religion chez les Juifs. C'étoit ſeulement une idée conſolante répandue parmi cette nation. Les Juifs eſpéroient un Libérateur. Mais il ne leur étoit pas ordonné d'y croire comme article de foi. Toute leur religion étoit renfermée dans le livre de la Loi. Les Prophêtes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme Légiſlateurs.

XV.

Pour examiner les prophéties, il faut les entendre. Car ſi l'on croit qu'elles n'ont qu'un ſens, il eſt ſûr que le Meſſie ne ſera point venu ; mais ſi elles ont deux ſens, il eſt ſûr qu'il ſera venu en Jeſus Chriſt.

XV.

La religion Chrétienne est si véritable, qu'elle n'a pas besoin de preuves douteuses : or si quelque chose pouvoit ébranler les fondemens de cette sainte & raisonnable religion, c'est ce sentiment de Mr Pascal. Il veut que tout ait deux sens dans l'Ecriture ; mais un homme qui auroit le malheur d'être incrédule pouroit lui dire : celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, & cette duplicité est toujours punie par les loix. Comment donc pouvez-vous sans rougir admettre dans Dieu ce qu'on punit & ce qu'on déteste dans les hommes. Que dis-je, avec quel mépris & avec qu'elle

quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des Païens, parce qu'ils avoient deux ſens? ne pouroit-on pas dire plûtôt que les Propheties qui regardent directement Jeſus-Chriſt n'ont qu'un ſens, comme celle de Daniel, de Michée & autres? ne pouroit-on pas même dire que quand nous n'aurions aucune intelligence des prophéties, la religion n'en feroit pas moins provée.

XVI.

La diſtance infinie des corps aux eſprits, figure la diſtance infiniment plus infinie des eſprits à la charité, car elle eſt ſurnaturelle.

XVI.

XVI.

Il eſt à croire que Mr Paſcal n'auroit pas emploié ce galimatias dans ſon ouvrage, s'il avoit eu le tems de le faire.

XVII.

Les foibleſſes les plus aparentes ſont des forces à ceux qui prennent bien les choſes. Par exemple, les deux Généalogies de ſaint Mathieu & de ſaint Luc ; il eſt viſible que cela n'a pas été fait de concert.

XVII.

Les éditeurs des Penſées de Paſ-

Paſcal auroient-ils dû imprimer cette Penſée, dont l'expoſition ſeule eſt peut-être capable de faire tort à la religion? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion Chrétienne ſe contrarient, ſans dire en quoi elles peuvent s'accorder? il falloit preſenter l'antidote avec le poiſon. Que penſeroit-on d'un Avocat qui diroit „ Ma partie ſe contredit ; mais cette „ foibleſſe eſt une force pour „ ceux qui ſçavent bien prendre les choſes?

XVIII.

Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puiſque nous en faiſons profeſſion. Mais que l'on reconnoiſſe la vé-

rité de la religion dans l'obſcurité même de la religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, & dans l'indifference que nous avons de la connoître.

XVIII.

Voilà d'étranges marques de vérité qu'aporte Paſcal ! quelles autres marques a donc le menſonge ? quoi ! il ſuffiroit pour être crû, de dire, *je ſuis obſcur, je ſuis inintelligible*. Il ſeroit bien plus ſenſé de ne préſenter aux yeux que les lumieres de la foi, au lieu de ces ténébres d'érudition.

XIX.

S'il n'y avoit qu'une religion

gion, Dieu ſeroit trop manifeſte.

XIX.

Quoi ! vous dites que s'il n'y avoit qu'une religion, Dieu ſeroit trop manifeſte ? Eh oubliez-vous que vous dites à chaque page, qu'un jour il n'y aura qu'une religion ? Selon vous, Dieu ſera donc alors trop manifeſte.

XXII.

Je dis que la religion Juive ne conſiſtoit en aucune de ces choſes, mais ſeulement en l'amour de Dieu, & que Dieu reprouvoit toutes les autres choſes.

XX.

Quoi ! Dieu réprouvoit tout ce qu'il ordonnoit lui-même avec tant de ſoin aux Juifs & dans un détail ſi prodigieux ! n'eſt-il pas plus vrai de dire que la loi de Moïſe conſiſtoit, & dans l'amour & dans le culte. Ramener tout à l'amour de Dieu, ſent bien moins l'amour de Dieu que la haine que tout Janſeniſte a pour ſon prochain Moliniſte.

XXI.

La choſe la plus importante à la vie, c'eſt le choix d'un métier ; le hazard en diſpoſe, la coutume fait les maçons, les ſoldats, les couvreurs.

XXI.

Qui peut donc déterminer les ſoldats, les maçons & tous les ouvriers mécaniques, ſinon ce qu'on apelle hazard & la coutume ? il n'y a que les arts de génie auſquels on ſe détermine de ſoi-même ; mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il eſt très-naturel & très-raiſonnable que la coutume en diſpoſe.

XXII.

Que chacun examine ſa penſée, il la trouvera toujours occupée au paſſé & à l'avenir. Nous ne penſons preſque point au preſent ; & ſi nous y penſons,

ſons, ce n'eſt que pour en prendre la lumiere pour diſpoſer l'avenir. Le preſent n'eſt jamais notre but. Le paſſé & le preſent ſont nos moïens, le ſeul avenir eſt notre objet.

XXII.

Il faut, bien loin de ſe plaindre, remercier l'auteur de la nature, de ce qu'il nous donne cet inſtinct qui nous emporte ſans ceſſe vers l'avenir. Le tréſor le plus prétieux de l'homme eſt cette *eſperance* qui nous adoucit nos chagrins, & qui nous peint des plaiſirs futurs dans la poſſeſſion des plaiſirs preſens. Si les hommes étoient aſſez malheureux pour ne s'occuper que du preſent, on ne ſémeroit point, on ne bâtiroit point,

point, on ne planteroit point, on ne pourvoiroit à rien : on manqueroit de tout au milieu de cette fauſſe jouiſſance. Un eſprit comme Mr Paſchal pouvoit-il donner dans un lieu commun auſſi faux que celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouiroit du preſent en ſe nouriſſant, en faiſant des enfans, en écoutant des ſons agréables, en occupant ſa faculté de penſer & de ſentir, & qu'en ſortant de ces états, ſouvent au milieu de ces états même, il penſeroit au lendemain, ſans quoi il périroit de miſére aujourd'hui.

XXIII.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que

cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mémes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire, du malheur naturel de notre condition foible & mortelle, & si miserable, que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empéche d'y penser, & que nous ne voïons que nous.

XXIII.

Ce mot, *ne voir que nous*, ne forme aucun sens.

Qu'est-ce qu'un homme qui n'agiroit point, & qui est supose se contempler? Non-seulement je dis que cet homme seroit un imbécile, inutile à la societé, mais je dis que cet homme ne peut éxister: car que cet homme contemple-roit-

roit-il ? ſon corps, ſes pieds, ſes mains, ſes cinq ſens ? Ou il ſeroit un idiot, ou bien il feroit uſage de tout cela : reſteroit-il a contempler ſa faculté de penſer ? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne penſera à rien, ou bien il penſera aux idées qui lui ſont déja venues, ou il en compoſera de nouvelles : or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc néceſſairement occupé ou de ſes ſens ou de ſes idées, le voilà donc hors de ſoi, ou imbécile.

Encore une fois, il eſt impoſſible à la nature humaine de reſter dans cet engourdiſſement imaginaire ; il eſt abſurde de le penſer, il eſt inſenſé d'y prétendre. L'homme eſt né pour l'action, comme le feu

tend en haut & la pierre en bas. N'être point occupé & n'éxister pas est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles.

XXIV.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misere continuelle : & ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur premiere nature, qui leur fait connoître, que le bonheur n'est en effet que dans le repos.

XXIV.

Cet instinct secret étant le premier principe & le fondement nécessaire de la societé, il vient plûtôt de la bonté de Dieu, & il est plûtôt l'instrument de notre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de notre misere. Je ne sçai pas ce que nos premiers peres faisoient dans le paradis térestre, mais si chacun d'eux n'avoit pensé qu'à soi, l'existence du genre humain étoit bien hazardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avoient des sens parfaits, c'est-à-dire des instrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imagi-

ner que la pareſſe eſt un titre de grandeur, & l'action, un rabaiſſement de notre nature?

XXV.

C'eſt pourquoi lorſque Cineas diſoit à Pirrhus, qui ſe propoſoit de jouir du repos avec ſes amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ſeroit mieux d'avancer lui-méme ſon bonheur, en jouiſſant dès-lors de ce repos, ſans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnoit un conſeil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guéres plus raiſonnable que le deſſein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre ſupoſoit que l'homme ſe pût contenter de ſoi-méme & de ſes biens preſens, ſans remplir le

vuide de ſon cœur d'eſpérances imaginaires, ce qui eſt faux. Pirrhus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde.

XXV.

L'exemple de Cineas eſt bon dans les ſatires de Deſpreaux, mais non dans un livre philoſophique. Un Roi ſage peut-être heureux chez lui ; & de ce qu'on nous donne Pirrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reſte des hommes.

XXVI.

On doit donc reconnoître, que l'homme eſt ſi malheureux, qu'il

s'ennuieroit même sans aucune cause étrangére d'ennui, par le propre état de sa condition.

XXVI.

Au contraire l'homme est si heureux en ce point, & nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain & à nous même.

XXVII.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui, accablé de procès & de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus main-

maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il eſt tout occupé à voir par où paſſera un cerf que ſes chiens pourſuivent avec ardeur depuis ſix heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de triſteſſe qu'il ſoit. Si l'on peut gagner ſur lui de le faire entrer en quelque divertiſſement, le voilà heureux pendant ce tems-là.

XXVII.

Cet homme fait à merveilles ; la diſſipation eſt un remède plus ſûr contre la douleur, que le Quinquina contre la fiévre : ne blamons point en cela la nature qui eſt toujours prête à nous ſecourir.

XXVIII.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgéz à la vûe des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans esperance, attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

XXVIII.

Cette comparaison assurément n'est pas juste : des malheureux enchaînés qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheu-

heureux, non-ſeulement parce qu'ils ſouffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne ſouffrent pas. Le ſort naturel d'un homme n'eſt ni d'être enchaîné ni d'être égorgé ; mais tous les hommes ſont faits comme les animaux & les plantes, pour croitre, pour vivre un certain tems, pour produire leur ſemblable & pour mourir. On peut dans une ſatire montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté ; mais pour peu qu'on ſe ſerve de ſa raiſon, on avouera que de tous les animaux, l'homme eſt le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-tems. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner & nous féliciter de

notre bonheur & de ſa durée. A ne raiſonner qu'en Philoſophe, j'oſe dire qu'il y a bien de l'orgueuil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne ſommes.

XXIX.

Les ſages parmi les Païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été perſécutés, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus.

XXIX.

Ils ont été quelquefois perſécutés, de même que le feroit aujourd'hui un homme qui viendroit enſeigner l'adora-

tion

tion d'un Dieu, indépendante du culte reçu. Socrate n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un Dieu* ; mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du païs, & pour s'être fait des ennemis puiſſans fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étoient haïs, non parce qu'ils ne croïoient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïſſoient ridiculement les autres nations, parce que c'étoient des barbares qui maſſacroient ſans pitié leurs ennemis vaincus, parce que ce vil peuple, ſuperſtitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, mépriſoit les peuples les plus policés. Quant aux Chrétiens, ils étoient haïs des Païens, parce qu'ils tendoient à abattre la religion & l'empire dont ils vinrent enfin à bout, comme les Pro-

testans se sont rendus les maîtres dans les mêmes païs, où ils furent long-tems haïs, persécutés & massacrés.

XXX.

Les défauts de Montagne sont grands. Il est plein de mots sales & déshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentimens sur l'homicide volontaire & sur la mort sont horribles.

XXX.

Montagne parle en Philosophe non en Chrétien : il dit le pour & le contre de l'homicide volontaire. Philosophiquement parlant, quel mal fait à la société un homme qui la

quitte quand il ne peut plus la ſervir ? Un vieillard a la pierre & ſoufre des douleurs inſuportables ; on lui dit, ſi vous ne vous faites tailler, vous allez mourir ; ſi l'on vous taille, vous pourrez encore radoter, baver & traîner pendant un an, à charge à vous même & aux vôtres. Je ſupoſe que le bon homme prenne alors le parti de n'être plus à charge à perſonne : voilà à peu près le cas que Montagne expoſe.

XXXI.

Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'aſtres qui n'étoient point pour nos Philoſophes d'auparavant ? On attaquoit hardiment l'Ecriture ſur ce qu'on y trouve en tant d'endroits

droits du grand nombre des étoiles. Il n'y en a que mille vingt-deux, disoit-on ; nous le sçavons.

XXXI.

Il est certain que la sainte Ecriture en matiere de phisique s'est toujours proportionnée aux idées reçues ; ainsi elle supose que la terre est immobile, que le soleil marche &c. Ce n'est point du tout par un rafinement d'Astronomie qu'elle dit que les étoilles sont innombrables, mais pour s'accorder aux idées vulgaires. En effet quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoilles, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vûe ébloüie croit alors

lors en voir une infinité. L'Ecriture parle donc ſelon ce préjugé vulgaire ; car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des phiſiciens : & il y a grande aparence que Dieu ne révéla ni à Abacuc, ni à Baruc, ni à Michée qu'un jour un Anglais nommé Flamſtead mettroit dans ſon catalogue plus de ſept mille étoiles aperçues avec le Téleſcope.

XXXII.

Eſt-ce courage à un homme mourant d'aller dans la foibleſſe & dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puiſſant & éternel.

XXXII.

XXXII.

Cela n'eſt jamais arrivé. Et ce ne peut être que dans un violent tranſport au cerveau, qu'un homme diſe, je croi un Dieu & je le brave.

XXXIII.

Je crois volontiers les hiſtoires dont les témoins ſe ſont égorger.

XXXIII.

La difficulté n'eſt pas ſeulement de ſçavoir ſi on croira des témoins qui meurent pour ſoutenir leur dépoſition, comme

me ont fait tant de fanatiques ; mais encore ſi ces témoins ſont effectivement morts pour cela, ſi on a conſervé leurs dépoſitions, s'ils ont habité les païs où on dit qu'ils ſont morts. Pourquoi Joſephe né dans le tems de la mort du Chriſt, Joſephe ennemi d'Hérode, Joſephe peu attaché au Judaïſme n'a-t-il pas dit un mot de tout cela. Voilà ce que Mr Paſcal eût débrouillé avec ſuccès, comme ont fait depuis tant d'écrivains éloquents.

XXXIV.

Les ſciences ont deux extrémités qui ſe touchent. La premiere eſt la pure ignorance naturelle, où ſe trouvent tous les hommes en naiſſant ; l'autre ex-

extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent sçavoir, trouvent qu'ils ne sçavent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis.

XXXIV.

Cette pensée est un pur sophisme : & la fausseté consiste dans ce mot *d'ignorance* qu'on prend en deux sens différens ; celui qui ne sçait ni lire ni écrire est un ignorant ; mais un Mathématicien pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance dont il étoit parti quand il commença à aprendre à lire. Mr Newton ne sçavoit

voit pas pourquoi l'homme remue ſon bras quand il le veut ; mais il n'en étoit pas moins ſçavant ſur le reſte. Celui qui ne ſçait pas l'hébreu & qui ſçait le latin, eſt ſçavant par comparaiſon avec celui qui ne ſçait que le français.

XXXV.

Ce n'eſt pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertiſſement ; car il vient d'ailleurs, & de dehors ; & ainſi il eſt dependant, & par conſéquent ſujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

XXXV.

Celui-là est actuellement heureux qui a du plaisir, & ce plaisir ne peut venir que de dehors. Nous ne pouvons avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y faisant entrer des substances étrangéres qui se changent en la nôtre.

XXXVI.

L'extréme esprit est accusé de folie, comme l'extréme défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité.

XXXVI.

Ce n'eſt point l'extrême eſprit, c'eſt l'extrême vivacité & volubilité de l'eſprit qu'on accuſe de folie. L'extrême eſprit, eſt l'extrême juſteſſe, l'extrême fineſſe, l'extrême étendue, opoſée diamétralement à la folie.

L'extrême *défaut d'eſprit*, eſt un manque de conception, un vuide d'idées; ce n'eſt point la folie, c'eſt la ſtupidité. La folie eſt un dérangement dans les organes qui fait voir pluſieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination ſur un ſeul avec trop d'aplication & de violence. Ce n'eſt point non plus la médiocrité qui paſſe pour bonne, c'eſt l'éloignement des deux

deux vices opoſés ; c'eſt ce qu'on apelle juſte milieu & non médiocrité.

XXXVII.

Si notre condition étoit véritablement heureuſe, il ne faudroit pas nous divertir d'y penſer.

XXXVII.

Notre condition eſt préciſément de penſer aux objets extérieurs, avec leſquels nous avons un raport néceſſaire. Il eſt faux qu'on puiſſe divertir un homme de penſer à la condition humaine ; car à quelque choſe qu'il aplique ſon eſprit, il l'aplique à quelque cho-

ſe

ſe de lié néceſſairement à la condition humaine ; & encore une fois penſer à ſoi avec abſtraction des choſes naturelles, c'eſt ne penſer à rien, je dis à rien du tout, qu'on y prenne bien garde.

Loin d'empêcher un homme de penſer à ſa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de ſa condition. On parle à un ſçavant de réputation & de ſcience, à un Prince de ce qui a raport à ſa grandeur, à tout homme on parle de plaiſir.

XXXVIII.

Les grands & les petits ont mémes accidens, mémes ſacheries & mémes paſſions. Mais les uns ſont au haut de la roue,

& les autres près du centre, & ainſi moins agités par les mêmes mouvemens.

XXXVIII.

Il eſt faux que les petits ſoient moins agités que les grands : au contraire leurs déſeſpoirs ſont plus vifs, parce-qu'ils ont moins de reſſource. De cent perſonnes qui ſe tuent à Londres, il y en a quatre-vingt dix-neuf du bas peuple, & à peine une d'une condition relevée. La comparaiſon de la roue eſt ingénieuſe & fauſſe.

XXXIX.

On n'aprend pas aux hommes

mes à être honnêtes gens, & on leur aprend tout le reſte; & cependant ils ne ſe piquent de rien tant que de cela. Ainſi ils ne ſe piquent de ſçavoir que la ſeule choſe qu'ils n'aprennent point.

XXXIX.

On aprend aux hommes à être honnêtes gens, & ſans cela peu parviendroient à l'être. Laiſſez votre fils prendre dans ſon enfance tout ce qu'il trouvera ſous ſa main, à quinze ans il volera ſur le grand chemin : louez-le d'avoir dit un menſonge, il deviendra faux-témoin : flatez ſa concupiſcence, il ſera ſûrement débauché. On aprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

XL.

Le ſot projet que Montagne a eu de ſe peindre ! & cela non pas en paſſant, & contre ſes maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ſes propres maximes, & par un deſſein premier & principal ; car de dire des ſottiſes par hazard & par foibleſſe, c'eſt un mal ordinaire ; mais d'en dire à deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſuportable, & d'en dire de telles que celle-là.

XL.

Le charmant projet que Montagne a eu de ſe peindre naïvement comme il a fait ! car

car il a peint la nature humaine ; & le pauvre projet de Nicole, de Mallebranche, de Pascal de décrier Montagne !

LXI.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remedes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains : il m'a paru que la véritable cause est, qu'il y a de vrais remédes ; car il ne seroit pas possible qu'il y en eût tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginés qu'ils en pou-

roient donner, & encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantoit d'empêcher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remédes qui se sont trouvés véritables par la connoissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là, parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables; le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi

Ainſi il me paroit auſſi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fauſſes révélations, de ſortiléges, &c. que parce qu'il y en a de vrais.

XLI.

Il me ſemble que la nature humaine n'a pas beſoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fauſſes influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre raport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru ſans peine le premier charlatan : perſonne n'a vû de loups-garoux ni de ſorciers, & beaucoup y ont cru : perſonne n'a vû de tranſmutation de métaux, & pluſieurs ont été ruinés par la

créance de la pierre philoſophale. Les Romains, les Grecs, tous les Païens ne croïoient-ils donc aux faux miracles dont ils étoientinondés, que parce qu'ils en avoient vû de véritables ?

XLII.

Le port régle ceux qui ſont dans un vaiſſeau. Mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

XLII.

Dans cette ſeule maxime reçue de toutes les nations : ne „ faites pas à autrui ce que vous „ ne voudriez pas qu'on vous „ fit.

XLIII.

XLIII.

Ferox gens nullam eſſe vitam ſine armis putat. *Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préferée à la vie dont l'amour paroit ſi fort & ſi naturel.*

XLIII.

C'eſt des Catalans que Tacite a dit cela ; mais il n'y en a point dont on ait dit & dont on puiſſe dire, *elle aime mieux la mort que la guerre.*

XLIV.

A meſure qu'on a plus d'eſprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

XLIV.

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux : preſque tous ſe gourvernent, penſent & ſentent par l'influence de la coutume & de l'éducation : rien n'eſt ſi rare qu'un eſprit qui marche dans une route nouvelle ; mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démar-

marche, que les vûes fines aperçoivent.

XLV.

Il y a donc deux ſortes d'eſprit, l'un de pénétrer vivement & profondément les conſéquences des principes, & c'eſt là l'eſprit de juſteſſe ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes ſans les confondre, & c'eſt là l'eſprit de Géométrie.

XLV.

L'uſage veut, je croi, aujourd'hui qu'on apelle *eſprit géométrique*, l'eſprit méthodique & conſéquent.

XLVI.

La mort eſt plus aiſée à ſuporter ſans y penſer, que la penſée de la mort ſans péril.

XLVI.

On ne peut pas dire qu'un homme ſuporte la mort aiſément ou mal-aiſément, quand il n'y penſe point du tout. Qui ne ſent rien, ne ſuporte rien.

XLVII.

Nous ſupoſons que tous les hommes conçoivent & ſentent de la méme ſorte les objets qui ſe préſentent à eux : mais nous

le ſupoſons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on aplique les mémes mots dans les mémes occaſions, & que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la nége, ils expriment tous deux la vûe de ce méme objet par les mémes mots, en diſant l'un & l'autre qu'elle eſt blanche : & de cette conformité d'aplication, on tire une puiſſante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'eſt pas abſolument convaincant ; quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

XLVII.

Ce n'étoit pas la couleur blanche qu'il falloit aporter en preuve. Le blanc qui eſt un aſſem-

aſſemblage de tous les raïons, paroît éclatant à tout le monde, éblouit un peu à la longue, fait à tous les yeux le même effet ; mais on pouroit dire que peut-être les autres couleurs ne ſont pas aperçues de tous les yeux de la même maniere.

XLVIII.

Tout notre raiſonnement ſe réduit à ceder au ſentiment.

XLVIII.

Notre raiſonnement ſe réduit à céder au ſentiment, en fait de goût, non en fait de ſcience.

XLIX.

XLIX.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par régle, ſont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : il y a deux heures que nous ſommes ici. L'autre dit , il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre : je dis à l'un , vous vous ennuïez , & à l'autre , le tems ne vous dure guéres.

XLIX.

En ouvrages de goût, en muſique, en poëſie, en peinture, c'eſt le goût qui tient lieu de montre : & celui qui n'en

n'en juge que par régles, en juge mal.

L.

Céſar étoit trop vieux, ce me ſemble, pour s'aller amuſer à conquerir le monde. Cet amuſement étoit bon à Alexandre; c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter; mais Céſar devoit être plus meur.

L.

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre & Céſar ſont ſortis de chez eux dans le deſſein de conquerir la terre; ce n'eſt point cela: Alexandre ſuccéda à Philippe dans le généralat de la Gréce, & fut char-

chargé de la juſte entrepriſe de vanger les Grecs des injures du Roi de Perſe : il battit l'ennemi commun, & continua ſes conquêtes juſqu'à l'Inde, parce que le roïaume de Darius s'étendoit juſqu'à l'Inde : de même que le Duc de Malboroug ſeroit venu juſqu'à Lion ſans le Maréchal de Villars.

A l'égard de Céſar il étoit un des premiers de la République. Il ſe brouilla avec Pompée, comme les Janſéniſtes avec les Moliniſtes, & alors ce fut à qui s'extermineroit : une ſeule bataille, où il n'y eût pas dix mille hommes de tués, décida de tout.

Au reſte la penſée de Mr Paſcal eſt peut-être fauſſe en tout ſens. Il falloit la maturité de Céſar pour ſe démêler de

tant

tant d'intrigues, & il eſt étonnant qu'Alexandre à ſon âge, ait renoncé au plaiſir pour faire une guerre ſi pénible.

LI.

C'eſt une plaiſante choſe à conſidérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui aïant renoncé à toutes les Loix de Dieu & de la nature, s'en ſont faites eux-mêmes auſquelles ils obéiſſent exactement, comme par exemple, les voleurs, &c.

LI.

Cela eſt encore plus utile que plaiſant à conſidérer ; car cela prouve que nulle ſocieté d'hom-

d'hommes ne peut ſubſiſter un ſeul jour ſans régles.

LII.

L'homme n'eſt ni Ange ni béte, & le malheur veut que qui veut faire l'Ange, fait la béte.

LII.

Qui veut détruire les paſſions au lieu de les régler, veut faire *l'Ange.*

LIII.

Un cheval ne cherche point à ſe faire admirer de ſon compagnon : on voit bien entr'eux quel-

quelque sorte d'émulati n à la course, mais c'est sans conséquence ; car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal taillé ne céde pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes: leur vertu ne se satisfait pas d'elle même ; & ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

LIII.

L'homme le plus mal taillé ne céde pas non plus son pain à l'autre ; mais le plus fort l'enléve au plus foible, & chez les animaux & chez les hommes, les gros mangent les petits.

LIV.

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il eſt incapable de paſſer outre. Comment ſe pourroit-il faire qu'une partie connut le tout? Il aſpirera peut être à connoître au moins les parties avec leſquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel raport, & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impoſſible de connoître l'une ſans l'autre, & ſans le tout.

LIV.

Il ne faudroit point détourner l'homme de chercher ce qui

qui lui eſt utile, par cette conſidération qu'il ne peut tout connoître.

Non poſſis quantum contendere
linceus,
Non tamen idcirco contemnas
lippus inungi.

Nous connoiſſons beaucoup de vérités : nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : Conſolons-nous de ne pas ſçavoir les raports qui peuvent être entre une araignée & l'anneau de Saturne, & continuons à examiner ce qui eſt à notre portée.

LV.

Si le ſoudre tomboit ſur les lieux bas, les poëtes & ceux qui ne ſçavent raiſonner que

ſur les choſes de cette nature, manqueroient de preuves.

LV.

Une comparaiſon n'eſt preuve ni en poëſie ni en proſe: elle ſert en poëſie d'embelliſſement, & en proſe elle ſert à éclaircir & à rendre les choſes plus ſenſibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frape les montagnes, feroient des comparaiſons contraires, ſi le contraire arrivoit.

LVI.

C'eſt cette compoſition d'eſprit & de corps, qui a fait que preſque tous les Philoſophes ont confondu

fondu les idées des choſes, & attribué aux corps ce qui n'apartient qu'aux eſprits, & aux eſprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

LVI.

Si nous ſçavions ce que c'eſt qu'*eſprit*, nous pourions-nous plaindre de ce que les philoſophes lui ont attribué ce qui ne lui apartient pas ; mais nous ne connoiſſons ni l'eſprit ni le corps ; nous n'avons aucune idée de l'un, & nous n'avons que des idées tres imparfaites de l'autre. Donc nous ne pouvons ſçavoir quelles ſont leurs limites.

LVII.

Comme on dit beauté poëtique, on devroit dire auſſi beauté géométrique, & beauté médicinale. Cependant on ne le dit point ; & la raiſon en eſt, qu'on ſçait bien quel eſt l'objet de la géométrie, & quel eſt l'objet de la médecine ; mais on ne ſçait pas en quoi conſiſte l'agrément qui eſt l'objet de la poëſie. On ne ſçait ce que c'eſt que ce modéle naturel qu'il faut imiter, & à faute de cette connoiſſance, on a inventé de certains termes bizarres, ſiécle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel aſtre, &c. & on apelle ce jargon beauté poëtique. Mais qui s'imaginera une femme vétue ſur ce modéle, verra

une jolie Demoiſelle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton.

LVII.

Cela eſt très-faux ; on ne doit point dire beauté géometrique ni beauté médecinale, parce qu'un théoréme & une purgation n'affectent point les ſens agréablement, & qu'on ne donne le nom de beauté qu'aux choſes qui charment les ſens, comme la muſique, la peinture, l'éloquence, la poëſie, l'architecture réguliere,&c.

La raiſon qu'aporte Mr Paſcal eſt toute auſſi fauſſe ; on ſçait très-bien en quoi conſiſte l'objet de la poëſie, il conſiſte à peindre avec force, netteté, délicateſſe & harmonie : la poë-

ſie

ſie eſt l'éloquence harmonieuſe : il falloit que Mr Paſcal eut bien peu de goût pour dire que *fatal laurier* , *bel aſtre* & autres ſottiſes, ſont des beautés poëtiques ; & il falloit que les éditeurs de ces Penſées fuſſent des perſonnes bien peu verſées dans les belles lettres, pour imprimer une réflexion ſi indigne de ſon illuſtre auteur.

Je ne vous envoie point mes autres remarques ſur les Penſées de Mr Paſcal qui entraîneroient des diſcutions trop longues. C'eſt aſſez d'avoir cru apercevoir quelques erreurs d'inattention dans ce grand génie ; c'eſt une conſolation pour un eſprit auſſi borné que le mien d'être bien perſuadé que les plus grands hommes ſe trompent comme le vulgaire.

FIN.

AVERTISSEMENT.

L'Auteur de cet Ecrit a fait imprimer ci-devant dix Discours sur la Religion, qui se vendent en un seul Volume chez J. B. Herissant, ruë neuve Notre-Dame, & Ph. Nicolas Lottin, ruë S. Jacques à la Verité. Ces deux Discours-ci XI. & XII. peuvent être joints aux dix autres : ils peuvent aussi en être séparés, & en sont entierement indépendants. Ils ont été faits dans la vûë particuliere de faire connoître les Impies du tems, & de combattre l'impiété moderne, celle sur tout qui regne dans les Lettres Philosophiques de M. de V.... C'en est ici la Critique.



ONZIE'ME DISCOURS CONTRE LES IMPIES DU TEMS, ET LES FONDEMENS DE L'IMPIÉTÉ MODERNE.

JAmais, peut-être, l'Impiété ne parla plus haut, elle ne se montra jamais tant; & jamais elle n'eut plus de raison de se tenir couverte, du moins par le défaut de raisons nouvelles qui pourroient la faire écouter. Les Impies ont tout dit : ils redisent, & ne disent rien qui méritât qu'on leur répondit, si l'expérience ne nous avoit appris que les plus misérables écrits en ce genre, quand on les laisse sans réponse, passent dans toute leur cabale pour des écrits triomphans. Un

silence de prudence qu'on pourroit garder à leur égard, sera pris à coup sûr pour une impuissance bien déclarée de leur disputer le terrain. Voilà tout l'embarras que nous donnent les écrits de l'Impie.

L'Impie n'a rien de solide à dire : il n'y a pas même le plus souvent du spécieux dans ses livres : mais le ton hardi supplée à tout ; & la disposition des esprits lui vaut mieux que de la science, pour se faire lire. Et en se faisant lire par des hommes encore plus ignorans qu'eux, & aussi ennemis de la Religion qu'eux au fond de leur cœur, les impies, sans être redoutables par le fond de leur doctrine, trouvent le moyen d'allarmer l'Eglise & l'Etat.

On diroit qu'ils sçavent, si on ne les lisoit pas. On les croiroit gens d'esprit, si on ne les entendoit discourir sur la Religion. On craindroit leur réputation, si on n'avoit leurs écrits ; & on éviteroit d'entrer en dispute avec eux, si on ne les avoit tâtés sur le défaut de preuves, de raisons & de pensée. *Quelle ignorance est la leur*, s'écrie encore M. Bossuet du

Orais. fun. d'Anne de Gonzague.

fond de son tombeau ! *Et qu'il seroit aisé de les confondre, si foibles & présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits !*

Il est donc en quelque sorte consolant, en annonçant l'impiété & sa hardiesse, de pouvoir dire au Public effrayé, que les impies vulgaires, & il n'y en a pas d'autres aujourd'hui, sont des gens sans bon sens, sans raisonnement, sans science, du moins sur la Religion ; des hommes qui blasphêment ce qu'ils ignorent, qui contredisent ce qu'ils ne comprennent pas ; & que comprennent-ils aux choses de Dieu ? qui nient par présomption, & non par conviction ; qui ne peuvent rien prouver de ce qu'ils avancent ; mais qui au défaut de preuves & de raisons, vous paient d'un ris dédaigneux quand ils vous parlent, & d'un mépris affecté lorsqu'ils écrivent.

Caractere des Impies.

L'Impie vulgaire, à le bien définir, n'est donc autre chose qu'un sot qui sçait rire d'une chose aussi sérieuse & aussi élevée au-dessus de lui que la Religion ; un ignorant qui a le courage de mépriser ce qu'il n'a pas la force de combattre ; & quand

il monte sur la chaire pour faire des leçons, c'est un mocqueur, & rien de plus. David les a connus sur ce pied-là, & il ne leur a point donné
Ps. 1, 1. d'autre mérite : *In cathedra derisorum.* Le Sage en avoit dit autant, en les menaçant d'un jugement tout pro-
Prov. 19, 29. che : *Parata sunt derisoribus judicia.*

Tel fait plus de bruit dans le monde, qui n'est lui-même que cet homme qui sçait mépriser ce qu'il ignore, qui peut nier ce qui le passe, qui rit plus indécemment, qui se moque plus audacieusement ; attentif seulement à intéresser dans l'impiété les gens du monde & les personnes vicieuses, sans avoir même assez d'esprit pour couvrir ces foiblesses.

Ils auront tout ce qu'il faut pour être de francs impies ; mais ils manquent de tout ce qui est nécessaire pour faire des docteurs de l'impiété. Pour être impie, il ne faut qu'avoir beaucoup d'orgueil, avec des mœurs vicieuses ; un esprit inquiet & curieux, avec une ame incapable des sentimens du Christianisme & amolie par la volupté ; un génie poetique, nourri de fables & de folles imaginations ; du goût pour un cer-

tain badinage qui ſe tourne volontiers contre la Religion, & trouver du goût dans le monde pour cette ſorte de badinage ; & enfin avoir un intérêt ſenſible à ne rien croire de ce que la Religion fait craindre aux méchans.

Avec ces qualités & ces penchans, que l'on ne ſçauroit refuſer à de certains hommes, on ſe trouve ſi près de l'impiété, on s'y ſent ſi doucement entraîné, qu'on céde enfin à une manie, qui devient tout d'un coup un titre d'eſprit, & vous ouvre toutes les entrées chez des grands du monde. Il ne faut donc rien de ſi merveilleux pour faire un impie. Des ſtupides s'en mêlent : les plus ignorans d'entre les hommes, ainſi que les plus frivoles d'entre les femmes, font nombre dans cette ſecte ; & bien-tôt le domeſtique, qui ne ſçait là-deſſus que les fades plaiſanteries qu'il entend faire à table à ſon maître, demandera une place parmi ces honnêtes gens, & en tiendra école parmi ſes camarades.

Pour être docteur de l'impiété, aſſis ſur la chaire empeſtée pour faire

des leçons au genre humain prétendu abusé; donner le démenti à Moïse & aux Prophétes, à Jesus-Christ & aux Apôtres, à tant de grands hommes des siécles passés, & dans ces derniers tems à un B, un A, un P; pour faire entendre au dix-huitiéme siécle, qu'on commence à penser & à faire entrer la raison dans la Religion, que jusqu'ici on a rêvé; que l'établissement si merveilleux de cette Religion est un effet du hazard & des conjonctures; que le Batême est un jeu d'enfant, la Communion une folie, le fond de la Foi une chimére, la pratique de l'Evangile un renversement de l'ordre si sagement établi par la nature; & enfin l'immortalité de l'ame, avec les récompenses & les peines de l'autre vie, une imagination sans fondement, & qui prouve seulement l'imbécillité de l'esprit humain: Pour, dis-je, enseigner de telles choses avec quelque succès, il faut avoir ce qui manque à tous les impies qui se mettent aujourd'hui sur les rangs, une science étendue, une métaphysique subtile, une suite de principes du moins éblouissans;

un tour d'esprit fin, soit pour éluder les difficultés & se débarrasser des autorités, soit pour exposer son Systême & l'appuyer de vraisemblances ; enfin il faut donner du neuf, ou du moins donner un air de nouveauté aux moyens qu'on emploie tant pour établir que pour détruire.

Cela se trouve plus difficilement que le jargon amusant, une science de faits & des premieres pages des livres, du talent pour la poesie, tout le frivole de l'esprit des cercles & des ruelles, de la facilité à s'énoncer, de la hardiesse à décider, d'heureuses saillies dans des piéces courtes, de beaux morceaux, souvent disparates de tout le reste, dans des ouvrages plus longs. De tels hommes, si leur amour propre les conseilloit bien, seroient impies comme *incognito*; ils le seroient dans de petites sociétés choisies : ils le seroient dans le discours, tout au plus dans quelque Piéce de théâtre, & en coulant ; mais ils se garderoient bien d'être Auteurs, & d'afficher.

O mœurs de notre siécle! L'impie leur doit plus qu'à son esprit. C'est

Goût du siécle pour l'impiété.

le bel air du monde que l'impiété. Cet esprit s'est glissé dans tous les états : cette folie a gagné le sexe appellé jusqu'ici dévot : on rougira bien-tôt dans un certain monde, de croire, du moins de croire tout ; & pour tout dire, il n'est point de moyen plus court pour parvenir à la réputation d'homme d'esprit & se faire courir, que celui de paroître désabusé de tout ce que croit le vulgaire, & de tout ce que prêche le Curé.

L'impiété est la philosophie du tems. Ridicule, sotte, impertinente, ignorante, aveugle philosophie ! Mais enfin elle en prend le nom ; & le nom d'une belle chose a toujours été puissant pour séduire les foibles esprits ; & les foibles esprits ont toujours fait le grand nombre. Une femme se croira philosophe en donnant dans l'impiété : Quelle tentation !

Ajoutons à cette foiblesse de l'esprit humain bien ancienne, l'ignorance de nos jours. Elle est telle, que l'impie peut tout hazarder devant elle, sans craindre d'être repoussé ; & presque sûr de passer pour

sçavant & pour habile homme, en ne débitant que des absurdités, de vieilles rêveries & les plus grossieres erreurs. Il ne renonce pas, tant il peut compter sur l'ignorance, à l'admiration des honnêtes gens du siécle; s'il a assez d'esprit pour déguiser un peu son impiété, & la couvrir d'une morale du monde.

A qui est-ce que l'impie devroit en imposer? Je ne sçai s'il s'en impose à lui-même, s'il croit tout ce qu'il imagine, s'il reçoit pour bon tout ce qu'il est obligé de supposer, s'il est bien persuadé par les petits raisonnemens & les foibles conjectures qu'il oppose à des preuves qui ont force de démonstration. Si donc il trompe quelqu'un, c'est parce qu'on ignore tout dans notre siécle, ou qu'on veut bien être trompé; & l'impie est le premier à se moquer de ce rare effet de ses écrits.

Il y a une grande ignorance dans le monde, & peut-être y a-t-il encore plus de frivole. De l'esprit, du babil, des bagatelles joliment exprimées, des histoires ou des fables agréablement contées, des ima-

ges bien présentées, du badinage par tout, & particulierement sur la Religion: voilà le goût du monde; & voilà par où l'impie, après avoir introduit sa personne, fait entrer avec lui son impiété dans les maisons & dans les assemblées, qui jusqu'à lui n'avoient été que mondaines.

Légereté, peu de jugement des Impies.

L'impiété ne réussit pas toujours à celui qui la débite: mais le caractere vain & léger de l'impie l'emporte sur son intérêt. Il sçait conter, il peut imaginer, il se croit en droit d'inventer: il a le talent de parler plus hardiment des choses qu'il ne sçait point du tout, que de celles dont il a du moins quelque teinture: il se fait lire, lors même qu'on sçait qu'il dit faux: il peut amuser quand il ne sort pas de son caractere, qui est de dire joliment de petites choses. Pourquoi donc cet homme se jettera-t-il toujours sur la Religion, lorsqu'il n'en peut pas dire deux mots de suite qui soient raisonnables, & qui fassent honneur à son esprit? Demandez au papillon, pourquoi, pouvant s'égayer bien mieux sur tout autre objet, il vient toujours voler autour de

cette bougie, pour s'y brûler à la fin. La Religion est pour l'impie ce feu pétillant : chassez-le d'autour par compassion pour lui ; ennemi de lui-même, il y reviendra d'une lieue loin, & il s'y brûlera.

Ne pas arrêter aux simples discours la démangeaison qu'on a de parler sur la Religion, c'est manquer d'égards pour soi-même. Vouloir écrire à toute force, pour ne paroître ignorant sur rien, dogmatiser sur ce qu'on sçait bien qu'on n'a pas étudié, & par conséquent qu'on ne sçait point, c'est trop mépriser le Public. C'est s'engager de gaieté de coeur dans des querelles avec plus fort que soi : car enfin tout l'esprit du monde avec l'ignorance du point en question, ne tiendra pas contre une science même médiocre, avec du bon sens & l'habitude de raisonner sur ces questions. Ecrire contre la Religion, quand on n'a que le ton hardi & décisif, avec quelques traits d'une malignité usée sur d'autres sujets, c'est s'attirer, au lieu des applaudissemens à quoi on s'attendoit, le mépris & les autres mauvais traitemens qu'on mérite.

On pourroit ſur cela penſer que l'impie a moins d'amour propre qu'un autre homme. On n'en eut jamais tant, & ſi peu : on n'en eut jamais un plus ſuivi, & tout enſemble un plus bizarre : il n'y en eut jamais qui montrât mieux le fond de contradiction qui eſt dans l'homme ; & combien l'homme pour s'aimer trop, eſt toujours par quelque endroit ennemi de lui-même. On ſe fait battre, on ſe fait écraſer, on ſe livre aux traits piquans du Public, qui dira : Voilà bien l'orgueil & la préſomption d'un Auteur gâté par le ſuccès de quelques bagatelles, & par l'applaudiſſement de certaines femmes ! Et c'eſt dans cet homme, l'amour propre qui attire toutes ces peines à l'amour propre. Après cela définiſſez l'impie.

Impies, n'ont point de ſuite das leur Doctrine.

Le caractere le plus commun des impies vulgaires, & c'eſt une ſuite de leur ignorance, ainſi qu'une preuve de leur folie, c'eſt de n'avoir pas de ſuite ; d'innover perpétuellement ſur eux-mêmes ; d'être contraires à eux-mêmes dans un même Ecrit ; de ne penſer ni comme les autres, ni

comme eux-mêmes ſur un point qu'ils auront traité : peut-être moins blâmables, en ce qu'ils y ſont entraînés par le vice eſſentiel de leur cauſe. Le moyen, en effet, de ſe ſuivre ſoi-même, quand l'impiété qu'on s'eſt engagé de ſoutenir, eſt obligée de ſe mentir à elle-même, ſelon la penſée du Prophéte : *Mentita eſt iniquitas ſibi.* Pſ. 26, 12.

Voilà l'unique raiſon de ces contradictions qu'on trouve ſi ſouvent, tant dans les diſcours que dans les écrits de l'impie : contradictions qu'on cherche quelquefois à accorder, ou d'où l'on prétend tirer des conſéquences pour fixer le ſentiment d'un homme. Il ne faut pas conclurre de ce qu'un Auteur de cette eſpece avancera de contraire à ce qu'il a dit dans un autre endroit, qu'il ſoit revenu à ce dernier ſentiment, & qu'il ait abandonné le premier ; mais ſeulement que ſes ſentimens ne tiennent point dans ſon eſprit & n'y ont point de ſuite. De ce qu'un homme de ce caractere vous dira : *L'homme n'eſt pas une énigme : l'homme eſt ce qu'il doit être* ; & deux pages après : *J'a-*

voue que l'homme est inconcevable, il ne faut pas conclurre autre chose, sinon que l'impie est inconcevable dans ses pensées & dans sa maniere d'écrire.

Il faut nécessairement que l'impie soit étourdi, qu'il soit téméraire, qu'il soit inconséquent, qu'il passe de question en question, sans rien finir ; & comme le fou de l'Evangile, qu'il commence de bâtir, & qu'il n'acheve pas ; qu'il entame des sujets qui ne sont pas heureux pour lui, & qui seront au contraire très-favorables à ses adversaires.

L'impie ou ne veut point voir, ou réellement ne voit point où il s'engage. Il va devant lui, jusqu'à ce que quelque obstacle invincible l'arrête : & alors, il ne sçait plus ni franchir l'obstacle, ni retourner sur ses pas ; ni demander grace, ni se confesser vaincu. Avant que le Systême soit formé, & tant que le plan n'est point arrangé, on va au hazard & on erre sans fin. On pose des principes, qu'il faut abandonner dans la suite à cause des conséquences ; on adopte aujourd'hui une pensée, parce qu'elle plaît ; & on la rejette demain,

parce qu'elle nuit. On outre l'impiété par goût, & parce qu'on en est plein; & puis on l'adoucit, parce qu'on y a fait réflexion, ou parce qu'on en a été fortement repris.

On attaque certains points de la Religion, parce qu'ils ont paru plus foibles; mais on ne s'est pas apperçu qu'ils tenoient immédiatement à d'autres où la Religion met sa force; on n'a pas voulu voir qu'ils tenoient à tout le corps de la Religion: par ces endroits l'attaque est repoussée avec avantage. Il faut reculer. On se jette sur d'autres choses, qui par d'autres réponses qu'on ne prévoit point, ou plutôt qu'on ne sçait point, ont le même sort, & jettent la même confusion sur le contradicteur.

Méprise des Impies quād ils attaquent la Religion par parties.

Que l'impie voie, & qu'il prenne ses mesures. Dans la Religion Chrétienne tout tient tellement ensemble, tout est tellement lié à de certains chefs, qu'avant que de nier quelque chose, il faut s'être mis en état de nier tout. Il faut aller jusqu'au corps des preuves: il faut aller au fond de l'Evangile; il faut aller à la nature des mysteres; il faut aller de-

puis les Apôtres jusqu'aux Prophétes : il faut aller jusqu'à Jesus-Christ : il faut aller jusqu'à Dieu. Tout ce que vous laissez subsister, rappelle le reste, & crie contre vous.

Qu'a-t-on fait, quand on aura répandu le doute sur le nombre des martyrs, ou sur le caractere de leur témoignage ? Quand on auroit détruit cette preuve, il faudroit en détruire dix autres, & les détruire par le fondement. Quand on aura fait bien des efforts pour nous ôter le grand nombre des miracles, qu'a-t-on avancé ? il faut nous les ôter tous, jusqu'à un ; & il faut commencer par nous ôter celui de la Résurrection de Jesus-Christ. On a bien servi l'impiété & bien affoibli le Christianisme, quand on a badiné sur le Batême, sur la Communion, sur la Pénitence ; & qu'on laisse subsister l'Evangile, qu'on en parle même avec respect ?

Nous disons aux Calvinistes, qu'ils n'ont pas bonne grace de supprimer le mystere de l'Eucharistie, comme chose trop incompréhensible, pendant qu'ils appuient toute leur Reli-

gion, ainsi que nous, sur un Dieu mort à la croix. Nous disons de même aux impies, qu'ils ne doivent pas toucher au péché originel, comme mystere inconcevable, sans porter en même-tems la main sur les mysteres de la Trinité & de l'Incarnation, sans se débarrasser d'un mystere tel que l'homme l'est & le sera toujours à nos yeux sans le péché originel. Il ne servira de rien d'avoir méprisé le témoignage de tous les Apôtres, si l'on n'anéantit en même-tems celui de tous les Prophétes, qui n'ont eu qu'une même prédication, qui ne sont *qu'un même fondement du Christianisme* avec les Apôtres. *Ephes. 2. 20.*

Ce ne sera rien, quand on aura dit ce qu'on aura voulu de la Loi; il en faudra faire autant de l'Evangile, qui a succédé à la Loi, & qui ne fait que l'accomplir. Ce ne sera rien, quand on aura maltraité Moïse & l'ancien Israël; il faut faire le même traitement au peuple nouveau, qui n'est qu'un même peuple, pour le fonds, avec l'ancien: il faudra faire le même traitement à Jesus-Christ, qui a remplacé Moïse, & de qui

Moïse a parlé. Tout ce que l'esprit humain pourra fournir à l'impie de difficultés & de chicanes sur différens points de la Religion, n'éfleurera pas seulement la Religion, tant qu'on n'aura pas prouvé que Jesus-Christ son auteur, non-seulement n'est pas Dieu; mais que c'est un scélérat & un imposteur.

Tout ce qu'on dira contre la providence, contre l'ordre du monde, sera dit en l'air, tant qu'on n'aura pas fait voir qu'il n'y a point de Dieu. Tout ce que dit l'impie contre la sévérité de la Loi Chrétienne, & pour se plaindre du sort de l'homme trop malheureux en cette vie, & trop rigoureux après sa mort, retombe sur la Divinité, quelque détour que l'impie prenne pour l'en décharger, ainsi que de la haine qu'il s'attireroit à lui-même pour avoir si mal parlé de Dieu. Il faut donc qu'il s'attende à être poussé jusqu'à nier qu'il y ait de Dieu. Que l'impie combatte quelque point dans la Religion Chrétienne, ou qu'il veuille établir la tolérance en faveur de toutes les Religions, & le raisonnable de celle qui

ne coûte rien, il ſera contraint, s'il trouve un adverſaire preſſant, de ſupprimer entierement la Religion avec la Divinité.

Voilà où l'impie ſe trouve engagé par le premier pas qu'il fait dans la voie de l'impiété, & par le premier coup qu'il porte à la Religion. S'il continue de parler magnifiquement de l'Evangile, de reconnoître pour vrai un ſeul myſtere, un ſeul miracle, une ſeule preuve de la Religion, d'honorer la perſonne des Apôtres ou celle des Prophétes, de relever Jeſus-Chriſt, de faire le reſpectueux envers la Divinité: ſi, dis-je, il laiſſe tout ce beau langage & ces ſentimens religieux dans ſon impiété, il la détruira de ſes propres mains, par les conſéquences qui ſuivront de ſes conceſſions; & il demeure expoſé à cette ſorte d'argument, qui réduit aux abſurdités l'adverſaire qui ne veut pas ſe rendre.

Faux reſpect de l'impie pour la Religion.

J'ai montré par avance toute la foibleſſe de l'impiété: mais l'impie lui-même ne ſeroit pas aſſez connu, ſi je ne démaſquois tout-à-fait ici ce perſonnage d'homme reſpectueux

envers la Religion, qui pourroit tromper les ſimples, & qui eſt deſtiné en effet à en impoſer aux petits eſprits. Ne ſeroit-ce point pour ne ſe point faire peur à lui-même que l'impie ſe maſqueroit ainſi ? Non : il ſe connoît bien lui-même : il ſe voit dans toute cette odieuſe qualité d'impie, & il s'y voit avec complaiſance. C'eſt pour ne pas faire horreur aux autres qu'il ne blaſphême pas par tout : c'eſt pour ne pas éfaroucher d'abord les eſprits, & révolter tout-à-fait les cœurs : c'eſt pour ſe faire écouter, pour ſe faire lire, & ſéduire par-là ſes auditeurs ou ſes lecteurs : c'eſt pour ſe ménager à lui-même une deffenſe apparente contre des accuſations trop fondées : c'eſt peut-être pour s'accoutumer au goût du Pays, qui ne ſouffre pas une doze trop forte d'impiété, ni une déclaration de guerre trop ouverte contre la Religion.

Quoi qu'il en ſoit : ce feint reſpect pour la Religion, qui eſt le comble de l'hypocriſie, eſt la manœuvre ordinaire des impies, ſoit qu'elle leur ait déja réuſſi, ſoit qu'ils eſperent

ſeulement qu'elle leur réuſſira. Que toute ame ſoit donc ſur ſes gardes, & que perſonne ne s'aviſe ici de tenir compte à l'impie de ce qu'il y a en lui de plus odieux. Si quelque choſe pouvoit nous intéreſſer encore en ſa faveur, & nous toucher pour lui, ce ſeroit ſa bonne foi, & s'il ſe donnoit ouvertement pour ce qu'il eſt : mais un air de dévotion avec un fond d'impiété, & peut-être d'athéïſme, c'eſt de quoi irriter les hommes dont on ſe joue, & Dieu dont on ſe moque.

J'avoue que rien ne m'a révolté dans de certains écrits où l'on porte à la Religion Chrétienne tous les coups qu'on peut, comme d'y trouver, en parlant d'elle : *Cette ſainte & raiſonnable Religion.* Rien ne m'a tant bleſſé dans ces écrits, que de voir un homme qui tremble, qu'un Auteur qui parle ſagement de la Religion, en même-tems qu'il la traite dignement, *n'en ébranle les fondemens*; de voir le plus déclaré des impies, craindre qu'on *ne faſſe des Athées*, parce qu'on repréſente Dieu tel que l'Evangile nous le fait connoître, & nous

oblige de le croire. Il fera le dévot, proposant de suivre en tout les dispositions de la providence ; & cela pour faire tout de suite l'éloge de l'amour propre, en couvrir le vice, en relever les avantages prétendus ; en faire tout le bien de l'homme, & en quelque sorte sa divinité.

Foible & orgueilleuse Philosophie de l'impie.

Le personnage qui plaît bien autant à l'impie, que celui de dévot & d'homme qui combat la Religion par Religion, c'est celui de Philosophe, ou d'homme, qui attaque la Religion par les principes de la raison. C'est quelque chose de si flatteur pour lui que d'être Philosophe à ce titre, que c'est peut-être d'abord à cette Philosophie qu'il a sacrifié sa Religion. La Raison lui a paru s'être réfugiée dans la Philosophie : le voilà impie par raison. Le voilà éclairé, inspiré, guidé, dirigé par la Raison, & par-là désabusé de la Religion de ses peres & de son pays. Tant de grands hommes l'ont suivie, & la suivent encore cette Religion si respectable : c'est qu'ils n'ont pas été Philosophes. Les ténebres d'un côté, & la lumiere de l'autre : là l'autorité, ici le raisonne-

ment : les pieuſes illuſions de la foi, & les démonſtrations de la Raiſon : les argumens d'un docteur, & les axiomes d'un Philoſophe : dans la Religion du ſpirituel, du guindé, du ſurnaturel ; dans la Philoſophie, du ſenſible, du naturel, de l'humain : Y a-t-il à balancer, dit l'impie Philoſophe ? Il faut que la Religion ſe réduiſe à la Philoſophie, ou qu'elle ſe retire dans le ciel, d'où l'on prétend qu'elle eſt deſcendue.

Je ne m'éloigne pas beaucoup de l'orgueil du Philoſophe, lorſque je le remplis d'un ſi grand mépris pour une Religion divine. Il eſt Philoſophe : le voilà évanoui dans ſes penſées, ne ſe meſurant plus qu'avec lui-même, ayant pitié du reſte des hommes ; mépriſant ſur-tout le Théologien, qui s'appuie ſur la révélation divine. Il raiſonne en Théologien, ou en illuminé : c'eſt la même choſe, au jugement de l'impie.

Mais cette révélation eſt évidente par les faits : elle eſt certaine dans les principes mêmes de la Raiſon, & dès-là c'eſt ce que l'eſprit humain peut concevoir de plus raiſonnable, & à

quoi la Raison elle - même veut que nous nous attachions. Quand on a pris une fois le nom de Philosophe, on est brouillé avec la révélation, & on n'écoute plus la Raison elle-même, lorsqu'elle se met du côté de la Religion. Y a-t-il donc deux Raisons; & dans cette raison qui éloigne le Philosophe de la Religion Chrétienne, plus de raison, que dans celle qui nous y fait entrer, & nous y soutient au milieu des objets de la foi? Je n'en suis pas persuadé, je n'en voi pas des preuves dans tout le verbiage qu'on me fait; mais on se le persuade à soi-même, & enfin on est Philosophe. Le nom du Philosophe fait rire; mais la cause qu'il soutient lui attire des auditeurs & des lecteurs; & sa Philosophie, dénuée du sens commun, plus difficile à entendre, que ce qu'elle attaque à raison de son obscurité, fait du progrès dans les ténebres, à la faveur de l'ignorance, & encore plus à la faveur du vice.

La Philosophie des impies de nos jours! Se moque-t-on de lui donner ce nom? Sans principes, sans suite, sans point fixe, sans dogme stable,

sans

ſans régle dans ſes penſées, ſans autorité;elle ne s'en pique pas. Ce n'eſt qu'une brutale impétuoſité des paſſions contre la Raiſon, une aveugle contradiction de ce qu'on appelle la Théologie ; une confuſion d'idées & de mots, un amas de conjectures & de ſuppoſitions contre la révélation ſi bien prouvée, & ſi évidente de la Religion Chrétienne.

Philoſophie de l'impiété moderne, qui s'envelope toute entiere dans la chair, qui n'atteint pas juſqu'aux choſes de l'eſprit, qui ne ſort pas des penſées humaines, qui cherche autant à s'abbaiſſer juſqu'aux bêtes, qu'elle craint de s'élever juſqu'aux Anges ! Tel eſt le fond de l'impiété de nos jours, qui a pris le ſoin de ſe démaſquer dans des livres qui ont fait du bruit. Qu'on y trouve autre choſe que cette Philoſophie animale, qui vient s'oppoſer à une Religion raiſonnable ; & le prend encore ſur un haut ton, comme ſi l'homme n'étoit plus reçû, après ces belles *démonſtrations*, à ſe diſtinguer de la bête, & à ſe croire toujours homme, fait à l'image & à la reſſemblance de Dieu ?

Folie de l'impie jaloux de la gloire du bel esprit.

La folie de certains impies, qui ne se sont peut-être donnés ce nom dans le monde, que pour y avoir celui de beaux esprits, est d'attaquer de front tout homme qui aura écrit sur la Religion avec autant d'élévation d'esprit, que d'applaudissement de la part du public.

Un auteur avoit écrit en cette maniere, & s'étoit attiré par-là une réputation éclattante. Tout le monde l'admiroit : les plus grands esprits reconnoissoient sa supériorité : ses adversaires dans la Religion redoutoient ses lumieres & ses raisons. Pour ne pas se décrier eux-mêmes, ils ont vanté son génie : les B. & les R. en ont parlé sur ce ton ; le premier l'a fait, on peut dire avec magnificence ; & le trait n'est ignoré de personne. On cherchoit à expliquer cet Auteur, quand ses pensées concises pouvoient l'avoir rendu moins clair ; mais on ne le nioit pas. P. l'avoit dit, c'étoit comme un mot sacré, c'étoit un principe qu'on respectoit. On voyoit bien qu'il n'avoit rien fini ; mais on convenoit que ce qu'il avoit posé étoit inébranlable. Ce qu'il a-

voit ébauché étoit ſi grand & ſi beau, qu'aucune autre main n'oſoit achever le tableau. La nature humaine s'applaudiſſoit d'avoir produit un tel homme, & la Religion ſe félicitoit d'avoir trouvé un tel deffenſeur.

C'eſt contre un Auteur de cet ordre, qu'un de ces impies dont je parle, entreprend d'écrire avec autant d'ignorance que de témérité; & pour mieux dire, ſe déchaîne plutôt qu'il n'écrit. Sans paroître effrayé de ſon projet, ſans avoir meſuré ſes forces, ſans entendre ce qu'il combat, il laiſſe aller ſa plume, qui n'écrit que des extravagances propres à décrier l'impiété avec l'impie, & à faire honneur tout-à-la fois à la Religion & à ſes deffenſeurs.

C'eſt ainſi que la Religion profite de la préſomption de certains petits Auteurs, & de la folie d'un impie jaloux de la gloire du bel eſprit. Une reflexion à ce ſujet nous apprendra à mépriſer les efforts du tous ces eſprits libertins, qui avec la ſeule audace, dont ils ſont ſuffiſamment pourvûs, ont entrepris de ſe faire craindre ſur la Religion, & de don-

ner là-dessus le ton au monde.

Que ces impies d'un ordre inférieur, ces hommes en second & en troisiéme dans la secte, sont ordinairement éloignés de l'esprit des maîtres & des docteurs en premier! Ceux-ci qui connoissent bien mieux le foible de l'impiété, la ménagent davantage : ils sont plus réservés à la montrer, & plus retenus à en parler : ils exposent avec une sorte de modestie leurs difficultés sur la Religion : ils proposent en doutant ce qu'ils pensent peut-être à établir comme le fondement de leur doctrine. Ils sont rarement agresseurs : ils se gardent bien sur-tout de marquer du mépris pour certains grands Auteurs ; ils les comblent au contraire de louanges, & marquent du moins par-là leur esprit & leur jugement ; mais par-là aussi, comme par toute leur manœuvre, ils sont bien plus dangereux, & font bien plus de mal.

Il n'en est pas ainsi de ces façons de beaux esprits, de ces sçavans manqués qui ont levé aujourd'hui l'étendart de l'impiété. Ils la font marcher devant eux, ils la prêchent à toute

occasion, ils en parlent sans ménagement, ils tranchent les difficultés, & franchissent tous les doutes. Ils entrent dans le sanctuaire avec la hache & la coignée à la main, *in securi & asciâ*: ils attaquent à droite & à gauche, n'épargnant rien, & ne craignant personne. Mais sur-tout s'il est quelque Auteur plus distingué pour son mérite & par sa réputation, c'est à celui-là qu'ils s'attachent, aux dépens de l'esprit & du jugement; & aux dépens aussi de leur cause, qui dans leurs vains efforts paroît aussi vaine, qu'eux ses deffenseurs paroissent présomptueux. C'est l'avantage que la providence nous a ménagé dans des écrits qui paroissent aujourd'hui: l'impiété y fait horreur, & l'impie y fait pitié.

Ps. 73. 6.

La force de l'impie est dans sa malice; & sa malice s'attache, ne pouvant trouver du faux, à trouver du ridicule, & à jetter de l'odieux sur de certains points de la Religion. Qu'elle est belle cette Religion dans la bouche des Prédicateurs de l'Evangile! Qu'elle paroît raisonnable sous la plume de l'Apologiste! Qu'-

Malice artificieuse de l'impie.

elle est éclattante, & aimable tout-à-la fois, dans les Ecrits de l'Historien! Mais qu'elle est défigurée & méconnoissable dans les discours du libertin! Qu'elle est malignement exposée, & indignement couverte dans le tableau qu'en fait l'impie! C'est là-dessus qu'il se joue cruellement, & qu'il se surpasse lui-même en saillies. Qui lui imposera silence? Qui le reprendra en face? Il a pour lui les rieurs, & il rit lui-même encore plus haut. Quelque grave que soit la personne qui prend la deffense de la Religion Chrétienne, il ne retient plus ce ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles. Le sérieux succede au ris; & on lui entend dire gravement de ce qu'il y a de plus grave & de plus grand dans le christianisme: De bonne foi, pouvez-vous croire de pareilles choses? A l'entendre, nous sommes *des sots & des simples*, qu'il faut détromper, & qu'il veut bien instruire de sa belle Philosophie.

C'est un morceau détaché du tout, & qui ne paroît plus, ainsi détaché,

qu'une chose humaine & peu sérieuse, qu'on vous présente, comme si c'étoit tout le Christianime : c'est un point de la Religion plus élevé au-dessus du sens humain, plus susceptible, par de certaines circonstances, de traits railleurs : ce sera peut-être la sainte folie de la croix. Un esprit méchant, & tout en semble superficiel, qui parle devant des gens de même caractere, donnera un tour risible à ce point de la Religion : il jettera cette risée sur la Religion toute entiere, & il sera applaudi, du moins comme homme d'esprit.

Mais celui qui méprise, en déguisant les choses qu'il veut rendre méprisables, ne sera-t-il point méprisé lui-même, lorsqu'il sera véritablement connu pour ce qu'il est ? Celui qui veut faire passer pour des sots & des simples, ceux qui sont profession de la Religion Chrétienne, ne s'attirera-t-il point de leur part, & avec plus de justice, les mêmes reproches, pour n'avoir pas pû comprendre, ou avoir voulu combattre cette même Religion ? C'est, & je me le propose, rendre service à cet-

te haute, & en même-tems accessible Religion, que de faire voir qu'on ne peut la rejetter, ou la combattre, que par le défaut d'intelligence & de sens naturel. Après cela j'établirai d'une maniere plus positive le raisonnable, ainsi que le divin de cette sainte Religion.

Défaut d'esprit, & peu d'intelligence de l'impie.

C'est un petit esprit que l'impie, qui prend tout d'un coup son parti, & le parti le plus périlleux, ou plutôt le seul périlleux, dans une chose, qui est, de son aveu, obscure & difficile. C'est un esprit foible, s'il ne peut pas approfondir la question de la foi, & malicieux, s'il ne le veut pas. C'est un esprit superficiel, qui n'est frappé que de la chose, & ne voit pas la raison de la croire. C'est un esprit où il ne peut tenir deux idées à la fois: Je ne le comprends pas; mais Dieu l'a dit. C'est un esprit court, qui n'a qu'une premiere vûe dont il s'éblouït, & qu'une seconde plus claire, & qui corrigeroit la premiere, offusque entierement. L'impie est lui-même ce qu'il dit de nous: un homme sans raisonnement, qui s'obstine à ne pas croire, par cet-

te premiere & invincible impreſſion que font ſur l'eſprit vulgaire les choſes qui ſont au-deſſus de lui. Ce n'eſt pas trop de le dire deux fois : L'impie eſt un fou, qui s'en croit lui-même plutôt que Dieu ; qui penſe ſur la Religion par la force d'une impreſſion qui le domine, qu'il ne ſent pas, qu'il ne connoît pas ; qui à cet égard ne penſe pas par l'eſprit, & déterminé par la raiſon ; mais par la violence des paſſions de ſon cœur, qui troublent ſon eſprit.

Un raiſonnement ſimple va juſtifier toutes les qualités que je viens de donner à l'impie. Les preuves de la Religion Chrétienne réünies enſemble, & ſéparément, ſont à la portée de tous les eſprits ; mais ſur-tout des eſprits au-deſſus du commun, parmi leſquels les impies ſe rangent : les raiſons de croire tout ce qu'enſeigne cette Religion, ſont tirées des preuves qui établiſſent la Religion toute entiere, & de l'idée naturelle que nous avons de Dieu : donc celui qui rejette la Religion Chrétienne en tout, ou en partie, prétendant s'être appliqué à la connoître, eſt, ſous le

nom d'esprit fort, sous le nom de bel esprit, un petit esprit, & tout ce que j'ai dit un peu plus haut.

Exposition de la croyãce chrétienne.

Il faut maintenant donner une exposition fidelle de la croyance chrétienne avec ses fondemens. Il faut cela, afin que l'impie connoisse ce qu'il attaque; & que ceux qui auront pû l'écouter, sçachent qu'il prend mal la Religion par ignorance, ou par malice, pour pouvoir l'attaquer avec avantage.

Nous croyons un Dieu Créateur de l'Univers, qui ne s'est jamais laissé
Act. 14. 16. lui-même sans témoignage, comme le fait remarquer saint Paul; ce qui rend inexcusables ceux qui ne l'ont pas connu: Un Dieu qui dans les tems anciens a donné sa loi aux Juifs; qui dans ces derniers tems nous a parlé par son Fils, prédit par ces mêmes Prophétes, & toujours promis; lequel a paru sur la terre avec toutes les marques de l'Envoyé de Dieu, Fils de Dieu, & Dieu lui-même, comme il l'a dit.

Nous croyons tout ce que nous a enseigné cet unique Fils de Dieu; & qui est parvenu jusqu'à nous, soit

par les Ecritures, ſoit par une Doctrine qui nous a été tranſmiſe de main en main depuis les Apôtres ; ce que nous appellons la Tradition. Nous croyons uniquement ſur le fondement de la révélation divine, & ſous l'autorité de l'Egliſe, à laquelle Jeſus-Chriſt montant au ciel, a promis ſon aſſiſtance, & ſa préſence au milieu d'elle juſqu'à la conſommation du ſiécle. Nous croyons ce qu'ont crû nos peres, ce qu'on a toujours crû, ce qu'on a crû par-tout, ſans qu'on y ait jamais rien changé : toute nouveauté paſſant parmi nous pour une Doctrine humaine, & pour l'erreur même.

Nous croyons tout dans notre Religion, même ce qu'il y a de plus incompréhenſible ; parce que notre foi ayant pour principe l'autorité de Dieu & ſa parole, ne peut rien rejetter, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Les difficultés ni ne nous arrêtent, ni ne nous étonnent dans une Religion divine ; quand d'ailleurs les difficultés particulieres ſe perdent dans l'évidence du tout, le corps de la Religion ne pouvant pas être vrai,

& quelque partie de cette même Religion fausse.

Nous croyons qu'on ne peut rendre à Dieu un culte qui lui soit agréable, & se sauver, si ce n'est dans la Religion où l'on connoît Dieu selon que l'Evangile nous le fait connoître, & où on le sert par J. C. *qui est le fondement.* (1 Cor. 3, 11.) Nous croyons que quiconque ne connoît pas la Religion Chrétienne, & ne la professe pas, est dans la condamnation, quand nous n'y sçaurions d'autre raison que celle que saint Paul applique au choix que Dieu fait de l'un plutôt que de l'autre : *O profondeur des jugemens de Dieu !* (Rom. 11, 32.) Et nous pensons que quiconque ayant connoissance de cette divine Religion, ne l'embrasse pas, & ne la croit pas dans tous ses points, est dans un aveuglement criminel.

Nous croyons que toutes les preuves de la Religion Chrétienne réünies, forment une démonstration du tout, à laquelle l'esprit humain ne peut se refuser ; & qu'on n'en peut contredire aucune partie réünie au tout, sans tomber dans des absurdi-

tés. Nous rendons ce témoignage à la ſoi, qu'elle vient de Dieu, juſqu'au plus petit commencement, juſqu'à ce bon uſage de la Raiſon qui conduit à croire. Mais nous n'oppoſons pas aux difficultés & aux raiſonnemens des adverſaires de la Foi, notre Foi ſeule; comme ſi nous n'avions autre choſe à dire, quand on nous preſſe par des raiſons, ſinon: La Foi nous apprend le contraire. C'eſt par les raiſons invincibles que nous avons de croire, que nous juſtifions notre Foi devant le monde incrédule, & que nous renverſons les raiſonnemens de l'incrédulité, toujous plus apparens que ſolides, qui ne prennent de force que dans les paſſions & l'interêt malheureux de ceux qui les écoutent. Voilà l'œconomie de la Foi Chrétienne. Toute autre choſe eſt l'imagination de ſes ennemis, ou une penſée de ceux qui ne la connoiſſent pas en la profeſſant; & le nombre de ceux-ci eſt trop grand.

Témérité & aveuglemẽt des adverſaires de la Religion Chrétienne.

C'eſt une Religion qui enſeigne des choſes ſi raiſonnables, qui les enſeigne d'une maniere ſi meſurée, & qui ne préſente ſes difficultés qu'a-

vec les plus puiſſans motifs de croire, malgré ces difficultés, que le libertin ignorant, & profondément aveuglé ſur ſon ignorance, s'efforce d'entamer. Par où prendre une croyance ſi bien établie? Le contradicteur ſuppoſe d'abord que tout ce qu'on croit par la Foi, eſt crû légerement : ſur ce fondement, il doute de tout ce qui n'eſt pas clair, & cherche à ne pas croire ce qui l'eſt. Il ſe fait bien-tôt illuſion à lui-même ſur de certains points capitaux, ou même ſur le tout; & la préſomption s'en mêlant, il entreprend de perſuader aux autres, ce qu'il n'eſt parvenu à penſer lui-même, qu'à force de le vouloir; ſi toutefois il eſt parvenu à penſer là-deſſus d'une maniere ferme & uniforme.

Il ſent, s'il a un peu d'eſprit, que le corps de la Religion n'eſt pas attaquable; mais il n'a pas aſſez de raiſon, lui qui croit en avoir tant, pour comprendre que les preuves de la Religion en général ſont également les preuves de chaque point de la Religion en particulier. Il choiſit les points qui lui paroiſſent plus ſuſce-

ptibles de railleries, & contre lesquels la corruption humaine se trouve toute révoltée : il hazarde ses pensées, qu'il oppose à celles des plus grands hommes : il revient au badinage, où il met sa force : il jette l'odieux avec le ridicule sur tout ce qui lui paroît pouvoir le souffrir.

Après avoir proposé ses difficultés, & fait en quelque sorte le disciple, il prend le ton de maître. L'ouvrage est tout composé. Il l'annonce, & après lui avoir acquis le mérite de la prohibition, on le voit paroître dans le public ; & on en voit le public avide, à la vérité, moins pour le mérite du livre, que par l'attrait de la deffense.

C'est rarement des livres : ce n'est pas toujours des discours en forme, ni guéres des raisonnemens suivis qu'un impie hazarde contre la Religion. Ce sont des traits en passant, quelques pensées coulées : c'est un soupçon sur quelque vérité de la Foi, un germe d'incrédulité jetté dans les esprits ; plutôt qu'une de ces leçons hautes, qu'on se reserve de faire, quand les choses auront été préparées.

Ce que l'impie avance plus ordinairement, & il le dit d'un ton magistral, c'est que la Religion ne doit pas nous ôter le bon sens ; qu'il faut toujours en appeller à la Philosophie, c'est-à-dire à la Raison (nous verrons ce qu'il prend pour la Raison), pour sçavoir ce qu'il faut admettre, & ce qu'on doit rejetter. Aussi - tôt paroît le péché originel, & à sa suite tous les mysteres. Le sujet lui paroît heureux pour se jouer, & propre à révolter le sens humain : il le propose en cette maniere, & le détachant de tout le reste, à quoi il tient. En un mot, ne connoissant lui-même, ni Dieu, ni l'homme, ni les premiers principes de laReligion, ni l'analogie de la Foi, il présente quelque point de la Foi avec un tour qui ne fait point d'honneur à la Foi, & blesse absolument la Raison. Il seroit aisé de le confondre sur sa malignité, ou sur son défaut d'intelligence ; mais ou il éclate de rire, ou il se met en colere ; & tout se termine à dire d'un air qui acheve d'imposer, que nous croyons *en sots & en simples*, nous qui croyons tout, &

par préférance les points les plus absurdes.

Nous sommes redevables aux fous & aux sages, & avant toutes choses, à notre Religion elle-même. Entreprenons, il est tems, en justifiant nos personnes, de justifier aussi notre Foi, faisant voir que cette sainte Religion est la Sagesse même, ainsi que la Force de Dieu. Nous ne croyons pas en bêtes ; mais en hommes. Nous ne croyons pas par coutume, par instinct & à l'aveugle; nous croyons par choix, avec discernement, & voyant clair ; non dans les mysteres, mais dans les raisons de les croire, malgré leur obscurité: (nous reviendrons sur ce point). Nous parlons, parce que nous croyons ; & nous croyons, parce qu'il est raisonnable de croire, & déraisonnable de ne croire pas. Nous avons la Foi de certaines choses révélées, parce que la Raison nous a mis au point de ne pouvoir douter de la révélation de ces choses obscures. Nous croyons ces choses révélées de Dieu, parce que la Raison nous a dit, avant la Foi, que Dieu ne peut pas tromper les

Justification de notre croyance.

hommes, non plus qu'être lui-même trompé. Nous croyons par la Raison, qui a eu soin de s'en bien assurer, que Dieu nous a clairement révélé par son Fils les mysteres de la Trinité, de l'Incarnation, &c. & nous croyons par la Foi ces mysteres, parce que Dieu nous les a révélés. Choses incompréhensibles, ou faciles à comprendre, conformes, ou contraires à nos idées & à nos goûts, cela est égal, parce que la raison de les croire est égale.

Bon usage de la Raison dans les misteres de la Foi. *Analise de la Foi.*

Voici comme nous nous rendons raison à nous-mêmes, & à tout homme qui nous le demande sérieusement, du bon usage que nous faisons de la Raison dans les mysteres de la foi. A la premiere vûe, de certaines choses dans la Religion paroissent au sens humain, non-seulement incompréhensibles, mais incroyables. Le Péché originel, la Trinité, l'Incarnation sont des choses incroyables, nous a donc dit la Raison tout d'un coup. Si toutefois, a-t-elle ajouté, Dieu avoit certainement révélé ces mysteres, alors il faudroit les croire, malgré ce qui me

paſſe dans ces myſteres, & que j'ai d'abord regardé comme incroyable. Ce que je découvre, conclut la Raiſon, dans la raiſon de croire ces myſteres tirée de la révélation divine, c'eſt que la Raiſon qui les jugeoit d'abord incroyables, parce qu'ils ſont incompréhenſibles, eſt bien foible, & tout enſemble bien préſomptueuſe dans l'homme.

Voilà comme la Raiſon peut nous égarer ſur la Religion, quand nous ſuivons ſa premiere lueur; & comme elle ſe corrige elle-même & nous redreſſe, lorſqu'elle s'entend mieux elle-même. Voilà comme la Raiſon, qui eſt d'abord l'adverſaire de la Foi, en devient enſuite la compagne inſéparable, le plus ſolide appui, & pour ainſi dire, le fondement. Point de foi, ſans une raiſon néceſſaire de croire, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours diſtinctement connue de celui qui croit. Point de Raiſon, ſans la foi des choſes que la révélation divines rend néceſſairement croyables, parce qu'elles ſont néceſſairement vraies. Voilà l'analyſe de la Foi, & l'accord de la Raiſon non-ſeulement

avec la Foi, mais avec elle-même.

Méprise de l'Incrédule. Ce qui trompe donc l'incrédule, c'est qu'il n'écoute qu'un certain premier cri de la Raison humaine qui repousse tout ce qui la passe : mais la Raison plus tranquille & s'étant plus profondément consultée elle-même, l'auroit conduit à la Foi, comme elle nous y a conduits, par cette raison si simple, mais qu'on ne peut trop répéter, parce qu'il ne faut pas qu'on puisse l'oublier : Il faut sçavoir si Dieu l'a dit; & s'il l'a dit, il faut le croire.

Je reprens ici la justification de notre Foi, qu'il plaît au libertin d'appeller *sotte & simple*, & j'entre dans le détail des raisons que nous avons de croire. Nous ne croyons pas en sots & en simples, lorsque nous croyons sur le fondement d'un fait, qui démontre lui seul la Divinité de toute notre Religion, s'il est vrai, & qu'on ne peut pas raisonnablement croire faux, ou même douteux : ce fait c'est la Résurrection de Jesus-Christ. Nous ne croyons pas en sots & en simples, lorsque nous croyons une Religion en faveur de laquelle tout

dépose, l'antiquité, l'universalité, l'uniformité, la nature de sa Doctrine, & jusqu'à la hauteur de ses mysteres ; les moyens qui l'ont établie, & la maniere peut-être plus miraculeuse dont elle s'est soutenue, & dont elle subsiste encore sur ses premiers fondemens. Nous ne croyons pas en sots & en simples, lorsque nous croyons une Religion visiblement descendue du ciel avec celui qui la forma, qui est Jesus-Christ ; appuyée sur ce que l'esprit humain reconnoît plus incontestablement pour divin, qui est la prophétie ; autorisée par des miracles sans nombre & certains; scellée du sang des Martyrs ; reçûe dans le monde par un miracle, qui en seroit d'autant plus grand, s'il n'y avoit point eu d'autres miracles pour la faire recevoir. Nous ne croyons pas en sots & en simples, lorsque nous croyons des choses incompréhensibles, & prétendues incroyables, par la nécessité d'en croire d'autres, de qui celles-ci sont inséparables, avec qui elles ne font qu'un même corps & un même objet. Sur le fondement de cette inséparabilité,

nous croyons dans la Religion des choses incompréhensibles, pour n'être pas obligés d'en rejetter d'autres qui sont claires jusqu'à la démonstration.

Difficultés & obscuri és dans la Region: Comment on y répond.

Mais que deviennent les difficultés reconnues & sensibles dans la Religion Chrétienne ? Ce qu'elles deviennent ? Elles se levent par l'impossibilité de les pousser loin, sans donner soi-même dans les dernieres absurdités : elles s'évanouissent dans les motifs de crédibilité qui établissent le fond de la Religion : elles se perdent dans la lumiere qui sort de Jesus-Christ reconnu pour Dieu dans toute la terre : elles sont cet obscur du tableau, qui en adoucit le trop grand éclat, & en releve toute la beauté : elles découvrent, du moins certaines, que la Religion Chrétienne n'est pas l'ouvrage de l'homme, qui n'y auroit certainement pas laissé ces difficultés : elles font sentir à l'homme, qu'il est homme, & que Dieu est Dieu : elles discernent entre l'humble & le superbe, entre le cœur simple & le cœur mauvais : elles donnent le mérite à la

foi & exercent l'intelligence, pendant que de l'autre côté elles découvrent l'eſprit faux & l'eſprit chicaneur: elles mettent la Religion à couvert du reproche que de certains eſprits pourroient lui faire, d'être trop claire & trop découverte.

Mais comment avec de l'eſprit ſurmonter ces difficultés? Comment les ſurmonter? En les mépriſant par la juſteſſe de l'eſprit, & avec ce raiſonnement que nous avons déja fait tant de fois: Il y a des raiſons plus que ſuffiſantes de croire toute la Religion, & de la croire également en ce qu'elle a de clair & en ce qu'elle a de difficile à entendre. Comment ſurmonter ces difficultés? En ne les créant pas (car l'impie en fait où il n'y en a point), en ne les groſſiſſant pas, en ne les exagérant pas, en ne leur donnant pas plus de poids qu'elles n'en ont naturellement; en ne les propoſant pas, comme Pilate demandoit ce que c'étoit que la vérité, ſans attendre de réponſe; en ne les ſuppoſant pas inſurmontables, ſans s'être donné la peine d'en chercher la ſolution; en ne les ſéparant pas

du fond de la Religion, & n'en faisant pas un point, & pour ainsi dire une Religion à part dans la Religion.

Comment croire des choses si difficiles, & qui n'entrent pas dans l'esprit humain? En les liant avec leur principe, avec leurs effets, avec toutes leurs circonstances. En liant, par exemple, l'Incarnation du Fils de Dieu, & sa mort sur une croix, avec l'amour de Dieu pour les hommes, avec la gloire de Dieu dans la délivrance du genre humain, avec la réunion de sa miséricorde & de sa justice dans cette voie de rédemption, avec sa sagesse & sa force rendues manifestes par la prédication de la croix: en liant le péché originel avec la grandeur de Dieu & sa justice, avec l'infidélité du chef de la race humaine & son ingratitude; avec l'éclaircissement que ce péché répand sur l'état de l'homme, sur le gouvernement du monde, sur mille choses dans la nature. Comment surmonter ces difficultés, & croire des choses qui passent si fort l'esprit humain? En reconnoissant comme un premier principe

principe de la Raiſon, que ce qui eſt divin doit néceſſairement paſſer l'homme par quelque endroit, puiſque l'homme ſe paſſe infiniment lui-même par tant d'endroits.

Je reviens à ces obſcurités dans la Religion, qui font tant de peine à l'eſprit fort, au moyen deſquelles il croit nous en faire tant à nous-mêmes & nous embarraſſer ſi fort. Ce n'eſt pas ici les oracles & les myſteres du Paganiſme. La Doctrine de la Religion Chrétienne touchant les mœurs eſt claire, & nos myſteres ſont ſeulement profonds. Il y a des obſcurités: nous n'en rougiſſons pas: elles nous ſervent plus qu'elles ne nous embarraſſent; & voici, s'il faut contenter l'eſprit fort, & en même-tems inſtruire les ſimples, comme nous éclairciſſons cette difficulté.

Autant que les penſées deDieu ſont élevées au-deſſus de celles des hommes, autant l'eſprit humain doit ſe trouver court ſur des choſes qui ſont en Dieu, comme la Trinité des Perſonnes, &c. & ſur d'autres qu'il a faites, ou qu'il a reglées, comme l'Incarnation de ſon Fils, l'imputation

du péché de notre premier pere, &c.

Cet obscur de la Religion Chrétienne empêche d'abord que nous ne la rejettions comme toute humaine, telle que nous la devrions juger, si elle étoit en toutes choses à la portée de notre entendement. Par cet endroit l'obscur de la Religion Chrétienne est un commencement de preuve de sa Divinité; & la preuve de sa vérité devient complette, lorsqu'à cet obscur vient se joindre un plus grand clair, avec des raisons tirées de ce clair, pour croire la Religion véritable, malgré ce qui lui reste d'obscur.

Ce n'est donc pas comme toute obscure, que la Religion Chrétienne se fait reconnoître pour divine; mais en ce que cet obscur est environné d'une grande clarté, & en ce que cette clarté fournit des raisons invincibles pour croire dans cette Religion, même ce qui y est incompréhensible. Cela posé, je dirai à quelqu'un: Non, mauvais plaisant, la Religion Chrétienne ne demande pas à être crûe, *sur cela* seul *qu'elle est obscure, qu'elle est inintelligible*: c'est

vous qui par ce tour malicieux cherchez à révolter les esprits contre elle. Mais elle se fait croire par les esprits raisonnables, en ce qu'elle a de l'obscur, comme une chose divine; & en ce que le clair y domine, comme une chose qui est faite pour les hommes, & où la raison bien conduite doit les faire entrer.

Pensées des impies sur l'indifférence des Religions, &c.

On n'a pas renoncé ouvertement à la Religion Chrétienne : on s'y tient, parce qu'il faut tenir extérieurement à quelque Religion, & en faire le lien d'une société plus particuliere avec quelques personnes. L'impie donc qui n'a pas abjuré ouvertement toute Religion, dans la crainte d'être poussé de pays en pays, & enfin d'être chassé du monde entier, est sur ses gardes. Mais il s'oublie, ou plutôt il veut bien s'oublier, pour laisser voir, que non-seulement il ne croit pas tout, mais qu'il croit peu de chose de ce que croit ou le Mahométan, ou le Chinois, ou le Juif, ou le Chrétien. Il aura parlé *d'une Religion sainte & raisonnable*, qui est la Chrétienne, lorsqu'il débitera ou qu'il insinuera que toutes les Re-

ligions sont indifférentes au souverain Etre ; que toutes, différentes par les cérémonies, & pour ainsi dire, par les modifications, sont la même chose pour le fond, qui est le culte de l'Etre suprême ; que toutes, sous diverses formes bizares & superstitieuses, selon le génie des peuples & les coutumes des ancêtres, sont bonnes quant à l'essentiel : qu'ainsi on doit se tolérer sans faire tant de bruit sur la différence des Religions, & que toute l'irréligion consiste à se damner les uns les autres pour cela; comme la grande sottise des hommes à se tourmenter soi-même là-dessus.

On leur entend dire à pleine bouche que toutes les Religions en effet sont bonnes à l'Etre suprême, & que dès qu'on le reconnoît, il lui est indifférent de quelle maniere on pense de lui, & on le serve ; que le culte le plus simple, & celui qui, selon la pensée de l'impie, se réduit à rien, est toujours le plus raisonnable, par la raison sans doute qu'il est le plus commode. Quelques-uns ajoutent, qu'il est égal à Dieu, retiré comme il est en lui-même, que les

hommes aient ou n'aient pas une Religion. D'autres, comme nous le verrons dans la ſuite de ce diſcours, ſe contentent de dire, que nulle Religion de celles qu'on voit aujourd'hui ſur la terre, n'eſt vraie avec certitude; que la plupart ſont évidemment fauſſes; & qu'ainſi le meilleur uſage que l'homme puiſſe faire de ſa Raiſon, c'eſt de s'en tenir à la Religion naturelle, qui ne peut pas tromper; & qui dans l'incertitude où ſont là-deſſus les choſes, doit ſuffire.

Si nous débitions de pareilles choſes, ou d'approchantes, on ne voudroit pas d'autres preuves de la fauſſeté de toutes nos penſées ſur la Religion. Mais enfin, qui a donné droit à l'impie de penſer ſur la Religion, comme il ne pourroit ſouffrir qu'un autre pensât? C'eſt un piége qu'on leur a tendu plus d'une fois, de leur dire des choſes qui approchent de l'abſurdité & de la témérité où eux-mêmes pouſſent leurs ſuppoſitions, & on les a vûs ſe révolter contre ce qu'ils font eux-mêmes perpétuellement. Ils ne peuvent ſouffrir que nous prononcions ſeulement ce mot:

Supposons, & cela en attendant que nous prouvions : & eux ne font autre chose que supposer, sans se croire obligés de prouver.

J'ai bien nommé suppositions, ce que nous venons de voir que quelques impies avancent sur l'indifférence de l'Etre suprême par rapport au culte qui lui est dû de la part des hommes. Tout ceci, en effet, n'est point établi de la part des impies, il est deviné. Or par où établissent-ils qu'on peut deviner sur ce que demande en fait de Religion, ou ce que ne demande pas de nous cet Etre suprême ? Et comment osent-ils, sur un point de cette importance, opposer une chose devinée, à une chose aussi certaine & aussi universellement reconnue, que la Religion intérieure que Dieu demande des hommes, avec un culte extérieur ?

Nous allons voir, non pas au hazard & sans principes (nous laissons aux impies cette façon de raisonner) mais par les principes les plus clairs de la Raison, qu'il y a une Religion véritable, portant elle seule les caractéres & les signes de la vérité, & que

la ſimple reconnoiſſance d'une Divinité nous conduit à cette Religion.

S'enſuit-il, parce qu'il y a des Religions fauſſes, qu'il n'y en ait pas une véritable, & qu'on ne puiſſe pas la reconnoître ? Comme ſi l'on ne pouvoit plus connoître la bonne monnoie, parce qu'il y en a de fauſſe; ni d'ami ſincere, parce que nous ſommes environnés d'amis trompeurs. Avant que de prononcer que la Religion Chrétienne même n'a point de certitude de ſa vérité, & que le faux qui ne s'y peut cacher, nous fait douter de ce qui y paroît vrai : avant, dis-je, que de prendre ce ton déciſif, il faudroit que l'impie nous prouvât le faux de cette Religion auſſi évidemment que nous en prouvons le vrai. Mais au lieu que nous partons de l'évidence pour venir à l'obſcur, & l'expliquer d'une maniere, que non-ſeulement notre Religion n'en ſouffre pas, mais qui lui ſert même de preuve ; l'impie part de l'obſcur & s'y arrête, pour en conclurre contre l'évidence, des choſes abſurdes; des choſes qui choquent

Certitude & vérité évidente de la Religion Chrétienne.

les principes, tant de la Théologie, que l'impie ne veut pas entendre, ou qu'il ignore, que de la Philosophie, qu'il prend pour regle, & en laquelle il se croit maître.

Avant que nous puissions passer au contradicteur que notre Religion n'est pas vraie avec certitude, il faut qu'il ôte des esprits l'idée de la certitude d'une chose, & qu'il y établisse mieux celle du doute. Il faut qu'il prouve par des argumens aussi clairs que ceux que nous employons dans notre cause, que les preuves de la Religion Chrétienne, ni séparément, ni réunies, ne prouvent point invinciblement que la Religion Chrétienne vienne de Dieu. Pour cela il faut qu'il attaque, & qu'il détruise l'une après l'autre, la preuve des Prophéties, celle des Miracles, celle du nombre des Martyrs de cette Religion, & celle du caractere de ses sectateurs; celle de son établissement & celle de son indéfectibilité; celle de la nature & celle des effets de sa doctrine. S'il ne peut combattre que quelques-unes de ces preuves, sans pouvoir détruire les

autres, n'osant pas même y toucher, il faut qu'il fasse voir, comment un corps de preuves, diminué, s'il veut, de deux ou trois, n'est plus suffisant pour prouver une chose telle que celle-ci.

Pour faire entendre que la Religion Chrétienne n'est pas nécessairement véritable, parce que le Péché originel, parce que le Batême, parce que la Communion, parce qu'un Dieu crucifié dans la nature d'homme qu'il a prise pour l'amour de nous & pour notre salut, y blesse les esprits: il faut (je suis obligé de le dire une seconde fois) que l'impie prouve que Jesus-Christ, auteur de cette Religion, est un imposteur; parce que s'il n'est pas prouvé que Jesus-Christ soit un imposteur, il demeure pour démontré qu'il est ce qu'il a dit de lui-même, & ce que nous enseignons de lui, c'est-à-dire, l'Envoyé de Dieu vers les hommes, pour leur apporter la Religion; & enfin Dieu lui-même, puisqu'il l'a dit, en le confirmant par toutes sortes de miracles. Il n'y a point de milieu à ceci. Que l'impie y pren-

ne garde : pour peu qu'il s'avance contre la Religion Chrétienne, il faut qu'il aille jusqu'au bout : il faut qu'il aille jusqu'à l'imposture & à la scélératesse de son Auteur. S'il épargne Jesus-Christ en quelque façon que ce soit, Jesus-Christ l'écrasera.

Je voudrois bien entendre les belles choses qu'un de ces Philosophes, s'il vouloit s'y arrêter un peu davantage, pourroit nous dire sur la Religion des Chinois, sur celle des Mamétans, sur celle des Indiens, soit pour mettre ces Religions au-dessus de la nôtre, soit pour établir un point de comparaison; & nous conduire de là, non à l'une de ces trois Religions (ce n'est pas son but) ; mais ou nous laisser en chemin, ou nous mener droit à cette Religion, qui n'en est pas une, dès-là qu'elle n'a d'intérieur qu'en idée, & d'extérieur que pour la forme.

Voilà certainement à quoi les impies de nos jours veulent nous conduire, par le mépris qu'il affectent de toutes les Religions ; & à quoi ils ont réduits pour eux-mêmes la Religion. De là à l'Athéïsme, le pas est glissant : il est aisé. S'ils ne l'ont pas

fait, ce n'eſt pas par reſpect pour la Divinité; car enfin point de Dieu, ou un Dieu tel que le veut & que nous le préſente l'impie, c'eſt à peu-près la même choſe, pour la néceſſité dont il eſt dans le monde, & l'honneur qui lui dû par les hommes. S'ils ne ſe ſont pas déclarés Athées, ce n'eſt donc que pour les hommes, pour ne pas leur faire horreur, & être laiſſés ſeuls.

J'attaquerai les Athées : car ils ſe ſont découverts dans des écrits particuliers. Ici je ſuppoſe que l'impie, pour n'avoir pas à ſe reprocher un aveuglement trop viſible, & ne pas faire violence à toute créature qui prêche un Etre ſuprême, ne rejette pas l'idée d'une Divinité. Mais quand il reconnoît un Dieu, ſi en même-tems il n'en change l'idée en lui-même & dans tous les hommes, comment peut-il penſer, ou que Dieu ſe refuſe à lui-même quelque choſe d'honorable, ou qu'il mépriſe l'hōme au point de ne vouloir rien recevoir de lui, non pas même le ſacrifice public de louange pour ſa grandeur, & l'hommage de l'action de graces

pour les biens qu'il lui a faits.

Il est Dieu, & il n'a besoin ni de nous, ni de ce qui est à nous: nous le sçavons, & nous le disons encore plus haut que l'impie, parce que ce sont nos saints Prophétes qui l'ont Ps. 15, 1. dit: *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* J'ai dit au Seigneur: Vous êtes mon Dieu, & dès-là vous n'avez pas besoin de mes biens. Mais si ce n'est pas le besoin de Dieu que la Religion des hommes, c'est leur utilité; & c'est une grande raison pour que Dieu l'exige. Laissons pour un moment l'utilité de l'homme.

Ce n'est pas par besoin que Dieu exige de nous une Religion convenable à sa grandeur, c'est pour sa gloire. J'ai lû dans un écrit moderne d'un esprit fort, qu'il voudroit bien sçavoir ce que c'est que cette gloire de Dieu dont on parle tant. Cette gloire de Dieu, c'est sa grandeur, c'est son Etre même, qu'il faut que tout glorifie, à commencer par l'homme. Que tout ce qui respire Ps. 150, 5. loue le Seigneur. *Omnis spiritus laudet Dominum.* Cette gloire de Dieu, c'est

son excellence ; & la créature raisonnable, la créature si inférieure à Dieu, ne peut manquer de glorifier Dieu en la maniere qu'elle le peut, & qu'il le veut, sans mépriser Dieu & insulter à son excellence & à sa qualité d'Etre suprême. Or c'est-là ce que Dieu ne peut souffrir, dès-là qu'il est Dieu.

On interrogera tous les hommes, & on renversera en soi toutes les idées, avant que d'en trouver une autre que celle-ci sur la Divinité, & ce qu'elle doit à sa propre gloire. Or il n'est pas permis à l'esprit d'un homme de bâtir des Systêmes de Religion sur des idées que l'esprit humain rejette. Un impie dira tant qu'il voudra : Je le pense ainsi : mais si personne ne le pense avec lui, il est censé penser contre la nature. Dès-là sa pensée est un monstre en genre de pensée; & ce qu'elle enfante doit faire peur à tous les hommes.

Dès-là que l'impie pense comme nul homme ne pense & n'a pensé jusqu'ici, il pense contre la Raison ; & on ne peut penser ainsi contre la Raison, que par l'intérêt qu'on a de

rejetter l'idée naturelle de Dieu, pour rejetter en même-tems toute Religion, & Dieu lui-même s'il le faut. Voilà donc l'impie revenu à cet intérêt qu'il combat si fort dans l'homme Chrétien, lorsqu'il suppose que c'est sa grande raison pour croire la Religion Chrétienne. L'impie croit donc, en fait de Religion, comme il établit lui-même, qu'il ne faut pas croire. C'est ainsi que l'iniquité a beau tourner, pour tâcher de dire quelque chose de raisonnable, il faut qu'elle combatte la Raison, qu'elle se mente à elle-même, & qu'enfin elle se trouve prise dans ses propres raisonnemens.

L'aveu qu'il y a un Dieu, conduit à la Rel. Chrét.

Reprenons le nôtre, & partons de là : Il y a un Dieu. Le Déïste, tel que nous supposons ici l'impie, convient de cette vérité, & même il en fait sa Religion. S'il y a un Dieu, il est créateur de l'homme ; car enfin l'homme ne s'est pas fait lui-même, & quelque chose de moindre que lui ne peut l'avoir fait. Si Dieu est créateur, il doit exiger un culte de la créature raisonnable : nous l'avons dit, & nous verrons dans la suite de

ce diſcours, que des impies déclarés, non-ſeulement en conviennent, mais l'établiſſent. Si la créature raiſonnable doit à Dieu un culte, & que quelque Religion dans l'univers ſe vante d'être en poſſeſſion de ce culte, & de le tenir de Dieu, la créature raiſonnable doit chercher & fouiller par tout, juſqu'à ce qu'elle ait reconnu quelle eſt cette Religion véritablement donnée du ciel : c'eſt encore ici une vérité accordée & établie par ces mêmes adverſaires de la Religion, dont je viens de parler.

Différentes Religions ſe vanteront d'être révélées & de venir du ciel. Il faut examiner ſérieuſement, & avec toute l'application de ſon eſprit (c'eſt le premier uſage qu'on en doit faire, diſent ces mêmes hommes) les caracteres & les ſignes de Divinité que ces Religions s'attribuent, pour enfin choiſir celle où il y a manifeſtement une révélation de la maniere dont Dieu veut être ſervi. Ce choix ne peut tomber ni ſur la Religion du Mahométan, ni ſur celle du Chinois, ni ſur celle de l'Indien. Il n'y a ni Prophéties, ni Miracles, ni

Martyrs, ni établissement surnaturel, ni doctrine digne de Dieu dans toutes ces Religions : en un mot, l'esprit humain n'y découvre rien de divin. Il faut donc que le choix tombe sur le Judaïsme, ou sur le Christianisme: l'une & l'autre Religion ayant des preuves, & les mêmes preuves de Divinité.

Le Judaïsme d'à-présent est visiblement une Religion déroutée. Son origine est divine, sa Loi est sainte : le Juif a été manifestement le peuple de Dieu ; mais aussi manifestement il ne l'est plus, & il n'a plus même de forme de Religion. Tout lui manque, & le signe qu'il porte sur lui par ce dépouillement, c'est d'être un peuple déchu des faveurs du ciel, un peuple réprouvé. Mais ce même peuple, qui ne peut attirer à lui personne de ceux qui cherchent la véritable Religion, renvoit lui-même au Christianisme, par les termes exprès de sa Loi & de ses Prophétes, & d'autres témoignages encore qu'il lui rend malgré lui. La R. C. outre ses preuves indépendantes, a donc, pour être preférée au Judaïsme, les

preuves que le Judaïſme lui fournit contre lui-même ; & pour être choiſi à l'excluſion de toutes les autres Religions qui ſont ſur la terre, elle a des preuves de Divinité qu'aucune de ces Religions ne peut nous montrer.

Voilà le Déïſte par la ſimple confeſſion d'un premier Etre, conduit, non à une Religion en idée, non à quelle Religion il voudra, non au Mahométiſme, non au Judaïſme ; mais mené malgré lui au Chriſtianiſme. Le voilà, non pas autoriſé à attendre, ſans prendre encore de parti ; mais forcé de prendre celui d'être Chrétien. Le voilà par cette ſeule idée, qu'il n'a pas effacée de ſon eſprit : *Il faut chercher à ſervir Dieu, comme il veut être ſervi*, retiré de la ſimple Religion naturelle, & attiré à la Religion Chrétienne par les caracteres de vérité & de Divinité qu'elle ſeule porte.

L'eſprit fort, dès-là qu'il veut bien reconnoître un Dieu créateur, ne peut plus dire que toute Religion eſt bonne au premier Etre, que la plus ſimple eſt la meilleure, que toutes tendent au même but, & par conſé-

quent sont égales; que celle des Chrétiens, peut-être plus raisonnable par de certains endroits, souffre par d'autres de plus grandes difficultés; & qu'ainsi le parti le plus naturel est d'honorer l'Etre suprême chacun à sa maniere, si toutefois l'Etre suprême se met en peine qu'on le serve.

Contre ces paroles en l'air & ces absurdes pensées, nous établissons par l'idée naturelle d'un premier Etre, que ce premier Etre ne peut se laisser lui-même sans culte; qu'il faut le servir en la maniere qu'il l'a prescrit & dans la Religion qu'il a lui-même établie; qu'aucune Religion, hors la Chrétienne, ne porte ce caractere; que c'est là par conséquent qu'il faut le servir, ou n'avoir aucune part avec Dieu. C'est-là ce que l'impie a à contredire par quelque chose qui soit autorisé, ou qui soit un de ces premiers principes qu'on ne nie point.

Comment la Religion Chrét. nous exempte de chercher entre toutes les

L'adversaire ne manquera pas de dire, que si l'usage naturel de l'esprit est de chercher comment Dieu veut être servi, la Religion Chrétienne ne

dispense pas de cette recherche ; & qu'on doit y être en suspens, comme dans toutes les autres, jusqu'à ce qu'on les ait toutes examinées, pour s'arrêter enfin à celle qu'on jugera être la véritable. La réponse est aisée. Comme les fausses Religions font sentir à l'esprit leur fausseté, & dès-là nous avertissent elles-mêmes d'en chercher d'autres ; de même la véritable Religion fait sentir à l'esprit sa vérité ; & dès-là nous avertit elle-même de nous y arrêter, sans chercher ailleurs. Le jour nous dit qu'il est jour : la nuit nous dit qu'il est nuit. La Religion Chrétienne seule nous dit : Connoissez-moi, & demeurez en moi, si vous y êtes ; ou venez à moi, si vous n'y êtes pas. Toutes les autres Religions disent : Ne me connoissez pas, si vous voulez demeurer en moi ; ou, si vous venez à me connoître, il faut en chercher une autre. C'est ici une chose de fait, & l'adversaire ne sçauroit nous pousser plus loin qu'à prouver ce fait.

Religions quelle est la véritable.

Tout ce qu'on peut donc conclurre de nos principes, c'est que le Chrétien, comme les autres hommes, doit se servir de son esprit & de sa raison

pour connoître la Religion où il est né ; & s'y tenir, non par la raison qu'il y est né, mais parce que cette Religion est la véritable. Et ceci tourne au blâme de tant de Chrétiens, qui n'ont jamais cherché à connoître le vrai & le grand de leur Religion, & à s'y affermir par-là; de tant de Chrétiens, qui sont Chrétiens comme ils seroient Turcs, avec la même indifférence, & la même ignorance. Mais cette recherche ne tiendroit pas le Chrétien un moment en suspens sur sa Religion; comme l'éclat du soleil ne permet pas à celui qui ouvre les yeux, de douter un moment qu'il soit jour.

La Religion Chrétienne est visible, cela lui est propre ; & la visibilite ne souffre pas la suspension. Elle est visible pour ceux qui y sont ; & outre cela elle a le Saint-Esprit, qui fait croire par des motifs, dont la visibilité paroît le plus grand. Ainsi le Chrétien peut à chaque instant, & sans aucune suspension, faire tout-à-la fois un acte de la Foi & un acte de la Raison sur la vérité de la Religion Chrétienne. Je croi, & je dois croire. On dira que le fanatique

croit ſentir & croit voir. Celui qui dort, dans l'impreſſion forte d'un reve, croit veiller : cela ne le confondra cependant jamais avec celui qui ſent, & qui croit qu'il veille, parce qu'en effet il veille. Il en eſt de même du Chrétien & du fanatique dans le cas dont il s'agit.

C'eſt une heureuſe imagination que celle de confondre toutes lesReligions pour le fonds, afin de pouvoir les confondre toutes, ſinon dans la fauſſeté, du moins dans l'indifférence du côté de Dieu ; & établir tout de ſuite le raiſonnable de la tolérance en matiere de Religion. Dieu diſparoît entierement dans cette idée ; mais ce que nous y voyons clairement, c'eſt, avec le mépris de toutes les Religions, l'indifférence parfaite ſur le point de la Religion. Je puis m'avancer davantage : on voit dans cette idée le deſſein formé de détruire toute Religion, quant au fonds, dans l'eſprit des hommes ; & de ne laiſſer ſubſiſter les dehors de celle de chaque pays, que pour un certain cours du monde, & dans le ſyſteme de la politique.

Le croiroit-on, si on ne le voyoit écrit, qu'on eût pû porter l'irreligion, jusqu'à penser, & l'impudence jusqu'à dire, qu'il y a des pays, qui doivent *le bonheur* dont on y jouït, & *la paix* qu'on y voit parmi ses habitans, *à trente Religions* qu'on y souffre? C'est fonder la félicité publique & la tranquillité de la terre sur l'indifférence des hommes à l'égard de la Religion. C'est-à-dire, qu'un Etat sera d'autant plus heureux que l'on s'y souciera moins de la Religion en général; qu'une seule Religion, même la véritable, seroit le malheur du genre humain.

Un écrit qui court dans le monde, & qui doit être plus dangereux que les L... Ph... par la maniere dont il est tourné, m'a paru demander une réponse dans le même stile de modération: ce sera comme la seconde partie de ce discours; mais bien plus courte.

I I.

Un esprit fort, extrême dans ses pensées, mais modéré dans son stile, & séduisant par le tour qu'il donne à ses raisonnemens, a entre-

pris de *démontrer* qu'on ne croit la vérité de la Religion Chrétienne, non plus que de toutes les autres qui se prétendent révélées, que par un *abus visible de la Raison : abus*, dit-il, *qui ne peut que déplaire à l'Etre souverainement sage, & qu'il punira, s'il punit quelque chose dans une autre vie.* Cette incertitude des châtimens de l'autre vie est le seul endroit par où il rassûre les Chrétiens simples.

Tout son Ecrit roule sur cet argument.

La Religion doit être à la portée de tout le monde ; & tous, pour être obligés de l'admettre, doivent pouvoir sentir la force de ses preuves.

Or la Religion Chrétienne n'est pas à la portée de tout le monde; & tous, ou plutôt presque personne ne peut sentir la force de ses preuves.

Donc la Religion Chrétienne n'est pas la véritable Religion, ou du moins ne paroît pas assez vraie, pour être admise par le grand nombre de ceux qui en font profession.

Voici comme il expose lui-même son sillogisme.

Toute Religion dont les preuves ne sont

point à la portée de tous les hommes raisonnables, ne peut être la véritable Religion.

Or il n'y a aucune Religion de toutes celles qui prétendent être révélées, dont les preuves soient à la portée de tous les hommes.

Donc aucune des Religions qui prétendent être révélées, n'est la véritable.

Nous admettons volontiers le principe, & nous nous sommes jusqu'ici appuyés là-dessus: La R. C. est à la portée de tous les esprits raisonnables. Notre esprit fort a employé cent trente-cinq pages d'écriture à prouver la mineure de son argument. En dix-huit ou vingt lignes, on peut faire voir qu'il ne la prouve pas; & par-là renverser tout son écrit. Je m'étendrai cependant davantage pour faire mieux connoître combien les pensées les plus sérieuses des impies sont frivoles, & combien ce qu'ils avancent de plus éblouïssant est peu approfondi & peu mesuré.

Excepté les insensés, & les hommes tout-à-fait imbécilles, de qui Dieu ne demande, ni qu'ils croient ni qu'ils ne croient pas, tous les autres hommes sont en état de connoître

tre la vérité de la Religion Chrétienne; parce qu'ils peuvent ſentir la force de ſes preuves, autant, ou mieux qu'ils ne ſentent la force des raiſons qui les déterminent à croire ce qu'ils croient avec raiſon, & à faire ce qu'ils font en tout autre genre. Les eſprits du commun ſont en état de connoître la vérité de la Religion Chrétienne, parce qu'il y a évidence dans les motifs de crédibilité, quoiqu'il n'y en ait pas dans l'objet que l'on croit, comme les myſteres, &c.

Evidence de la R. C. lorſqu'elle eſt bien propoſée.

Il y a évidence, même pour les ſimples, dans les preuves de la Religion Chrétienne, dans les raiſons de la croire divine & d'y demeurer attaché, quand on ſçait leur propoſer ces preuves & ces raiſons d'une maniere claire & judicieuſe. Les raiſonnemens dont on ſe ſert pour faire valoir ces preuves, ſont pour la plus part ſi naturels, ſi conformes à nos idées & aux principes du ſens commun, qu'il n'y a perſonne, hors l'inſenſé & l'homme tout-à fait imbécile, qui ne puiſſe les comprendre; ſi ce n'eſt parfaitement & dans toute leur étendue, ce qui eſt réſervé aux

plus éclairés, du moins suffisamment pour en sentir la force.

Ce que la Religion Chrétienne nous enseigne d'un Dieu Créateur de l'univers, à qui l'univers lui-même rend témoignage en tant de manieres; l'ordre qu'elle établit dans le monde, & l'union qu'elle forme entre les hommes; les récompenses qu'elle nous montre, les vertus qu'elle nous propose, les hautes idées qu'elle nous donne, & les grands sentimens qu'elle nous inspire; ses dogmes, ses préceptes, ses promesses, ses menaces qui n'ont rien d'absurde, de mauvais, ni d'opposé aux sentimens naturels, ni rien qui ne soit avantageux aux particuliers, & desirable pour la société; la maniere dont la Religion Chrétienne s'est établie dans le monde, le changment qu'elle y a apporté, la maniere dont cet ouvrage subsiste depuis tant de siécles; tant de marques de divinité que Dieu a mises dans son Eglise; des prophéties certaines, en ce qu'elles sont produites par les ennemis mêmes, & vérifiées par l'évenement; des faits sur lesquels la Religion Chré-

tienne est fondée, qui sont certains, ou il ne peut y avoir aucune certitude dans le monde à l'égard des choses passées ; le témoignage des Apôtres touchant la résurrection de Jesus-Christ, témoignage qui ne peut être rejetté, ou il n'y a point de témoins ni d'historiens qu'on ne puisse rejetter avec beaucoup plus de fondement; tant de gens de toute espece & de toute nation, qui par leur attachement à cette Religion, ont tout quitté, ont tout perdu, ont tant souffert, ont vécu si saintement ; tant de martyrs qui ont répandu leur sang pour cette Religion ; tant de miracles qui ont servi à l'établir, & qu'on ne peut nier sans donner encore un plus grand jour à la divinité de cette Religion ; les caracteres de vérité, de sincérité qui se remarquent dans l'Ecriture.

Tout cet amas de preuves & de raisons en faveur de la Religion Chrétienne, expliquées avec plus d'étendue, proposées & mises à la portée des simples par un Catéchiste un peu habile, est capable de persuader toute créature humaine. Prêchez cela,

Marc 15. 16. exposez-le à toute créature : *Prædicate Evangelium omni creaturæ* ; & celle qui ne croira pas, en sera empêché, non par l'insuffisance des raisons de croire, non par quelque chose qui manque aux preuves ; mais par quelque chose qui sera dans cet incrédule, par quelque passion, par quelque mauvaise disposition du cœur qui empêchera l'effet de ces preuves & de ces raisons sur l'esprit.

C'est où il en faut toujours venir. Rien ne manque à la Religion Chrétienne, pour pouvoir persuader les hommes de sa vérité : rien ne manque aux plus simples du côté de la Raison, pour juger que cette Religion est véritable. Mais l'indifférence avec laquelle on se porte à être éclairé sur la Religion, fait qu'on n'y donne pas l'attention dont l'esprit est capable : mais les vices & les passions qui éloignent notre cœur de cette Religion, peuvent faire, que non-seulement des esprits communs, mais que de très-grands esprits résistent à l'évidence des preuves de la Religion Chrétienne. Il faudroit beaucoup moins que des preuves aussi sensibles

& des raiſons auſſi fortes, pour perſuader invinciblement ces ſortes d'eſprits de toute autre choſe, ou qui leur tiendroit un peu au cœur, ou ſeulement qu'ils n'auroient pas d'interêt à rejetter, je dis d'interêt de cœur. C'eſt de-là que vient l'incrédulité & la dériſion : *Audiebant omnia hæc Phariſei qui erant avari, & deridebant illum.* Luc 16. 14.

Nous ſommes, dit-on, *Chrétiens comme on eſt Turc ; & comme nous le ſerions nous-mêmes, par le pays, par l'éducation, par la coutume, par l'exemple*; & non par raiſon & par conviction. C'eſt-là, qu'on y prenne garde, un reproche qui ne tombe pas ſur la Religion Chrétienne, qui a autant de raiſons de ſe faire croire, que l'autre en a peu, ſi l'on vouloit y regarder & faire des comparaiſons ; mais ſur tant de Chrétiens, qui par indifférence ſur la Religion, n'ont jamais cherché, ſoit à s'édifier, ſoit à s'affermir dans leur Religion, par la conſidération des raiſons qu'ils ont de la croire & d'y être attachés de cœur. On peut dire que ces ſortes de Chrétiens ſuivent la véritable Religion, où ils ont

le bonheur d'être nés, avec autant de témérité, qu'ils en ſuivroient une fauſſe, s'ils avoient eu le malheur d'y naître. Mais encore une fois, cela ne prouve rien du tout contre la Religion Chrétienne, qui ne demande qu'à être connue, tant de ceux qui la profeſſent, que de ceux qui la combattent. Cela ne confond nullement le Chriſtianiſme avec le Mahométiſme, dont les raiſons de ſe faire croire & de ſe faire ſuivre, ſont bien différentes.

On ſe jouera, tant qu'on voudra, ſur *ce hazard* qui nous a fait Chrétiens plutôt que Turcs; qui nous a fait Catholiques plutôt qu'Hérétiques : ce ne ſera jamais là en effet qu'un jeu. Ce hazard, puiſqu'on veut le nommer ainſi, par lequel on ſe trouve en différentes Religions, & on les profeſſe, n'influe pas dans le fonds de ces Religions : il ne leur ôte ni de leur vérité, ſi elles l'ont pour elles ; ni de leur fauſſeté, ſi c'eſt leur caractere: C'eſt un hazard heureux ou un hazard malheureux pour les perſonnes, à s'en tenir à cette idée de hazard ou de *ſort*, comme s'exprime

ſaint Paul. M. Nicole n'a pas dit autre choſe, en blâmant tant de Chrétiens, qui le ſont comme ils auroient été Turcs. Et M. Bayle n'a prouvé que cela, en ſe jouant, comme il a fait, avec ce hazard, & le tournant en toutes les façons. *Eph. 1, 11.*

Si les eſprits forts veulent conclurre de-là, qu'on peut demeurer en aſſurance dans toute Religion où *le hazard* nous aura fait naître ; ils concluent peut-être ſelon les loix de la politique, mais non pas ſelon celles d'une Religion raiſonnable : ils concluent ſelon le goût qu'ont preſque tous les hommes; mais en même-tems contre les premiers principes de la Raiſon, dans leſquels ils ont eux-mêmes vû, *que le meilleur uſage que l'homme puiſſe faire de ſon eſprit, c'eſt de découvrir quel eſt le culte que l'Etre ſuprême exige de lui; qu'il n'eſt dans l'ordre, que lorſqu'après l'avoir découvert, il honore Dieu comme il veut être honoré; & que, comme rien ne doit tant intéreſſer l'homme que le ſoin de plaire à Dieu, il eſt d'une importance extrême pour lui de connoître la vraie Religion, dans laquelle ſeule on peut plaire à Dieu* *Preface de l'Ecrit qu'on a entre les mains.*

Si l'on dit de si belles choses, c'est pour se faire illusion à soi-même, ou pour éblouir les autres : c'est-là un des tours des plus ordinaires de l'impiété : comme on ne fait tant le respectueux envers la véritable Religion, on n'exagere tant les difficultés de la trouver, & on ne marque tant de crainte de voir les hommes, en la cherchant, donner dans le mensonge, que pour arrêter les hommes dans cette recherche, les en rebutter, & leur persuader (c'est le but de l'impiété) qu'en attendant une pleine manifestation, qui ne viendra point, il faut s'en tenir dans le cœur à la Religion naturelle, c'est-à-dire, à reconnoître un premier Etre ; & pour l'extérieur, à la Religion du pays.

Mais enfin le principe est avancé par les esprits forts eux-mêmes ; & je tire de ce principe convenu, qu'une créature raisonnable, que *le hazard* aura fait naître à Pekin, à Siam, à Constantinople, dans les terres Australes, ainsi qu'à Rome & à Londres, doit donner ses premiers soins, & apporter toute l'attention dont elle est capable, y ajoûtant tous les

ſecours qu'elle pourra trouver au dehors, pour découvrir, ſi elle eſt dans une Religion qui ait d'autres ſignes & d'autres caracteres de vérité, que celle d'être la Religion de ſon pays & de ſes peres. L'homme raiſonnable ne doit s'arrêter dans cette recherche, qu'autant que la Raiſon ſera ſatisfaite de la divinité qu'on adore dans cette Religion, & du culte qu'on lui rend, de ce qu'elle enſeigne touchant l'homme, de ce qu'elle lui preſcrit, & de ce qu'elle lui deffend, de l'ordre qu'elle établit dans la ſociété : qu'autant que l'eſprit ſera content des preuves que cette Religion apporte de ſon établiſſement divin; des raiſons qu'elle a de propoſer à croire telle & telle choſe qui ſont difficiles à comprendre.

Avec cette diſcution ſuivie & pouſſée juſqu'où chacun peut la pouſſer, ſelon la meſure de ſon eſprit, ni le Chinois, ni l'Indien, ni le Turc ne ſeroit content de ſa Religion; parce qu'ils y trouveroient ou de l'abſurdité dans le fonds, ou de l'inſuffiſance dans les preuves, & toute autre choſe que des raiſons de

la croire dans ses circonstances. Et alors, en suivant toujours la Raison, & ce principe, qu'on peut appeller inné, puisque l'impie le trouve en lui-même: (*On n'est dans l'ordre, que lorsqu'on a decouvert qu'on honore Dieu comme il veut être honoré*), le Turc, qui verroit autour de soi la nation Chrétienne, chercheroit dans cette nation des lumieres sur la vraie Religion; le Chinois & le Siamois auroient, à quelque chose près, la même ressource. L'Indien tout-à-fait séparé des Chrétiens, s'adresseroit à cet Etre suprême, auquel sa Raison l'arrête comme à l'objet de sa Religion: & cet Etre suprême, qui auroit lui-même inspiré à ce sauvage de s'adresser à lui, le conduiroit par des voies ineffables à la vraie lumiere.

Voilà donc ce que Dieu aura à reprocher dans son jugement au Chinois, au Turc, à l'Indien, &c. & ce que la droite Raison leur reproche dès-à-présent, de s'en être tenus par indifférence, & sans aucun examen à la fausse Religion dans laquelle ils étoient nés. *Le hazard* les a fait naître de la Religion des Turcs, des Chinois;

& l'indifférence ſur la Religion, un orgueil de nation s'y mêlant auſſi, leur fait ſuppoſer qu'ils ſont dans la bonne Religion : ils n'en ſçavent, ni n'en cherchent pas davantage. Que l'eſprit fort cherche maintenant à excuſer des hommes qui commencent par abuſer de leur Raiſon ſur un point *qui eſt d'une auſſi grande importance* que celui-ci; & qu'il leur prête des raiſons pour accuſer Dieu, qui doit les punir autant pour leur indifférence ſur la Religion, que pour leur fauſſe Religion ; mais qu'il n'en tire pas des conſéquences contre la R. C.

Si le Chrétien eſt Chrétien, comme le Turc eſt Turc, ſans jamais s'être rendu compte à lui-même pourquoi il eſt plutôt Chrétien que Turc, ſans jamais s'être mis en peine d'appuyer ſa foi ſur les raiſons qu'il a de ſe croire dans la bonne Religion, c'eſt un pitoyable homme que ce Chrétien : c'eſt un Chrétien qui a en ſoi tous les principes de l'infidélité, & pour qui la lumiere eſt comme les ténebres. Il fait déshonneur à ſa Religion, mais il ne peut point lui faire de tort. Elle eſt

ce qu'elle eſt ; c'eſt-à-dire, une vérité claire pour ceux qui ont le fond de la Raiſon, & qui en font uſage : comme le ſoleil eſt clair pour ceux qui ont le principe de la vûe, & qui ouvrent les yeux ; un témoignage plus que croyable pour ceux qui veulent faire uſage de la lumiere naturelle, à quelque degré foible qu'ils
Pſ. 92, 7. puiſſent l'avoir : *Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis* ; une choſe évidente pour les plus ſimples, lorſqu'on leur en expoſe les preuves & les raiſons d'une maniere claire & judicieuſe : ce qu'on ne peut point dire de la Religion des Turcs, ou des Chinois,

Qu'on me diſe en effet ce qu'il y de plus conforme aux notions communes que les raiſons de croire la Religion Chrétienne, telles que nous les avons expoſées ; ce qu'il y de plus clair & de plus ſurabondant en preuves naturelles dans toutes les choſes qu'on entreprend de faire croire aux ſimples, & en quoi on réuſſit : raiſons tirées du dedans de la Religion, raiſons priſes du dehors : preuves de fait, preuves de ſentiment. Ainſi, ſi la Religion Chrétienne expoſée

par un homme qui ſçait s'abbaiſſer, pendant qu'elle s'abbaiſſe elle-même aux plus petits eſprits, n'eſt pas compriſe d'eux, ce n'eſt pas qu'elle ſoit réellement au-deſſus de leur eſprit ; mais c'eſt qu'il y a de la malice, c'eſt qu'il y a de l'indifférence dans ce petit eſprit, d'où naît le peu d'application aux choſes que vous lui dites. Tournez cela en choſe intéreſſante pour lui, tournez-le en fable, il vous comprendra. En un mot ce ſera toujours *ce cœur mauvais d'incrédulité*, dont parle ſaint Paul, qui nous fera rejetter la Religion Chrétienne ; & non la petiteſſe de l'eſprit : Qu'on y prenne garde, dit cet Apôtre, c'eſt de-là que vient tout le mal : *Videte, ne forte ſit in aliquo veſtrum cor malum incredulitatis.* *Heb.* 3, 12.

Les ſimples au tems de J. C. & à la converſion des Gētils, ont ſenti la force des preuves de la R. C.

N'accuſons donc pas la Religion, & cela pour en diſpenſer les hommes, de n'être pas à la portée des ſimples ; mais accuſons les ſimples de ne ſe mettre pas à la portée de cette Religion, par l'uſage qu'ils pourroient faire de ce qu'ils ont encore d'eſprit. Les plus ſimples ont ſenti la force des miracles de J.C. & indé-

pendamment de l'impreſſion de ſes miracles, ils ſentoient que J. C. leur annonçoit la véritable Religion, lorſqu'ils étoient tout hors d'eux-mêmes à ſa parole. Nous voyons, foibles inſtrumens que nous ſommes, la même impreſſion dans les gens de la campagne, lorſque nous leur prêchons la même Religion, & que nous leur en expoſons les preuves plus en leur détail; quand nous faiſons voir les choſes que J. C. avoit prédites, changées en évenemens, & que nous leur racontons ſes miracles.

On dira que c'eſt le préjugé qui rend nos payſans ſuſceptibles de cette impreſſion: ils n'en ſont donc pas naturellement incapables. Mais quel préjugé favorable y avoit-il dans le petit peuple du monde entier, lorſqu'ils ont compris qu'il falloit que Jeſus de Nazareth fût reſſuſcité; & que ſi l'auteur de cette Religion étoit reſſuſcité, il falloit que cette Religion fût vraie; lorſqu'ils ont compris que le Dieu que leur annonçoient les Apôtres, étoit le vrai & ſeul Dieu, & que les Dieux qu'ils avoient crûs & adorés juſques-là,

n'étoient rien, ou n'étoient que des démons; lorſqu'ils ont compris qu'une Religion qui enſeignoit tant de vertus aux hommes, & proſcrivoit ſi ſéverement tous les vices, qui établiſſoit un ſi bel ordre dans le monde, ne pouvoit pas être fauſſe; lorſqu'ils ont compris qu'une Religion que des prédictions certaines avoient précédée, que tant de merveilles accompagnoient, que de premiers témoins, & après eux, tant d'autres gens ſenſés défendoient juſqu'à l'effuſion de leur ſang, devoit être la Religion véritable; lorſqu'ils ont compris qu'une Religion, comme celle-là, ne pouvoit pas s'établir comme elle faiſoit, ayant tant d'ennemis & tant d'obſtacles à vaincre, ſi elle n'étoit protégée, & par conſéquent envoyée du Ciel.

Qu'on tourne la choſe comme on voudra, il faut que la Religion Chrétienne ait été à la portée des plus petits eſprits, qu'ils aient pû ſentir la force de ſes preuves, lorſqu'ils l'ont embraſſée aux dépens de tout, & au péril évident de leur vie. C'étoit, dit-on, l'exemple. Mais l'exemple ſe

fait-il ainsi suivre, lorsqu'il y va de tout, & jusques de la vie, pour ceux qui le suivent? Mais par qui avoit commencé cet exemple? C'étoit par les petits & les ignorans : S. Paul le rémarque expressément.

1. *Cor.* 1. 26.

C'étoient les miracles. Il y a donc eu des miracles grands, & en grand nombre, pour établir cette Religion? Ce sera-là après dix-huit cens ans une raison de croire cette Religion : ce sera après dix mille ans, lorsque les adversaires seront obligés d'en convenir, une preuve de la vérité de la Religion Chretienne qui est à la portée des simples. Si on nie les miracles, en convenant de ce que nous appellons la conversion du monde, le simple comprendra encore fort bien, que cette conversion sans miracles, est un miracle encore plus grand, & un témoignage encore plus fort de la vérité de cette Religion.

Simples, plus propres à comprendre la vérité de la Religion Chrétienne.

Toutes les chicannes, toutes les difficultés qu'on peut faire contre la Religion, lorsqu'il y a d'ailleurs des raisons invincibles de la croire, font plus d'impression sur les sçavans & les grands esprits, que sur les sim-

ples & les ignorans; & par-là la Religion Chretienne se trouve encore plus à la portée des petits, comme Jesus-Christ dans l'Evangile en rend graces à son Pere. *Luc.* 10, 21.

L'esprit des simples ne leur fournit point tant de conjectures, il ne leur présente pas tant d'embarras. Ainsi par le caractere de leur esprit, qui se trouve de même nature que les preuves de la Religion, l'esprit des simples se trouve plus susceptible de l'évidence de la Religion. Son œil est simple, il voit le simple, & laisse philosopher le bel esprit, qui philosophe tant, qu'il rejette ce qui est évident dans la premiere vûe: tandis que l'homme simple s'y tient, & ne regarde les difficultés, que comme des chicannes qu'on pourroit également lui faire jusques sur son existence. Voilà comme on peut prouver que la Religion Chrétienne est encore plus à la portée des simples & des ignorans, que des sçavans & des grands esprits; & comme il paroît démontré qu'elle est à leur portée, contre cette hardie proposition: *Aucune Religion révélée n'est à la portée des simples*; & cette conséquence qui fait

peur : *Donc aucune Religion révélée, la Chrétienne, non plus que les autres, n'est la véritable.*

La R. C. proportionnée aux grands esprits, comme elle est à la portée des simples.

Mais comme des libertins sans principes, & le monde en est plein, pourroient nous dire que la Religion Chrétienne n'est en effet que la Religion des simples & des ignorans ; que ce qu'on appelle ses preuves, ne fait impression que sur de petits esprits : je demande si les Philosophes anciens n'ont pas reçû la Religion Chrétienne ; si ceux de nos jours qui la combattent, disent contre elle quelque chose de solide & de convainquant ; si c'est dans cet entreprise qu'ils paroissent grands esprits. Je demande ce que les esprits forts ont découvert de foible dans les preuves de cette Religion, qui doive la faire rejetter toute entiere ; ce qu'ils sont obligés de croire, pour ne pas croire la Religion Chrétienne. Je demande, si en comparant esprits à esprits, il se trouvera autant de beaux esprits, & avec cela réglés dans leurs mœurs, qui se soient désabusés de la Religion Chrétienne, qu'il y en a eu, & qu'il y en a, qui en demeurent persuadés, après l'avoir une fois connue. La Re-

ligion Chrétienne eſt donc proportionnée aux grands eſprits, comme aux ſimples : aux grands eſprits, qui ne la peuvent rejetter, qu'en renonçant au bon eſprit.

L'impiété tâche de tirer parti des démêlés qu'il y a entre les Catholiques & les Proteſtans, au ſujet de l'examen des points de la Religion. Elle veut conclurre de ce qui s'eſt écrit de part & d'autre là-deſſus, que la diſcution de la Religion eſt une choſe impoſſible ; pour en tirer finalement cette conſéquence, que *preſque tous les hommes doivent, s'ils agiſſent en êtres raiſonnables, ſuſpendre leur jugement entre les differentes Religions* ; & que *la Religion Chrétienne*, quand elle ſeroit vraie intrinſequement, *ne peut obliger qu'un très-petit nombre de perſonnes.*

Fauſſe conſéquence du contradicteur.

L'examen des Proteſtans pouſſé dans toutes ſes conſéquences, pourroit bien aller à ce Pyrroniſme : nous ne ſommes pas chargés de les défendre là-deſſus. Mais l'expoſition des motifs de crédibilité pour la Religion en général, & l'autorité de l'Egliſe pour les objets particuliers qu'on doit croire dans cette Religion : cet-

te méthode simple, qui est celle des Catholiques, éloigne entierement les simples & les autres, de l'incertitude, & tourne toute à l'évidence de la Religion Chrétienne.

Autorité de l'Eglise.

J'ai ajouté aux motifs de crédibilité, l'autorité de l'Eglise, que nous ne cherchons pas dans les Ecritures ou les sources de la Foi, comme si nous n'étions conduits à l'autorité que par la Foi, (nous trouvant nécessairement engagés dans le cercle vicieux qu'on nous reproche tant) : nous trouvons cette autorité dans la visibilité même de l'Eglise, & dans les premiers principes du bon sens, qui nous font connoître qu'il faut pour les choses difficiles à comprendre, & qu'on doit cependant croire, déférer à la plus grande autorité visible qui soit sur la terre; à celle qui a toutes les marques d'un établissement divin, où éclatte singulierement la sagesse de Dieu : sagesse de Dieu, qui doit avoir pourvû par une autorité infaillible, ainsi que visible, à la foiblesse de l'esprit humain.

Il faut donc commencer par voir

l'Eglise : mais l'Eglise est visible pour les simples, peut-être plus que pour les autres ; & en voyant l'Eglise, nous commençons à croire l'Eglise, ce qui renferme son autorité. Nous sommes bien éloignés d'enseigner & de penser, que la Foi Chrétienne n'entre pas dans la connoissance & la croyance qu'ont les simples, ainsi que les gens d'esprit, de la vérité de la Religion Chrétienne. Nous disons seulement contre la proposition de l'espritfort, que les simples, comme les autres, sont capables d'entrer par la Raison dans la vérité de la Religion Chrétienne, & la nécessité de l'autorité de l'Eglise ; en même-tems que la Foi les y fait entrer, & les y fait acquiescer encore plus sûrement. La Raison & la Foi se tiennent embrassées ; & si la Raison ne s'y trouvoit plus, la Foi nous quitteroit aussi. Je dois croire l'Eglise : & je croi l'Eglise : voilà le grand, voilà le beau, voilà le raisonnable de la Religion Chrétienne : en voilà toute l'œconomie.

C'est la Foi qui nous fait Chrétiens, sans quoi, en croyant la vérité

du Christianisme, nous ne serions que des Philosophes. C'est la Foi divine de *cette sainte & raisonnable Religion* qui nous rend justes devant Dieu, & agréables à ses yeux, tandis que la persuasion humaine de cette même vérité de la Religion ne fait le plus souvent que nous enfler de présomption & d'orgueil. Les esprits communs ne sont pas exclus de sentir la force des preuves de notre Religion, & d'y acquiescer par cette conviction : mais enfin ceux qui auroient l'esprit assez petit pour n'être pas frappés de ces preuves, & croire par intelligence, mettroient leur salut peut-être encore plus en sûreté dans la simplicité de leur foi. C'est dans les hommes incrédules, faute de lumiere plus grande ou par préjugé, un bon usage de la Raison, que de parvenir par les doutes & l'incertitude, suivie d'un examen sérieux, à la connoissance & à la croyance de la Religion. C'est le bonheur de ceux qui sont nés dans l'Eglise, simples & autres, que Dieu lui ait donné une telle autorité, qu'on croit d'abord ce qu'elle propose ; & que la foi, ce pre-

mier acte de la foi Chrétienne : Je croi l'Eglise Catholique, exclue tout doute & toute incertitude, & prévienne l'examen : l'examen, dis-je, qui ensuite conduit à l'intelligence de ce que nous avions d'abord crû, peut-être sans le comprendre.

Il faut des motifs, disent nos Théologiens, pour nous attacher à l'autorité de l'Eglise : car nous croyons que même par la foi, la créature raisonnable ne croit rien sans motif ou raison de croire. Dieu ne manque pas de motifs pour faire sentir à ses enfans qu'ils doivent croire à l'Eglise ; mais quels sont ces motifs ? Le principal, je l'ai dit, c'est la marque, ou plutôt sa marque que Dieu a mise dans son Eglise ; ce caractere particulier & éclatant qui y fait reconnoître son ouvrage, qui la distingue de toutes les autres Sociétés qui prennent le nom de Religions dans le monde. A cette marque le S. Esprit fait reconnoître l'Eglise aux enfans de Dieu, avec une si grande autorité, qu'il faut recevoir sur sa parole toute la Doctrine Chrétienne.

M. Bossuet, *Confer. sur l'Egl. avec le Ministre Cl.*

Comment Dieu arrange-t-il ces

idées dans l'esprit des simples ? Comme une infinité d'autres motifs qui les déterminent à croire de certaines choses, & à en faire d'autres, s'arrangent dans leur esprit. Ces motifs sont plus enveloppés dans les esprits tout-à-fait bornés, qui sont cependant vraiment fideles : mais ils y sont, & c'est le Saint Esprit qui les y a mis avec la foi, d'une maniere inexplicable, comme il a répandu la charité dans nos cœurs d'une maniere ineffable.

Ce que j'avois à faire entendre à ceux qui nous calomnient & qui méprisent la Foi Chrétienne, c'est que dans l'analyse de cette Foi, nous faisons toujours entrer les motifs de croire, quels que soient ces motifs, & de quelque maniere que nous en pensions. Ce sera donc toujours un reproche mal fondé, que celui qu'on nous fait, de croire sans autre raison que la Foi ; parce qu'il y en a parmi nous, qui avec une foi bien vive, ne sçauroient rendre raison des raisons qu'ils ont de croire. Les motifs plus ou moins développés entrent toujours dans la foi, & en sont inséparables

parables: voilà comme nous croyons en créatures raiſonnables, une Religion raiſonnable, telle qu'eſt la Religion Chrétienne.

Nous ne ſommes donc pas ennemis de la Raiſon, pour être ſectateurs de la Foi: l'une & l'autre au contraire ſe réuniſſent dans notre croyance. Nous croyons, parce que nous ſommes raiſonnables: nous ſommes raiſonnables, en ce que nous croyons. Nous bâtiſſons ſur le fondement de notre très-ſainte Foi; & ce que nous bâtiſſons ſur ce fondement, c'eſt des raiſons divines & humaines de croire la Religion Chrétienne véritable, & de la propoſer comme telle aux ſçavans & aux ignorans, aux ſimples & aux gens d'eſprit.

Peu raiſonnables eux-mêmes & foibles eſprits, ceux qui ne peuvent pas faire de leur eſprit l'uſage qu'ils ont eux-mêmes marqué; qui ne font pas uſage d'un principe où il y a tant de Raiſon, & où il paroît tant de Religion. « Le meilleur uſage que » l'homme puiſſe faire de ſon eſprit, » c'eſt de découvrir quel eſt le culte,

» que l'Etre suprême exige de lui ;
» qu'il n'est dans l'ordre, que lors-
» qu'après l'avoir découvert il ho-
» nore Dieu, comme il veut être ho-
» noré ; & que comme rien ne doit
» tant intéresser l'homme que le soin
» de plaire à Dieu, il est d'une im-
» portance extrême pour lui de con-
» noître la vraie Religion, dans la-
» quelle seule on peut plaire à Dieu.

Qui n'eût été charmé d'un si beau début ? Et qui eût pû penser que tout se termineroit ici à éloigner de la Religion Chr. les hommes raisonnables ; que la conclusion de tout, seroit, que presque tous les hommes doivent suspendre leur jugement entre les différentes Religions, & se refuser sans hésiter à toutes celles qui se prétendent révélées ; que la Religion Chrétienne, quand elle seroit vraie, ne peut obliger qu'un très-petit nombre de personnes ; qu'il n'y a point d'abus plus visible de la Raison, que de croire la Rel. Chr. véritable, sur le fondement que ces personnes le croient ; & qu'enfin si Dieu prépare des châtimens dans une autre vie, ce sera pour un pareil abus ?

Abîmons-nous dans la profondeur des jugemens de Dieu. Car enfin ce n'eſt pas ici un homme entraîné par le vice ou par la légereté de l'eſprit, dans une impiété auſſi déclarée. C'eſt un Philoſophe qui penſe ſérieuſement, qui cherche à raiſonner conſéquemment, & en qui il ne paroît aucune de ces paſſions ennemies de la Religion Chrétienne. Ne ſortons de la douleur, que pour redoubler nos actions de graces envers Dieu, qui nous a donné & la foi de la Religion Chrétienne, & le bon uſage de la Raiſon, qui nous fait goûter notre foi & nous y affermit.

CONCLUSION ET RÉCAPITULATION *de tout ce Diſcours.*

LA Religion Chrétienne eſt ce qu'il y a de plus manifeſtement vrai dans les choſes de ce genre qui dépendent du raiſonnement. La contradiction de la Religion Chrétienne eſt ce qu'il y a de plus manifeſtement téméraire, de plus évidemment faux dans les principes même de la Raiſon.

L'impie ne laisse voir dans ses discours & dans ses écrits, avec la dépravation de son coeur & la force des passions, que la foiblesse, ou plutôt toutes les foiblesses de l'esprit humain; & ce n'est que par dérision qu'il est appellé esprit fort, comme c'est par un abus des termes, qu'il se donne modestement à lui-même le nom de bel esprit. J'ai mis à la tête la dépravation de son cœur, parce que ce n'est que du fond d'un cœur dépravé que des pensées aussi dereglées que celles de l'impie, montent dans l'esprit, & se répandent sur la langue. Le grand homme que celui qui ne pense plus par l'esprit! Le fort génie que celui qui n'est plus dirigé dans ses pensées par la Raison, mais par l'affection! Que la Religion, qui est toute Raison, même dans la Foi qu'elle nous commande, est puissamment attaquée par un tel homme!

L'impie, avec la légereté du caractere & l'ignorance, n'a que de l'audace. C'est un homme qui hazarde tout & qui erre sans fin: un homme qui bâtit sans fondement, qui attaque sans armes; qui ne raisonnant point, ne conclut point; qui

imagine, mais qui ne ſe ſuit pas, ſans doute parce que l'erreur n'a rien de ſuivi. La contradiction avec lui-même, ainſi qu'avec la Raiſon, eſt perpétuelle, auſſi-bien qu'inévitable, dans ſes diſcours & dans ſes écrits. Voilà un beau genre d'eſprit! Quelqu'un ajoutera : & des écrits bien dignes d'être réfutés! On les réfute pour avoir occaſion d'établir la R. C. & en l'établiſſant ſur des fondemens ſolides & par des raiſons ſimples, découvrir aux uns, confirmer aux autres, & faire ſentir à tous combien tous les appuis de l'impiété ſont frivoles, & combien elle eſt peu raiſonnable elle-même.

L'impie n'entame pas ſeulement les preuves de notre Religion, il n'affoiblit en aucune façons nos raiſons de croire. Il laiſſe les unes dans toutes leur force, & les autres dans toute leur évidence. Mais il chicanne, il enfle les difficultés, auſquelles il ne répond pas par malice ou par ignorance. Faiſant enſuite le reſpectueux envers la Religion, il fait le fâché de ce qu'on peut lui oppoſer de ces difficultés inſurmontables. Avec cela,

il croit avoir établi ſon irréligion. Et en effet de petits eſprits, qui ont des diſpoſitions de cœur encore plus mauvaiſes, s'y laiſſent prendre.

L'ignorance, par le peu de ſoin qu'on prend de s'inſtruire du fond de ſa Religion, ce qui nait de l'indifférence, donne un accès trop facile à l'impiété, qui eſt artificieuſe, ſi elle n'eſt pas forte. Elle ne triomphe en effet que de l'ignorance ou de la bêtiſe.

La Philoſophie, dont elle s'eſt aviſée d'emprunter le nom, & voilà tout, rend aujourd'hui l'impiété plus dangereuſe. On confond le nom de la Philoſophie avec la Raiſon; &, ſans approfondir la choſe, on reſpecte la Raiſon juſqu'au mépris de la Foi, qu'on s'eſt accoutumé, par une ignorance groſſiere, à ſéparer de la Raiſon.

Les traits hardis que l'impie lance ſur certains points de la Religion, le tour odieux ou ridicule qu'il leur donne, l'attention qu'il a à la montrer par ſes difficultés, à détacher du tout, tantôt ſes dogmes, tantôt ſa morale, à affoiblir ſes preuves ſépa-

rément : voilà la force de l'impie & la ressource de l'impiété. Une seule chose détruit tout ce spécieux, & force l'impie dans ses retranchemens: c'est que, quoique la Religion puisse être prouvée dans le détail, ce qu'on fait tous les jours ; c'est principalement dans la réunion de ses preuves, c'est dans l'évidence du tout, qu'elle paroît nécessairement vraie.

La Religion est si belle, si raisonnable, si autorisée, si solidement appuyée, si nécessaire pour fixer les incertitudes de l'esprit humain, si utile pour la vie future, ainsi que pour la vie présente : d'où lui viennent donc tant de contradicteurs & de si étranges contradictions ? Les attendoit-on de l'école de la Philosophie? Qu'ont-ils de plus beau à substituer : car enfin il faut une Religion ? Qu'ont-ils de meilleur à nous donner que cette Religion qu'ils veulent nous ôter ? Quelles démonstrations nouvelles opposent-ils à nos preuves anciennes, pour entreprendre, comme ils font, de nous inquiéter dans notre croyance ? Quel mérite ont de certains livres, pour faire tant de bruit

dans le monde, pour y être recherchés avec fureur, pour y suspendre toute autre lecture? C'est, on ne peut trop le répéter, la dépravation de nos moeurs qui favorise ainsi l'impie, & lui tourne son impiété à gloire & à mérite.

La vérité de la Religion Chrétienne est à la portée des simples & des esprits communs, lorsqu'elle leur est exposée d'une maniere claire & judicieuse; & en cela éclatte la sagesse de Dieu avec sa bonté. Elle est tellement à leur portée, lorsqu'on la leur expose en cette maniere, & qu'ils y appliquent leur esprit comme à une chose qui les intéresse, qu'il n'y a rien de tout ce qu'ils sont capables de croire, & qu'ils croient en effet par raison, qu'ils comprennent aussibien; qu'ils ne prennent aucun parti dans la vie sur des raisons plus fortes, & qu'ils sentent davantage, que celles qui les attachent à la Religion Chrétienne.

Il est donc vrai, & cela fait honneur à Dieu, que la véritable Religion doit être à la portée de tous ceux à qui elle est proposée : mais il

est faux que la Religion Chrétienne ne soit pas dans ces termes à l'égard des simples. Si parmi nous, non-seulement des hommes simples, mais tant de gens d'esprit croient, sans connoître ni pouvoir rendre raison pourquoi ils croient, le reproche tombe sur l'indifférence de ces Chrétiens pour leur Religion, & non sur le peu de lumiere que la Religion Chrétienne porte avec elle.

Ce sont les simples au tems de Jesus-Christ & à la conversion du monde, qui ont été plus frappés des raisons de croire la Religion Chrétienne véritable; & cela a paru, en ce qu'il y a eu plus de simples que d'autres qui l'ont embrassée. Ils y ont moins d'obstacle par le cœur : voilà pourquoi ils sentent encore plus que les grands esprits la force des preuves de cette Religion des petits.

C'est le meilleur usage que l'homme puisse faire de son esprit, que de découvrir quel est le culte que l'Etre suprême exige de lui. Cette maxime est digne d'être sortie d'une bouche plus Chrétienne : qu'on la suive, & l'on viendra à la Religion Chrétienne du fond de

l'Amérique : on y viendra du Déïsme, qui est un de plus grands égaremens de l'esprit humain. Cette maxime fait honneur à la Raison ; & c'est, ou pour n'avoir pas écouté, ou pour n'avoir pas en ceci suivi la Raison, que tous ceux qui ne seront pas venus à la Religion Chrétienne seront inexcusables au jugement de Dieu, & le sont déja au tribunal de la Raison.

La Raison laissée à elle-même est étrangement fautive, nous en avons peut-être le plus terrible exemple dans cet Ecrit, où la Raison, de ce beau & lumineux principe que je viens de citer, a été conduite & voudroit nous conduire avec elle, à suspendre notre jugement entre toutes les Religions ; à nous garder sur-tout de choisir aucune de celles qui se prétendent révélées ; & à ne craindre de châtiment en l'autre vie, si toutefois il en faut craindre, que pour l'abus visible que nous aurons fait de la Raison, si nous avons embrassé la Religion Chrétienne, ou si nous y sommes demeurés attachés ; les motifs d'y croire n'étant pas à notre portée.

Mais enfin si la Raison laissée à elle-même, peut nous égarer si fort sur la Religion, c'est la Raison guidée d'en-haut, qui doit nous faire entrer dans la véritable Religion, & nous y arrêter, si nous y sommes.

Dieu qui est la souveraine Raison, ne peut pas commander à l'homme une Religion où l'on croie contre la Raison, & malgré la Raison; mais seulement où l'on adhére avec raison à des choses qui sont au-dessus de la Raison. Il n'a pû donner à la créature raisonnable qu'une Religion dans laquelle la Raison nous fait entrer, dans laquelle la Raison nous soutient au milieu des objets de la Foi. Cela est si certain, qu'en derniere analyse, les raisons de croire sont le fondement de notre foi, & le ressort de toute notre Religion. Je ne croi la Religion en elle-même, ni rien dans la Religion, que parce que Dieu me l'a dit; & je ne croi, clair ou obscur pour moi, tout ce que Dieu m'a dit, que parce que la Raison me dit que Dieu ne peut pas me tromper, & que son autorité est une raison égale pour croire ce que je

comprends, & ce que je ne comprends pas.

Tournez la Religion en tous les ſens, retournez-la ſur elle-même, vous n'y trouverez que la foi à ce que Dieu a dit, par la raiſon qu'il faut néceſſairement croire ce qu'a dit celui qui ne peut ni tromper les hommes, ni être lui-même trompé par quoi que ce ſoit. Et quant au fait, ſçavoir ſi Dieu a dit telle & telle choſe, c'eſt encore par la Raiſon que j'y arrive. Car enfin, je ne croi pas le fait, non plus que le dogme, parce que je croi; mais je croi l'un & l'autre, parce qu'il faut le croire quand on veut faire uſage de ſa Raiſon.

La Foi me fait croire ce que Dieu a dit: c'eſt la Raiſon qui me fait voir que Dieu l'a dit. La Foi m'auroit fait croire les choſes au-deſſus de moi que Jeſus-Chriſt m'auroit dites; mais c'eſt la Raiſon (j'ai expliqué ailleurs comment la grace y influe) qui, avant cela, auroit conclu des miracles de Jeſus-Chriſt & des autres caracteres de ſa miſſion, qu'il étoit vraiment envoyé de Dieu pour me parler de ſa part, & par conſé-

quent qu'il falloit croire J. C. *Croyez-vous que le Messie fera plus de miracles qu'en fait celui-ci?* Voilà la Raison qui détermina plusieurs des Juifs à ajouter foi aux choses que J. C. leur disoit, & en un mot à croire en lui. Au sortir de la Sinagogue d'Antioche, ou du logis de saint Paul à Rome, où il avoit prouvé la Divinité de Jesus-Christ par les Ecritures, plusieurs croyoient, parce qu'ils voyoient que l'application de ces Prophéties ne pouvoit être faite qu'à Jesus-Christ. Les Juifs de Bérée crûrent par la même voie. Un Protestant au sortir d'une Conférence entre un Evêque & un Ministre, quitte son erreur & embrasse la Foi Catholique: c'est que sa Raison lui a fait comprendre que M. Bossuet avoit raison, & que le Ministre Claude avoit tort. Lidie croit aux discours de saint Paul, parce que *Dieu lui a ouvert le cœur pour croire ce que lui prêchoit le saint Apôtre*: mais en lui ouvrant le cœur, il lui ouvre l'esprit aux motifs & aux raisons de croire.

Joan. 7, 31.

Act. 16. 14.

Dans l'analogie de la Foi tout se termine à croire, mais avec des mo-

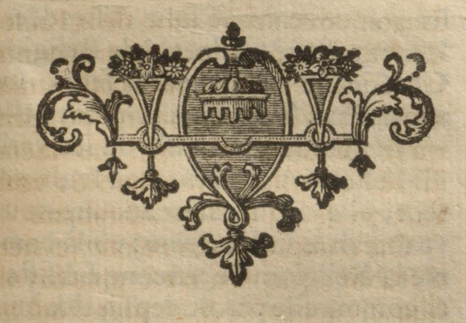
tifs, & par le moyen de la Raiſon dirigée d'en-haut. Il faut croire : voilà la Raiſon. Je croi : voilà l'acte de la Foi. La Raiſon & la Foi ont leurs fonctions à part. Je dois croire, parce qu'il eſt raiſonnable de croire, & déraiſonnable de ne pas croire ce que Dieu a dit : voilà la fonction de la Raiſon. Je croi le myſtere de la Trinité, parce que Dieu l'a dit : voilà l'office de la Foi. Cherchons ces deux choſes dans la foi d'Abraham, qui eſt le modele & la regle de la nôtre. Il faut croire contre toute apparence que Dieu accomplira ce qu'il m'a promis en la perſonne de mon fils Iſaac : voilà l'opération de la Raiſon dans Abraham. Abraham crût contre toute apparence, ce que Dieu lui avoit dit d'une nombreuſe poſtérité qu'il lui donneroit par ce même Iſaac, qui alloit être immolé : voilà l'action de la Foi dans Abraham.

On comprend par ce que je viens d'établir, que rien n'eſt plus frivole que cette penſée & ce perpétuel argument des contradicteurs : ils n'ont, diſent-ils, qu'un Je croi à oppoſer aux difficultés que nous leur obje-



ctons, & aux raiſons dont nous les preſſons. Non, ce n'eſt pas JE CROI que nous oppoſons à vos difficultés, ſolides ou frivoles; mais J'AI RAISON DE CROIRE, j'ai des raiſons invincibles de croire, malgré ces difficultés; & ce ſeroient également des raiſons pour vous, ſi vous ne vous étiez mis fauſſement dans l'eſprit que dans le Chriſtianiſme il faut croire ſans raiſon.

Fin du onziéme Diſcours.



DOUZIE'ME DISCOURS CONTRE LES IMPIES DU TEMS, ET LES FONDEMENS DE L'IMPIÉTÉ MODERNE.

Ps. 86. 1. LA Religion Chrétienne *a ses fondemens dans les montagnes saintes* : aussi n'a-t-elle jamais pû être ébranlée. Les vents impétueux ont soufflé, les grandes eaux se sont débordées, la mer a élevé ses flots, & la Religion Chrétienne est demeurée ferme sur elle-même. Toujours la même : elle n'a pas perdu une seule de ses vérités, elle n'a pas admis une seule erreur, elle n'a souffert aucune nouveauté dans sa Doctrine : voilà comme la Religion Chrétienne subsiste, & comme elle paroît depuis dix-huit cens ans à ceux qui prennent la peine de l'approfondir, & d'en suivre la durée & l'œconomie. La Religion

Chrétienne est Divine, & revêtue de toutes les marques de Divinité que l'esprit humain peut demander pour y adhérer avec fondement & par raison : c'est en cela que nous mettons la soumission raisonnable que nous rendons à la Foi. *Rationabile obsequium.* Rom. 12. 1.

Il n'en est pas ainsi de l'impiété. Elle est bâtie sur le sable, & le moindre raisonnement peut la renverser. Elle est fondée sur les imaginations des hommes, incertaines de leur nature, toujours variables, & souvent contraires à elles-mêmes d'un moment à l'autre. Elle ne tient à rien de solide qui l'établisse, & elle ne subsiste que par les difficultés qu'elle croit ou qu'elle veut voir dans une Religion qui lui déplaît ou par sa sainteté ou par son autorité. L'impiété n'a ni l'antiquité, ni une suite en corps de Secte, ni l'uniformité dans les dogmes, ni la stabilité dans les principes. Le seul principe raisonnable, & vrai en lui-même, sur lequel elle s'appuie, est précisément celui qui établit la Religion Chrétienne, qui l'affermit dans les esprits

raisonnables; sçavoir, qu'il ne faut croire qu'avec Raison. Ce que l'impie, pour se justifier, & en même-tems pour nous attaquer, ajoute au principe, c'est-à-dire, l'application qu'il en fait à la Foi Chrétienne, est avancé légerement & contre la vérité, comme nous l'avons fait voir dans le Discours précédent.

Sur l'existence de la Divinité & la nature de Dieu.

L'impiété ramasse de toutes parts des conjectures; elle reçoit ce qu'il y a de plus incertain & de plus contesté, s'il peut la servir; elle ne rejette aucune nouveauté, pour peu qu'elle soit éblouïssante; ce qui la flate singulierement, c'est *de changer les idées reçûes par les autres hommes, de porter dans ses recherches un esprit créateur.* Des conjectures, des pensées plus qu'incertaines, de nouvelles découvertes, le contraire de ce qu'a pensé jusqu'ici le genre humain, la création en genre d'idées: voilà donc les fondemens de l'impiété. Il s'agit de sçavoir, si cela est bien propre à l'appuyer sur elle-même, à la faire entrer dans les esprits & à l'y faire tenir. Nous l'allons voir dans le détail des dogmes que l'impiété veut

introduire dans le monde, & des difficultés qu'elle nous fait.

La premiere chose que nous sentons en nous, c'est que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, que c'est un Etre supérieur à nous qui nous a faits, qui nous conserve, & qui peut nous ôter la vie, sans qu'il soit en notre pouvoir de l'en empêcher; un Etre qui nous domine de toutes parts, & contre lequel nous sommes entierement impuissans; qui peut nous faire du bien ou du mal comme il lui plaît, & selon qu'il est content ou irrité contre nous. De là ce recours naturel à Dieu dans nos peines, qui ne tient rien de l'éducation, ou plutôt que le plus fort préjugé de l'éducation ne peut empêcher. C'est ce que Tertullien fait observer aux Payens. *Dieu le voit. Je le demande à Dieu. Je l'attends de Dieu. Quand vous parlez ainsi*, dit Tertullien, *ce qui part d'une ame naturellement Chrétienne, c'est le ciel que vous regardez, & non le Capitole : Pronuntians hæc, non ad Capitolium, sed ad Cœlum respicit.* *Apol.* ch. 17.

La premiere chose qui se présente à l'esprit, comme l'ouvrage d'un Etre

tout-puissant & infiniment intelligent, c'est le Ciel & la Terre avec leur magnificence, & cette belle ordonnance de l'un & de l'autre. Ce que nous reconnoissons de plus en plus à mesure que nous avançons en âge, & que nous réfléchissons sur nos pensées, c'est qu'il y a un Dieu. Tout ce que nous entendons de la bouche des hommes à mesure que nous entrons dans la société, toutes les instructions qu'on nous donne, tout ce que nous prêchent les divers évenemens du monde & de la vie humaine, ainsi que les effets journaliers de la nature, c'est qu'il y a un Dieu qui préside à tout & de qui tout vient. De jour en jour par ces mêmes moyens l'idée d'un Dieu s'affermit en nous, & les perfections de la Divinité s'y développent.

C'est ainsi que l'impie lui-même est né, qu'il a été élevé, qu'il a été instruit, qu'il a crû & qu'il a parlé. S'il a eu plus d'esprit & de science, il a eu une connoissance plus distincte & plus assurée de l'existence de la Divinité & de ses attributs. Il a admiré Dieu dans ce qui échappe aux au-

tres hommes : il l'a reconnu & l'a adoré dans ce qui n'eſt regardé par les hommes groſſiers & ſans lettres, que comme un effet du hazard ou des conſeils des hommes. En un mot, l'impie homme d'eſprit & homme de lettres, a crû la Divinité, non-ſeulement par ſentiment ou par une inſpiration étrangere, mais par raiſon, & ſur des raiſons invincibles. Il l'a démontrée à ceux qui ont voulu la connoître en cette maniere, & il l'a défendue contre ceux qui ont cherché à la combattre. Mille fois il a dit ce qu'il ne veut plus ſe dire à lui-même, & ce qu'on ne peut plus lui faire entendre: *Qui ſtuduerit intelligere, cogetur & credere.* Celui qui voudra y appliquer ſon eſprit, ſera forcé de le croire.

Tertullien, *Apol. c.* 18.

D'où nait l'impiété au ſujet de Dieu : comment elle ſe forme.

Il marchoit dans cette voie de toute la terre : ſage & reglé dans ſes penſées, ainſi que dans ſa conduite ; lorſque tout ſe déregle dans cet homme. Le libertinage commence ordinairement par les mœurs, & finit par l'eſprit : quelquefois la folie attaque tout d'un coup l'eſprit, & part du cœur. Il eſt flateur & il paroît beau

de changer les idées reçûes par les autres hommes, de porter un esprit créateur dans ses recherches sur la Religion; & il est plus grand, ainsi que plus satisfaisant pour l'amour propre, d'aller droit à la Divinité, sans sçavoir encore ce qu'on en fera.

Quand ce sont les mœurs vicieuses qui conduisent là, par l'intérêt qu'on a que la Religion Chrétienne ne soit pas véritable dans de certains points, on s'arrête plus long-tems sur ces points, qu'on chicanne comme on peut; mais enfin il en faut venir pour se calmer, à défigurer entierement la Divinité; & si cela ne suffit pas pour se rassurer, il faut la nier totalement. Il est donc évident que l'impiété qui va à détruire l'idée commune de la Divinité, ou enfin à nier Dieu totalement, sort du cœur; & que c'est-là, non une simple illusion de la vie humaine, à quoi nous sommes tous sujets; mais une folie propre à l'impie. Le Saint Esprit l'a dit
Ps. 13. 1. en deux mots: *Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus.* L'insensé a dit dans son coeur: Il n'y a point de Dieu.

C'est une parole dans le cœur, ce

n'eſt pas encore le langage de la bouche. C'eſt le deſir du coeur, ce n'eſt pas encore la penſée de l'eſprit. Il faut ſuivre ceci pour bien connoître la foibleſſe de l'impiété, & en même-tems le pouvoir que le cœur a ſur l'eſprit. Le cœur a bien-tôt gagné ſur l'eſprit de lui faire rejetter les idées Chrétiennes ſur la Divinité : mais l'eſprit réſiſte, & quelquefois juſqu'au bout, à la violence que le cœur veut lui faire au ſujet de l'exiſtence même de Dieu, après l'avoir ſubjugué ſur tous les autres points de la Religion.

Ainſi le cœur continue à dire : Il n'y a point de Dieu : *Non eſt Deus* ; & l'eſprit continue à croire une Divinité, rejettant tout le reſte. Il a perdu la Religion, & il en parle en libertin, lorſque pour couvrir cet excès, ou plutôt pour faire voir qu'il a ſeulement paſſé de la Religion à la Philoſophie, l'impie parle d'un premier Etre en termes ſingulierement magnifiques. Il ſeroit difficile d'exprimer combien l'impie qui en eſt venu là, & qui n'a pas pû être pouſſé plus loin par les paſſions, eſt con-

tent de lui-même & de sa Philosophie. Il ne sçait, lorsqu'il parle en toute liberté, comment marquer le mépris qu'il fait de ceux qui croyent quelque chose au-delà.

L'impie qui a intérêt qu'il n'y ait point de Dieu, & qui continue à croire une Divinité, a donc combattu long-tems lui-même contre lui-même, pour rejetter cette affreuse pensée que lui suggéroit son cœur mauvais : *Il n'y a point de Dieu* : c'est la politique, c'est la crainte, c'est l'imbécillité humaine, qui d'abord a fait les Dieux, & ensuite un peu plus de philosophie qui les a réduits à un ; mais réellement il n'y en a point. L'esprit donc, pour ne pas se renoncer lui-même, n'a pas pû se rendre là-dessus, & il a fallu que le cœur ait, pour ainsi dire, composé : mais le cœur s'est rendu le maître de la composition. Il a donné l'idée de Dieu : il l'a formé à son gré, sans égard, & pour ainsi dire, sans respect pour lui-même, & plein d'égards, ou plutôt plein de foiblesse pour les foiblesses des hommes ; sans autre soin d'eux que pour le corps ; sans le moindre

intérêt

intérêt à leur conduite, ſe contentant de leur part de la reconnoiſſance, telle quelle, de ſon exiſtence & de ſon élevation au-deſſus de tout.

Voilà comme l'eſprit de l'impie s'eſt accordé avec ſon cœur au ſujet de Dieu, comme il l'a reçû par la violence que le cœur lui a faite, comme il eſt enfin parvenu à le croire, comme il le prêche, comme il veut en établir & en fixer la croyance dans les eſprits, comme il l'adore, & comme il enſeigne qu'il faut l'adorer. Mais plutôt, s'il dit qu'il adore cette chimere, ſous le nom d'Etre ſuprême, & qu'il faut l'adorer; croyez qu'il ſe moque de lui-même, en faiſant ſemblant d'adorer Dieu, & qu'il ſe moquera également de quiconque l'adorera ſur ſa parole. Et s'il recommande avec l'adoration intérieure de cet Etre ſuprême, le culte du tems, & les cérémonies du pays; croyez qu'il s'accomode à un goût des hommes, qu'il mépriſe; & qu'il ménage des préjugés, contre leſquels il éclatera dans l'occaſion, ſoit par des diſcours, ſoit par des écrits. Il a pris ſon modele au ſujet du vrai Dieu, dans

la pensée & dans la conduite des anciens Philosophes au sujet des fausses Divinités.

Le grand effort de l'esprit humain dans les impies ! Dieu devient enfin ce que le cœur veut, & ce que le vice a réglé qu'il doit être. La belle, la sçavante école que celle de l'impiété ! Que le Dieu des impies est digne en effet d'être présenté aux hommes par la Philosophie moderne ! Qu'il est digne d'être préféré au Dieu que les Chrétiens ont reconnu de tout tems, & qu'ont enfin confessé avec eux, les sçavans & les ignorans, le peuple & les Philosophes ! N'a-t-on pas honte de revenir ainsi au Paganisme, ou plutôt de le passer ? de faire un Dieu qu'on ne puisse ni aimer, ni craindre, ni servir, ni respecter; un Dieu qu'on ne puisse croire, sans renoncer, non à des préjugés, mais à la Raison ?

Le Dieu des impies est digne d'eux: tout le reste dans la nature & dans l'esprit humain, le rejette & l'abhorre. Si leur foiblesse n'est pas reconnue, ce n'est pas faute d'être manifeste : si elle est érigée en force d'es-

prit, c'eſt le renverſement de l'eſprit. Si l'on ne prétend admirer que le tour d'eſprit avec lequel l'impie parle contre Dieu, il y a encore bien de la foibleſſe dans cette admiration ; & ſi l'on trouve ce tour ſéduiſant, on a ſoi-même, ou bien peu d'eſprit, ou bien peu de foi.

Mais ſi Dieu eſt tel que la Religion Chrétienne nous le repréſente, tel que font profeſſion de le croire tous ceux qui croient à l'Evangile, & qu'on le prêche hautement ; ne ſera-ce point *un Dieu trop dur*, un Dieu *trop ſévére*, un Dieu *qu'il faudra haïr pour ſon injuſtice* : en un mot, *ne ſera-ce point pour pouvoir l'aimer, qu'on ne ſera point Chrétien ?*

Je reconnois ici les blaſphémes, & les blaſphémes réïtérés d'un impie. J'ai héſité de les répéter, j'ai frémi d'horreur en les écrivant : mais toute la haine doit tomber ſur le blaſphémateur lui-même. Toute l'horreur doit paſſer ſur l'impie, qui change Dieu en protecteur de l'impiété, ou le nie abſolument ; ſur l'impie, qui ne voulant pas vivre ſelon les loix Chrétiennes, aime mieux déſavouer

le Dieu des Chrétiens, le rendant odieux, & se donnant lui-même pour raisonnable en ce qu'il rejette un Dieu qui gêne les mœurs, un Dieu qui ne sauve pas indifféremment l'homme vicieux & l'homme vertueux.

En attaquant comme Philosophe, le Dieu que le Théologien lui montre, qui est celui que la Religion Chrétienne nous enseigne, l'impie intéresse tous les vicieux, tous les gens du monde, &, autant qu'il peut, tout le genre humain dans son raisonnement. C'est ici qu'il suppose qu'un Dieu tel que celui des Chrétiens, ne seroit propre qu'*à faire des Athées*. Je sçai que son raisonnement au sujet du petit nombre que Dieu conduira au salut, est vulgaire: mais il n'en est pas moins impie; puisque ce qui le révolte dans le Dieu que lui montre notre Théologien, n'est pas une pensée de ce même Théologien, mais la propre parole de Jesus-Christ dans l'Evangile: Peu d'Elûs. On sent ici la vérité de ce que j'ai dit plus haut, qu'il faut que l'impie, avant d'entrer en raisonnement, se défasse

de tout respect, même apparent, pour l'Evangile.

Il est cependant aisé de voir à travers les blasphémes & les emportemens de l'impie contre le Dieu des Chrétiens, que ce n'est pas ici un homme rassuré contre les idées du Christianisme ; que c'est un homme qui cherche à s'étourdir, qui fait ce qu'il peut pour se persuader qu'il n'a rien à craindre de Dieu, tandis que cette crainte le poursuit, & ne lui laisse point de repos. Que le sort de l'impie est donc déplorable, & qu'il seroit propre, si l'on y faisoit attention, à préserver les hommes de l'impiété ! L'impie peut perdre ses remords, il ne perd pas si facilement ses inquiétudes. Ses premieres pensées sur la Religion, qui sont les pensées naturelles de l'ame, lui reviennent souvent, & plus il l'approfondit pour y trouver de quoi la rejetter, plus il y trouve de quoi la croire, s'il a de l'esprit. En un mot, il ne sort pas de l'incertitude, s'il a conservé le raisonnement. Et tout ce qu'il peut faire de plus grand à la mort, c'est de dire brutalement, ou si l'on veut,

avec un faux courage, qu'il va s'éclaircir ſur un grand Peut être. Et alors il ſe précipite dans la mort enveloppé dans lui-même, comme un homme s'enveloppe dans ſon manteau pour ne pas voir les horreurs du naufrage.

Qui peut ſoutenir la penſée d'une pareille fin ? C'eſt cependant ce qui peut arriver à l'impie de moins funeſte à ſa derniere heure. Car c'eſt-là communément que le déſeſpoir l'attend. C'eſt-là qu'il trouve ce même Dieu devant lequel il a toujours fui, à qui il a toujours dit : Ce n'eſt pas vous. Il le trouve, dis-je, qui lui dit : C'eſt moi, & tu vas tomber dans mes mains, & tu ne m'échaperas plus.

Je ne ſçai ſi tout l'intérêt des méchans, ſi tous les deſirs de leur cœur, ſi tous les efforts de leur eſprit, ſi toutes les recherches qu'ils ont pû faire en eux-mêmes & dans la nature, ſi une certaine Philoſophie nouvelle, retournée dans tous les ſens, en a pû conduire un ſeul au pur Athéïſme, s'il eſt en un mot de vrais Athées. Il en eſt du moins qui veulent jouër ce perſonnage, après avoir comme préludé par toutes les autres ſortes

d'impiété. Il en eſt qui ne craignent pas d'enſeigner, du moins en cachette, cette doctrine empeſtée, après s'être enhardis eux-mêmes, & y avoir préparé les autres par les doctrines les plus approchantes.

Que dire de nouveau contre les Athées, & quelles preuves ajouter à celles qui ont établi juſquici l'exiſtence de Dieu, ſi ce n'eſt peut-être celles par leſquelles on prétend aujourd'hui établir l'Athéïſme ? Rien en effet, n'établit & ne confirme davantage l'exiſtence de Dieu, que l'impuiſſance d'y donner atteinte avec tout l'intérêt & toute la volonté poſſible. Rien ne prouve plus que Dieu eſt, que la foibleſſe des raiſons qu'un homme d'eſprit, qui s'y ſera épuiſé, apportera pour nier & pour détruire cette exiſtence. Je pourrois donc paſſer ici ce que le Théologien enſeigne, ce que le Philoſophe dit tous les jours, ce que l'homme le plus ordinaire ſçait, que tout dans l'homme & hors de l'homme rend témoignage à l'exiſtence de Dieu ; que toutes les véritésc onnues ſe terminent là ; que les anciennes

erreurs, & tant de fables au sujet de la Divinité, ne viennent que de-là; que l'impiété vulgaire, sous le nom de Déisme, le prêche elle-même aussi haut que la Religion Chrétienne; qu'on n'a jamais pensé autrement, ni cesser de penser ainsi dans la révolution des Religions, & dans cette multitude de pensées différentes sur la Religion; qu'on n'a jamais philosophé & raisonné sur un autre fondement; qu'on n'a jamais rien pû substituer qui ait contenté l'esprit humain, pour rendre raison de l'ordre du monde, des grandes, ainsi que des petites choses dans la nature, de mille événemens pendant la durée des siécles; que cette existence seule peut être la cause de la nôtre, ainsi que de celle de tous les êtres. Mais je ne dois pas manquer de tirer avantage de ce que le même homme aura écrit pour le public, *que la voix de toute la nature nous crie qu'il y a un Dieu, avec autant de force que ces subtilités* (d'un Théologien qu'il nomme) *ont de foiblesses.*

Je dois donc m'appuyer beaucoup de ce dernier témoignage, après a-

voir touché en passant les autres preuves. Mais je croi que je serai encore plus fort de la contradiction elle-même de l'Athée, vrai ou feint, qu'on va entendre parler. C'est d'abord, selon lui-même, une nouvelle découverte.

Une découverte en ce genre au dix-huitiéme siécle! Elle vient trop tard : elle ne troublera pas le genre humain dans la possession où il est de reconnoître une Divinité. Une découverte sur une matiere purement philosophique, après des recherches & des efforts inutiles pendant six mille ans, seroit toujours très suspecte, & on ne la recevroit qu'avec de bonnes démonstrations. Mais une découverte aussi tardive sur un sujet si intéressant, sur le premier mobile de tout, est une chose évidemment fausse, & l'on peut la rejetter, sur le seul caractere de nouveauté qu'elle se donne par ces paroles: *L'existence d'un Dieu est le plus ancien & le plus enraciné de ces préjugés de Religion; & je crois avoir découvert la source, &c.*

Mais enfin venons à la découverte

elle-même, & transcrivons l'endroit tout entier, tel qu'on le trouve dans un manuscrit trop fidelle & trop certain. *La matiere a toujours été présente à nos yeux, & nous avons été toujours trop curieux, pour ne pas chercher à la connoître: l'amour propre souffriroit trop à nous ignorer nous-mêmes, qui sommes toujours avec nous, & qui par-là étions convaincus à tous momens du peu d'étendue de nos lumieres. Nous avons imaginé un Dieu Créateur, principe de toutes choses : il est bien vrai que nous ne comprenons pas mieux son origine que nous comprenons la nôtre ; mais il est plus éloigné de nous : nous ne sommes pas obligés d'être toujours avec lui, comme nous sommes avec nous ; & la vérité se sauve par-là.*

On a fort bien observé, *que le Philosophe qui écrit* sur de certaines matieres, *n'écrit pas pour le peuple*, ou pour le commun des hommes ; & qu'ainsi *son sentiment philosophique* ne fera jamais un grand ravage *dans la Religion d'un pays*. Mais quand on écrit contre l'éxistence de Dieu, & de la maniere dont nous venons de voir, écrit-on pour quelqu'un ? Peut-on espérer d'être crû d'un seul homme ? Sera-t-

on écouté d'un autre encore avec ſoi qui ſe dira Philoſophe ? Il faudroit reſpecter davantage la Philoſophie, ne pas la faire paroître avec des raiſons ſi foibles & ſi miſérables, contre des preuves ſi fortes & en ſi grand nombre.

On convient que c'eſt ici *le plus grand* & le plus ancien *des préjugés, le plus enraciné*. Mais n'eſt-ce point là le plus fort de tous les préjugés en faveur de l'exiſtence de Dieu ? Et ne faut-il pour détruire un préjugé de cette force, qu'avancer que c'en eſt un ? *Tous les hommes*, ajoûte-t-on, *ſe ſont accordés ſur le fond de cette idée.* Que cet accord eſt puiſſant pour prouver la choſe dont il eſt l'objet, & qu'il faudroit de preuves pour détruire celle qui réſulte de cet accord ! *On n'a rien trouvé dans la nature qui fût analogue à cette idée ; & on a décidé que c'étoit une lumiere naturelle.* Qu'eſt-ce donc qu'une lumiere naturelle, ſi ce n'eſt une idée qui ſe trouve dans tous les hommes, & à laquelle rien n'eſt ſemblable dans la nature & dans l'homme ?

Je reviens à celui-ci. S'il avoit été chargé d'ajoûter aux preuves de l'é-

xistence de Dieu, quelque démonstration nouvelle, auroit-il pû nous en fournir une plus complette, que celle qui résulte, tant du caractere & du fond de sa nouvelle découverte, que des raisons dont il l'appuie? Car enfin tant au tribunal de la Raison, qu'à celui de la Religion; s'il y a une preuve forte de la vérité d'une chose, c'est lorsque l'adversaire habile homme, intéressé à la chose, qui a cherché long-tems, & par-tout des contradictions, la contredit aussi foiblement & aussi mal qu'elle se soutient bien par elle-même, & que ses défenseurs l'appuient de bonnes preuves, & en grand nombre.

Il faut donc reconnoître après les vains efforts d'un Philosophe tel que celui-ci, que la Théologie, & la Philosophie elle-même a raison de croire & d'enseigner un Dieu. Il faut reconnoître, malgré une certaine Philosophie, que l'existence d'un Dieu ne souffre pas un moment de doute & d'incertitude. Quiconque n'est pas déterminément pour elle, est contre elle. Quiconque hésite tant soit peu là-dessus, n'est ni Chrétien, ni Philosophe.

Nous reconnoiſſons cependant avec le Prophéte, que Dieu *eſt un Dieu vraiment caché* ; & il y paroît, puiſque l'Athée ne le voit nulle part. Nous diſons encore que Dieu ne doit pas être ſi manifeſte ; parce qu'il eſt des hommes qui ne méritent pas de le connoître ; qu'il en eſt, & il ne faut pas les chercher bien loin, qui font tout ce qu'il faut pour ne le connoître pas ; qu'il y en a qui craignent de le connoître, & qui aiment ces ténebres dans leſquelles il s'enveloppe pour eux. *Iſaïe 45, 15.*

Que l'on cherche toutes les raiſons que l'impie peut avoir d'attaquer l'immortalité de l'ame, de ſe dégrader lui-même de l'honneur où Dieu l'a mis en le créant à ſon image, pour s'abbaiſſer juſqu'à l'entiere reſſemblance avec les bêtes ; on trouvera que toutes ces raiſons ſe réduiſent à l'intérêt malheureux qu'il a contracté de n'être pas immortel, & d'avoir un même ſort avec les bêtes.

Sur l'immortalité de l'ame. Par où elle eſt attaquée : combien elle l'eſt mal.

C'eſt cet intérêt qu'il ſe diſſimule à lui-même, & qu'il cherche à cacher aux autres, comme une choſe honteuſe : mais nous le ramenerons

là de tous les écarts où il se jette. Il sera Matérialiste déclaré; il nous sera entendre qu'il l'est par conviction; il se dit à lui-même qu'il l'est avec raison; il cherchera jusques dans la spiritualité, ou *dans la puissance de Dieu*, des raisons pour croire *que la matiere peut penser*, & de-là en venir à la déstruction d'un Etre qui pense: mais tout cela sera fondé sur des raisonnemens si frivoles, & si peu soutenus de preuves, qu'on remontera facilement à l'intérêt & au desir que tout l'homme soit mortel, comme à la premiere & à la seule raison qu'a l'impie de croire une telle chose de lui-même, & de tous les hommes avec lui. Que lui ont fait les autres hommes?

Laissons-là l'intérêt, que l'impie nous a dit lui-même n'être pas une raison pour croire; & suivons cette Philosophie des Matérialistes, si ç'en est une.

Nous sçavons, sans qu'on nous le dise, d'où nous vient cette Philosophie qui confond dans nos esprits l'idée de l'esprit avec celle du corps, & l'idée du corps avec celle de l'esprit, pour confondre tout l'homme

dans un même ſort à la mort. L'impiéte a créé cette Philoſophie, qui bâtit ſur l'ignorance : *Nous ne connoiſſons ni l'eſprit, ni le corps*, & qui s'y perd: l'impiété l'a goûté, l'impiété la répand d'un pays à un autre, l'impiété la débite ici avec une audace qui étonne, & qu'on n'a pû ſupporter.

On ne veut plus s'en tenir aux idées reçûes, de ſubſtance qui penſe, & de ſubſtance étendue. Ce ſont-là des imaginations trop favorables à la Théologie, & que la bonne Philoſophie, c'eſt-à-dire celle de L... de N...& de leur perpétuel admirateur, rejette, & joint *aux erreurs dont les ouvrages d'un grand Philoſophe fourmillent.* En appeller au ſentiment & à des idées innées, c'eſt ce qu'ils ne trouvent pas en eux, & qu'ils veulent détruire dans les autres. A la vérité ils n'y emploient pas des raiſons; mais ce ton ferme avec lequel on vous dit : *Nous ne connoiſſons ni l'eſprit ni le corps; nous n'avons aucune idée de l'un, & nous n'avons que des idées confuſes de l'autre*; ce ton, dis-je, ſi affirmatif peut faire quelque choſe ſur l'eſprit des ignorans.

Vous ne connoissez ni l'esprit, ni le corps, &c.? Mais d'autres connoissent l'un & l'autre. Mais les Chrétiens reconnoissent cette différence de l'ame & du corps, depuis que J. C. l'a si bien établie par ces paroles : *Craignez celui qui peut perdre l'ame & le corps dans la gehenne.* Mais la différence de l'esprit & du corps est une chose connue depuis qu'il y a des hommes. Et quand on dit : *Nous ne connoissons ni l'esprit ni le corps*, on donne le démenti au genre humain, si par *nous*, on entend l'homme en général : si par *nous*, on n'entend que soi-même, on ôte dès-là toute croyance & tout fondement à une pensée singuliere, qu'on oppose à celle de tous les autres hommes.

On ne veut plus voir dans l'ame, même des traces de cette image & de cette ressemblance de Dieu sur laquelle elle est faite : cela assûreroit son immortalité. On aime mieux chercher dans l'homme une si grande ressemblance avec les bêtes, qu'on puisse être fondé à espérer un même anéantissement avec elles. Le desir de l'anéantissement de l'homme à la

mort, par un malheureux engagement qu'on a contracté avec la mort: voilà la vraie origine de cette Philosophie, qui part de-là : *Nous ne connoissons ni l'esprit, ni le corps*; pour dire bien-tôt après : *La matiere peut penser*, c'est même *une impiété absurde d'oser assurer qu'elle ne peut pas penser*. Après cela vous ferez de l'ame de l'homme, que rien d'essentiel & de connu ne distingue de l'ame des bêtes, tout ce que vous voudrez; mais si vous êtes conséquent, vous l'anéantirez avec celle des bêtes, plutôt encore que de faire l'ame des bêtes immortelle avec celle de l'homme. Voilà une Philosophie bien suivie, & bien propre à faire des hommes vertueux !

Laissez la Religion à part, vous diront-ils, *il ne s'en agit pas* pas dans la question, Si l'ame est matérielle ou non, & si *la matiere peut penser*. Je vous avertis seulement que si *vous raisonnez* en Théologien & *en Docteur*, tandis que nous raisonnons *en Philosophes*, dès-là vous êtes censé *battu*. Quoi! ces idées que nous trouvons en nous, qui se trouvent dans tous les hommes, & qui tiennent à l'im-

mortalité de l'ame, conformément aux pensées de la Religion, tout cela n'est point philosophique? Non : *Ces idées innées sont ruinées* à fond; & *l'immortalité de l'ame qu'il est impossible de démontrer, puisqu'on dispute encore sur sa nature*, n'est plus appuyée que sur la foi & la révélation. On voit & on sent combien des gens qui croient, avec des pensées claires *de la Raison*, n'avoir plus à combattre que les idées obscures *de la Foi*, sont assurés en eux-mêmes de la mortalité de l'ame, & se croient en état de la démontrer contre les principes du Christianisme. Ce mépris pour tout ce qui sent la foi sur l'immortalité de l'ame, est marqué; & quand ils veulent montrer du respect pour les décisions de la Religion sur ce point, ils ajoutent seulement la moquerie au mépris. On en peut juger par ce trait : *Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croie l'ame immortelle, la foi nous l'ordonne : il n'en faut pas davantage, & la chose est décidée.*

Voici qui est encore plus déclaré, toujours sous le même semblant de respect : *Nos mysteres ont beau être con-*

traires à nos démonſtrations, ils n'en ſont pas moins révéres par nos Philoſophes Chrétiens, qui ſçavent que les objets de la Raiſon & de la Foi ſont de différente nature. Mais s'il y *a démonſtration* de la part de la Raiſon & de la Philoſophie contre *la Foi des Myſteres*, celui entr'autre de l'immortalité de l'ame, comment cette immortalité peut-elle être révérée, peut-elle être crûe du Philoſophe? Comment peut-elle ſe ſoutenir? Il faut donc, malgré tout ce galimatias, ſéparer ici le Philoſophe du Chrétien, qui par la foi croit l'ame immortelle? Voilà le fond du Chriſtianiſme détruit par les principes de cette Philoſophie.

Je ſuis corps, & je penſe : je n'en ſçai pas davantage. Irai-je attribuer à une cauſe inconnue (à l'ame), *ce que je puis ſi aiſément attribuer à la ſeule cauſe ſeconde* (le corps) *que je connois.* Cela n'a pas beſoin de commentaire: chacun y voit à découvert cette penſée de l'impie : Je ne connois point en moi ce qu'on appelle l'ame ; j'y connois le corps : Le corps eſt mortel : donc j'ai raiſon de me croire tout mortel, & je le croi, déterminé par la Raiſon. Ce

qu'on lit dans tous les autres *Philosophes, dans les Peres de l'Eglise* & les Auteurs Chrétiens qui en traitent, n'est que *le Roman de l'ame. On a lû* l'histoire qu'un sage en fait *modestement*, & on s'y tient.

Peut-on s'exprimer plus indécemment, & en même-tems se mettre moins en peine d'appuyer sur quelque chose, du moins d'éblouïssant, un sentiment tel que celui de la matérialité de l'ame, & conséquemment de sa mortalité. Quel est en effet le fondement de cette Philosophie ? C'est cette nouvelle & hardie pensée : *On ne connoît pas la nature de l'ame.* C'est ce nouveau doute, qui s'est bien-tôt changé en affirmation : *Nous ne serons peut-être jamais capables de connoître si un être purement matériel pense ou non.* C'est ce paradoxe révoltant, & qui a en effet contre lui le cri de toute la nature : *Nous ne connoissons ni l'esprit ni le corps.* On auroit mieux dit : Nous ne voulons rien connoître, pour pouvoir tout brouiller, & nous sauver par-là.

Il est fâcheux que de certains impies ne nous laissent pas la liberté de

douter de leurs ſentimens ſur l'anéantiſſement total de l'homme à la mort. Quand ils auroient pû ſe maſquer un peu davantage dans des Ecrits philoſophiques (je ſuis toujours bleſſé de leur donner cette qualification, & j'en demande pardon à la Philoſophie) les diſcours qu'ils tiennent, les ſcénes qu'ils donnent de tems en tems au Public, cet enterrement ſans bruit auquel ils réduiſent tout le ſoin qu'ils veulent avoir de leur ame après leur mort, nous dit plus haut que nous ne voudrions l'entendre, qu'ils comptent de mourir tout entiers quand ils mourront. Si la choſe étoit encore équivoque dans la maladie, ils levent le doute lorſqu'ils ſont revenus en ſanté.

Mais enfin qu'il me ſoit permis de demander à un homme de cette eſpece quelles raiſons l'ont déterminé à cette déſolante & barbare penſée, & ſur quel fondement il voudroit la perſuader à d'autres qu'à des libertins déclarés. Il ſçait la Fable, ſeroit-il Poëte ſans cela? Or la Fable elle-même rend témoignage par tout à une vie après celle-ci, avec des ré-

compenses pour les gens de bien, & des châtimens pour les méchans ; & cette pensée vient de la premiere tradition du genre humain. Il se pique de sçavoir l'Histoire : quels sont les peuples anciens ou modernes, qu'il nous les nomme ? Qui sont entierement décidés sur la mortalité de l'ame, & qui au contraire ne croient, d'une maniere plus ou moins enveloppée, selon qu'ils sont barbares ou policés, une vie future & un état des ames après la mort. Il se dit Philosophe : quels Philosophes, si ce n'est peut-être ceux à qui les autres en ont refusé le nom, n'ont pas crû l'immortalité de l'ame, & ne l'ont pas supposée dans tous leurs raisonnemens ? L'Evangile méritera peut-être bien chez cet homme le nom de Philosophie : ce sont donc autant de Philosophes que les Chrétiens, qui vont se joindre aux Philosophes des tems anciens, pour croire & enseigner avec eux une ame immortelle.

Un homme comme celui-ci reconnoît en lui, il l'appellera comme il voudra, quelque chose qui pense, qui a même des pensées bien hautes,

des ſentimens bien élévés. Cette grandeur, cette élevation dans un homme, ne ſeroit-ce autre choſe au fond qu'une *organiſation plus delicate* de ſon corps ? Celui qui l'inſinue par tout, ou plutôt qui le dit pour qui a des oreilles, peut-il le penſer ſérieuſement ? Si c'eſt par l'eſprit qu'il eſt cet homme à hautes penſées, à grands ſentimens, en un mot, qu'il eſt ce grand homme qui fait tant de bruit ; qu'il nous diſe d'où vient ce grand eſprit, où il tend & où il retourne : car enfin nous voudrions bien nous en tenir pour ſon eſprit & pour tous les autres, à cette déciſion du Sage : *L'eſprit retourne à celui qui l'a créé.* Qu'il nous diſe pourquoi ſon ame ſe trouve faite ainſi, ſi élevée, ſi vaſte, ſi immenſe. Nous dira-t-il une ſeconde fois, ce qu'il doit être honteux d'avoir dit une premiere, que *tout cela dépend de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons ?* Tant d'autres eſprits bas & petits ſont ſous le même air & prennent la même nourriture. Nous dira-t-il qu'il ne ſçait pourquoi nous ſommes ainſi faits ? Cette parole, *Je ne ſçai pas*, eſt

Eccle. 12. 7.

trop dure à prononcer pour un homme comme lui, & le Public ne la recevroit pas de la bouche d'un ſçavant ſi univerſel. Oſeroit-il nous dire que c'eſt-là un jeu de la nature: cette penſée ſent elle-même trop le jeu, & il n'eſt pas ici queſtion de ſe jouer. Suivons cela, & obligeons l'impie de nous ſuivre.

Ce que nous éprouvons, ce que nous ſentons en nous, cette inquiétude, cette agitation pour quelque choſe qui nous manque, lorſqu'il ſemble que nous avons tout; cette immenſité, cette incapacité d'être raſſaſiés par tous les biens naturels & ſpirituels, d'être remplis par le monde entier: tout cela ne nous a-t-il été donné que pour ſervir de décoration à notre anéantiſſement prochain dans le tombeau; que pour cet anéantiſſement ſi prompt où nous courons? Tout cela ne ſe trouve-t-il en nous que pour nous rendre néceſſairement malheureux, n'ayant pas, même pour une autre vie, l'eſpérance de ce contentement, de ce raſſaſiment après lequel toute notre ame ſoupire? J'ai regret à la torture que

que ces Meſſieurs donnent ici à leur eſprit pour dire quelque choſe de raiſonnable, quelque choſe qui les ſatisfaſſe eux-mêmes. Car enfin je voudrois les diſtinguer de cette foule de ſots, qui ne diſent rien pour appuyer leur oppoſition au ſentiment du genre humain, ſinon : Je ne puis le croire : les autres hommes diſent : L'ame eſt immortelle ; & moi je dis : Tout l'homme meurt à la mort. Je voudrois diſtinguer un Philoſophe, de tant de ſots, qui n'ont à vous alléguer contre l'immortalité de l'ame humaine, que la mortalité de l'ame des bêtes : comme s'il étoit écrit quelque part de la bête, comme de l'homme, qu'elle a été faite à l'image & à la reſſemblance de Dieu, qui eſt eſprit ; comme ſi on pouvoit ſuppoſer dans la bête ce qui ſe trouve dans l'homme, ces vûes ſans bornes, ces deſirs ſans meſure, cette immenſité qui ne peut être remplie que par un bien infini : comme ſi l'on remarquoit dans les bêtes quelque élevation aux choſes de l'eſprit, quelque mouvement qui tende au ſouverain bien, quelque connoiſſance d'un

Etre suprême, quelque chose qui tienne de la Religion naturelle. Au lieu qu'il est tout visible que ce qu'il y a dans les bêtes n'est qu'un instinct, qui se borne à la conservation de leur vie ; à des services qu'elles peuvent rendre, à quelque plaisir qu'elles peuvent donner à l'homme, pour qui elles sont faites originairement.

Dans cette pensée que l'homme tout entier n'est que matiere, & que cette matiere périra à la mort, l'impie, qui n'ambitionne plus que le sort des bêtes après la mort, ou qui en est content, met sa Philosophie à être content aussi de son sort pendant la vie ; & cela conformément au sentiment & à l'état des bêtes, dont il ne se sépare plus. *Il en est*, dit-il, *des hommes comme des animaux ; tel chien* a toutes les caresses de son maître, *tel autre* a tout le mal de la maison, *& est tout aussi content. Pourquoi nous faire horreur de notre être? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire? Les hommes & les animaux sont ce qu'ils doivent être.* La pensée qu'a eue là-dessus M. P. *est l'idée d'un fanatique*, & ce quej 'avance contre lui

eſt, je croi, *d'un homme ſage.*

Ecoutons toujours ce ſage à ſes propres yeux. *Il félicite* l'homme de tout, juſques *de la durée de ſa vie, & de ſon bonheur pendant qu'il vit.* Il trouve *de l'orgueil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne ſommes.* Voilà donc bien de ſottes plaintes qu'a faites juſqu'ici la Philoſophie !

Veut-on voir une noble deſcription du ſort de l'homme, & une belle fin qu'on lui donne ? La voici : *Tous les hommes ſont faits comme les animaux & les plantes, pour croître, pour vivre un certain tems, pour produire leur ſemblable, & pour mourir.* Tout eſt fini, l'ame & le corps. Un enterrement ſans bruit ou avec éclat, comme on veut, termine l'apparition. Ainſi parle l'impie : mais je ne ſçai s'il eſt intérieurement auſſi perſuadé qu'il veut le paroître, s'il a bien ôté du milieu de lui toute inquiétude à cet égard.

Pour le ſçavoir, & le lui faire connoître à lui-même, il faudroit qu'il ſe fût trouvé près de la mort ; & après cela fouiller dans ſon cœur,

& lui donner lieu de s'interroger lui-même en cette maniere. Croyoit-il mourir, lorsqu'il a fait avec tant d'affectation tous les aprêts de sa mort? S'il croyoit mourir, n'étoit-ce pas un personnage forcé, que ce courage avec lequel il attendoit le dernier coup, & cette tranquillité avec laquelle il alloit s'enterrer tout entier das le cimetiere de Saint G..? S'étoit-il bien assuré le néant, ce malheureux partage qu'il s'étoit fait à lui-même au défaut d'un meilleur? Trouvoit-il dans cette abondance de vûes dont il se pique, de quoi établir cette espérance qu'il avoit préférée à celle des Chrétiens? Ne lui est-il point venu d'ailleurs que des préjugés de l'éducation, qu'il a si bien étouffés, quelque crainte de s'être trompé en faisant, avec tous les libertins, un Dieu à sa mode, sans colere, sans vengeance, sans justice? N'avoit-il pas hésité entre la fausse fermeté de mourir en impie, & de finir ainsi la Comédie, & la prétendue foiblesse d'abjurer son impiété en mourant? N'avoit-il point remis au tems où il se trouveroit plus mal,

cette rétractation qui coûtoit tant à ſon amour propre; & aujourd'hui même ne réſerve-t-il point cette réparation pour le jour de ſa mort?

Ce ſont là des penſées ſécrettes du cœur qui décideroient, ſi elles étoient révélées, toutes les queſtions ſur l'immortalité de l'ame. Nous y verrions les penſées de l'impie s'entrebattre; ou plutôt nous verrions comment l'ame *naturellement Chrétienne* ſur ce point, ſe défend d'être mortelle; & comme en cédant, c'eſt aux paſſions furieuſes qu'elle céde, & non à la Raiſon calme & tranquille: ſi toutefois l'ame cede jamais, entierement ſur ce point. Je le dis ſans héſiter: il y a un dedans de l'impie, qui, s'il étoit connu, démentiroit tout le dehors, diſcours & écrits. Je n'excepte pas ici ce que nous connoiſſons de plus hardi en ce genre. Tertull.

Le péché originel révolte l'impiété encore plus du côté de l'orgueil, que du côté de la Philoſophie. Ce péché bleſſe l'impie dans la haute opinion qu'il veut avoir de l'homme, moins pour la répandre ſur le Sur le Péché originel.

genre humain en général, que pour se l'appliquer à lui-même; à ce lui-même qu'il regarde comme une des plus nobles parties du genre humain. Cette aveugle vanité lui fait rejetter le péché originel avec un mépris & dans des termes insupportables, & par des raisons pitoyables. Elle lui fait admettre de plus grands mysteres que celui qu'elle rejette comme ridicule. Elle lui fait suivre des erreurs à ce sujet bien plus incompréhensibles que ce péché lui-même ne le peut être aux yeux de la Raison. En un mot, l'impie pousse les choses au sujet de ce péché, inconcevable, si l'on veut, à la premiere vûe, jusqu'à devenir lui-même une preuve bien concevable & bien claire de ce même péché. Rien en effet n'a jamais mieux prouvé la dépravation de tout l'homme, la corruption de son coeur, le déreglement de son esprit, l'extravagance de son imagination, la foiblesse de sa Raison (& c'est-là prouver le péché originel & ses suites) que ce même homme qui combat le péché originel, & n'en reconnoît pas les suites dans l'homme,

Un Théologien Philosophe après avoir parlé du péché originel selon les principes de la foi, ajoutera, selon de profondes lumieres de la Raison, que sans ce mystere le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes; que l'homme est plus inconcevable sans ce mystere, que ce mystere n'est inconcevable à l'homme. En voilà assez pour faire dire à un impie révolté, & qui dans la colere qu'allume son orgueil, ne réfléchit point : *Est-ce raisonner que de dire : L'homme est inconcevable sans ce mystere inconcevable?* C'est mieux raisonner que celui qui se moque de ce raisonnement : c'est penser aussi profondément que le contradicteur est superficiel dans ses idées. Expliquons ceci, pour faire comprendre que le péché originel n'est pas une chose si incompréhensible, que la Raison elle-même ne nous fasse entrer dans les pensées que la Religion veut que nous en ayons.

Deux choses peuvent être inconcevables en elles-mêmes, qui deviennent très-concevables l'une par l'au-

tre : les effets par la cause, la cause par les effets : l'homme par le péché originel, le péché originel par l'homme. Développons encore ceci.

L'homme qui sent qu'il est grand & misérable tout à la fois, qui trouve en lui la Raison qui lui fait connoître ce qui lui est avantageux, & des passions qui l'engagent dans ce qui lui est funeste ; qui voit hors de lui & dans presque toute la nature, mille choses qui lui sont contraires ; qui sent à tout moment sur lui la main du Créateur & le poids de sa colere : l'homme, dis-je, a beau chercher en lui-même la cause de tout cela, il demeure court sur lui-même. Voilà donc l'homme *inconcevable*, incompréhensible à lui-même, cherchant cependant à se comprendre. Le hazard, un caprice, un jeu de la nature : cela lui passe d'abord devant l'esprit, mais sans qu'il puisse s'y arrêter : on lui propose la Métempsicose, il la rejette : on lui parle du Double principe, il le rebute. Enfin on lui explique le péché originel, tel que l'enseigne la Religion Chrétienne, il en est moins révolté que

du reste : mais c'est encore pour lui une chose *incompréhensible*, quoiqu'il goûte déja la plûpart des points de la Religion Chrétienne ; lorsqu'on lui dit, que sans *ce mystere le plus incompréhensible de tous* ceux de la Religion Chrétienne, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes.

Alors l'homme qui veut absolument se comprendre lui-même, & qui n'y trouve d'ouverture que par ce péché du premier homme, examine de plus près ce péché, où on lui dit que *le nœud de notre condition prend ses retours & ses plis* : il cherche dans l'espece du crime de ce premier homme, dans la justice de Dieu, dans les loix de la justice des hommes, dans les malheurs de différens genres héréditaires dans des familles : il cherche, dis-je, en tout cela, à comprendre ce qui lui avoit d'abord paru *incompréhensible* ; & des raisons pour croire ce qui lui avoit d'abord paru incroyable. Et voyant, toutes choses examinées, qu'il ne peut se comprendre lui-même, sans ce péché originel, d'abord plus incompréhensible que l'homme même, il

croit adhérer à la Raiſon, en croyant que ce peut être là plutôt que tout autre choſe, la premiere cauſe de tous les malheurs de l'homme. Il pouſſe plus loin : il voit qu'avec cette même clef il entre dans le myſtere du gouvernement du monde, & de mille choſes dans la nature qui ont rapport à l'homme : & alors il n'héſite plus d'admettre tout-à-fait, comme l'admet la Religion Chrétienne, le péché originel pour la cauſe de tout ce qui l'étonne dans l'homme.

C'eſt ainſi que l'homme acquieſce à la Foi Chrétienne touchant le péché originel ; & en ſuivant la Foi, il ſuit auſſi la Raiſon, qui veut qu'on admette, quoiqu'obſcure encore en elle-même, une choſe qui devient claire par ſes effets & par ſes ſuites ; une choſe avec laquelle on connoît l'homme, on voit tout, & la cauſe de tout ; & ſans laquelle l'homme demeure entierement incompréhenſible, & on ne voit la raiſon de rien dans la conduite de Dieu ſur les hommes.

Voilà comme il eſt vrai que *l'hom-*

me est inconcevable sans ce mystere inconcevable; comme un grand esprit l'a compris d'une seule vûe, & comme il a bien raisonné & s'est heureusement exprimé, quand il l'a dit. Permis à un homme, qui ne saisit pas si vivement des choses difficiles, qui n'a pas des idées si profondes, qui n'a pas fait de si grandes recherches, qui s'est accoutumé à regarder comme des chimeres tout ce qui tient encore du mystere dans la Religion: permis, dis-je, à cet homme de dire, sans y réfléchir davantage: *Est-ce raisonner que de dire : L'homme est inconcevable sans ce mystere inconcevable?* Permis à lui, qui croit de la Religion ce qu'il veut, & en rejette ce qui lui plaît, qui se souvient ou qui oublie à son gré, d'ajouter: *Pourquoi vouloir aller plus loin que les Ecritures?* comme si l'Ecriture ne parloit pas du péché originel, & que S. Paul (*Rom.* 5.12.) n'y fût pas formel.

Il conçoit fort bien, dit-il, *sans mystere*, c'est-à-dire, sans le secours du péché originel, *ce que c'est que l'homme.* Et pour prouver qu'il le connoît bien, il vous dit gravement que

l'homme vient au monde comme les autres animaux; que l'accouchement des meres est plus douleureux à mesure qu'elles sont plus délicates; que quelquefois des femmes & des animaux femelles meurent dans l'enfantement. Après ces nobles pensées, & une aussi pressante réfutation, on débite que l'égalité des hommes consiste dans l'amour propre, dont on dit des choses rares pour le ridicule; que les différences entre les hommes ne viennent que de la différence de l'organisation; que toutes les contrariétés entr'eux, & avec lui-même, dépendent de l'air qui les environne, & des alimens qu'ils prennent. Moyennant cela on met tout l'homme dans le corps, & on le fait *dépendre en tout* des corps. Moyennant ces belles découvertes, *l'homme n'est point une énigme, l'homme est ce qu'il doit être;* éprouvant des contradictions selon nous, ce qui n'est selon nos nouveaux Philosophes, oserai-je répéter leurs expressions indécentes? ce qui n'est que *les ingrédiens nécessaires qui entrent dans son composé.* Avouons que tout ceci est bien plus suivi que la doctrine du péché originel, bien

plus compréhensible, & satisfait bien davantage. On ne connoît point de *mieux* pour l'homme, que ce qu'il est, *s'il n'est Dieu : on ne voit rien en lui qui ne doive y être, & qui ne se trouve dans les autres animaux.* Toujours la bête est devant ses yeux : c'est elle qui regle les pensées de l'impie touchant l'homme.

Suivons de plus près les pensées du Théologien, & celles du Philosophe touchant l'homme, selon l'un déchû, misérable, tout plein de contradictions ; selon l'autre, heureux, tel qu'il doit être, & sans toutes ces contrariétés qu'on lui attribue.

Sur la condition de l'homme, suite du péché originel.

Les grandeurs & les miseres de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la veritable Religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur (l'être qu'il tient de Dieu) & en même-tems quelque grand principe de misere (notre origine d'un pere pécheur): car il faut que la véritable Religion connoisse à fond notre nature ; c'est-à-dire qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand & tout ce qu'elle a de misérable, &

la raison de l'un & de l'autre : il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

Cette pensée si lumineuse, si exacte ne peut être contredite que par des impies qui nient le péché originel sans raison, ou avec des raisons, qui en même-tems qu'elles font voir la foiblesse de l'impiété, prouvent ce même péché qu'elle veut combattre. Car enfin, comme nous l'avons déja remarqué : Tout ce qui n'est combattu que par de mauvaises raisons, lorsqu'il est établi par de bonnes, est confirmé, & mis au-dessus de toute contradiction par ces mêmes raisons mauvaises. Voyons si celles qu'on nous propose ici, ne sont pas de cette espece, ou même n'enchérissent pas sur le mauvais.

On dit d'abord que toute cette pensée, ou *cette maniere de raisonner est fausse & dangereuse*. Par où y peut-on reconnoître ces deux vices ? Parce que *la fable de Prométhée & de Pandore, les Androgines de Platon, & les dogmes des Siamois, &c. rendroient aussi-bien raison* (que la Religion Chré-

tienne) *de ces contrariétés apparentes.* Ces fables comparées à la Religion Chrétienne, pour le jour qu'elles donnent à la cause de notre grandeur, & à celle de notre misere, pour rendre raison des contrariétés qui sont dans l'homme: cela n'est bon que pour faire connoître à quel point l'impie méprise la Religion Chrétienne, & jusqu'où il s'est proposé de la rabaisser.

Mais, ajoute-t-on, *la Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraie*, quand cette pensée de M. P. sera plus ingénieuse que solide. La Religion Chrétienne n'en sera pas moins vraie; mais nous en aurons bien moins de lumiere sur le péché originel; & c'est tout ce que demande l'impie. *La Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraie*, quand elle ne rendra pas plus de raison que *les fables de Prométhée & de Pandore, &c.* des contrariétés qui se trouvent dans l'homme : mais elle en sera bien moins respectable, lorsque tout ce qui regarde l'homme y sera aussi obscur, employons le vrai terme, y sera aussi barbouillé qu'il l'est dans *ces fables, dans ces Androgi-*

nes & dans ces dogmes. La Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraie : mais elle le paroîtra bien moins. L'impie le sent bien, & c'est ainsi qu'il l'a voulu faire entendre, lorsqu'il s'est contenté de dire d'une maniere si foible & si vague : *La Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tireroit pas ces conclusions ingénieuses*, en faveur du péché originel.

La Religion Chrétienne en paroîtra bien moins vraie, bien moins digne d'être proposée aux hommes de la part de Dieu, quand l'homme ne s'y trouvera point tel qu'il est, & qu'il se sent ; ni la raison de ce qu'il est ainsi contraire à lui-même. Et en effet toute Religion qui ne donnera pas cette lumiere, ne paroîtra, ni venir de Dieu, qui est le pere des lumieres, ni faite pour l'homme, qui doit être éclairé du moins sur la cause de son état. Il est des choses qu'il est bon que l'homme ne sçache pas, pour se tenir dans l'humilité : il en est qu'il lui est assez inutile de sçavoir, comme tant de connoissances philosophiques, qui sont en effet plus

propres à l'arrêter en lui-même, qu'à le tourner vers Dieu. Mais il en eſt, comme celle-ci, qu'il ne peut ignorer tout-à-fait, ſans ſe perdre ſur lui-même dans des erreurs ſans fin, & ſans être expoſé à blaſphémer contre ſon Créateur, comme fait à tout propos l'impie & l'eſprit fort.

Mais au reſte y penſe-t-on, de mettre ainſi la vraie Religion au deſſous des plus communes ſectes de Philoſophes? La Philoſophie s'eſt toujours propoſée de connoître l'homme, & ſon être moral. A cet égard, chaque Philoſophe a dit à l'autre: Connois-toi toi-même. Et la vraie Religion ſera indifférente ſur un point qui fait tant d'honneur à la Philoſophie? La vraie Religion n'introduira pas l'homme dans une connoiſſance de lui-même, qui doit le diriger dans toute la conduite de ſa vie? L'homme qui ſe ſent lui-même ſi grand, & tout-à-la fois ſi miſérable; l'homme qui n'éprouve en lui-même que des contrariétés, inquiet là-deſſus, & prêt à ſe prendre à tout ce qui ſe préſentera, Métempſicoſe, Double principe, &c. ne trouvera

pas dans la vraie Religion de quoi s'éclaircir sur ces contrariétés étonnantes qu'il porte en lui-même?

Qu'on laisse donc dire à M. P. au lieu de le traiter de visionaire, d'homme qui court après de brillantes chimeres, *qu'il faut que la véritable Religion connoisse à fond notre nature, qu'il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.*

Le Christianisme, dit-on, *n'enseigne que la simplicité, l'humilité, la charité.* Cela est beau, & cependant ce n'est qu'un tour de Socinien, qui réduit toute la Religion à une belle morale, à l'exclusion des mysteres. On y voit encore plus clairement un impie, qui sous le nom de *Métaphisique*, à quoi il ne veut point *qu'on réduise* le Christianisme, fait de nos mysteres, & principalement du péché originel dont il s'agit ici, *une source d'erreurs.*

L'homme suivant la Raison, & l'homme suivant ses passions: l'homme qui voit le bon parti, & qui suit le mauvais, *Video meliora, proboque: deteriora sequor*: l'homme qui sent dans sa chair ou dans sa volonté une loi

contraire à celle de son esprit; l'homme qui se plaît par l'esprit dans la Loi de Dieu, & qui obéït en même-tems à une loi contraire; qui fait le mal qu'il ne veut pas, & ne fait pas le bien qu'il veut; forcé de s'écrier alors: *Malheureux homme que je suis, &c.*! N'est-ce pas là en nous, comme deux hommes? N'est ce pas là des contradictions reconnues dans l'homme, & déplorées par les payens, comme par les Chrétiens? avec cette seule différence que les premiers n'ont vû que la chose, & n'en ont pas cónnu la cause: *Rem viderunt, causam nescierunt.* *Rom. 7. 15, &c.*

Cette pensée est traitée par un soi disant Philosophe, mais qui n'est réellement ni Philosophe ni Chrétien, d'*idée aussi absurde, qu'elle est métaphisique.* Il aime bien mieux (cela est aussi bien plus beau & bien plus clair) faire trouver tout cela dans la construction de l'homme *animal*, qui rend *nécessaire* cette succession perpétuelle de *pensées & de volontés différentes.* On a oublié que ces mouvemens opposés se trouvent dans l'homme à l'égard du même objet, & tout-à-la fois: on auroit plus hésité à pronon-

cer, *que ces sentimens bien contraires, & ces différences qui sont en nous, sont si peu contradictoires, qu'il seroit contradictoire qu'elles n'existassent pas.*

Le fort de l'impie est toujours la comparaison des bêtes avec nous; & il ne comprend pas comment on veut raisonner différemment de l'un & de l'autre. *Le chien*, dit-il, *qui mord l'un, & qui caresse l'autre est-il double? La poule qui a tant de soin de ses petits, & qui ensuite* (ensuite, ce n'est pas tout-à-la fois) *les abandonne, est-elle double?* C'est ici toutefois où l'on *avoue que l'homme* est inconcevable, après avoir tant dit qu'il ne l'étoit pas; après nous avoir montré sa marche naturelle & son allure *néceßaire* dans la disposition de ses organes. Je répéterai aussi de mon côté, que ce Philosophe-ci est inconcevable, & avec lui ceux qui peuvent admirer sa Philosophie.

Notre Philosophe est tellement brouillé avec la juste & vraie idée de la condition humaine, qu'il ne peut y revenir dans quelque jour qu'on le lui présente, & quelque nouvelle face qu'on lui donne. Il confond l'ê-

tre de l'homme avec ce que l'homme peut être ou n'être pas, le fond avec l'acceſſoire ; ce qu'on appelle l'homme ou *la condition humaine*, avec les différentes conditions & les diverſes ſituations des hommes. Moyennant cela il ſe plaint de ceux qui plaignent l'homme, & ſe moque de ceux qui ont dit, que l'homme ne cherche qu'à ſe détourner de penſer à ſa miſérable condition.

Loin, dit-il, *d'empêcher un homme de penſer à ſa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de ſa condition. On parle à un Sçavant, de réputation & de ſcience ; à un Prince, de ce qui a rapport à ſa grandeur, à tout homme on parle de plaiſir.* Quel tour d'eſprit ! ou plutôt quel eſprit ! Eſt-ce là parler à l'homme *de la condition humaine ?* C'eſt ne lui en parler pas ; c'eſt éviter de lui en parler ; c'eſt appliquer l'homme à ce qui n'eſt pas le fond de la condition humaine, mais à ce qui l'adoucit un peu ; pour *le divertir de penſer à cette malheureuſe condition.* C'eſt-là préciſément donner dans le ſens de M. P. en combattant ſa penſée, c'eſt-là prouver ſa théſe par un autre tour.

Jusques à quand les petits esprits donneront-ils dans le piége que leur tend l'élevation du génie de certains hommes?

L'éloignement qu'ont les hommes de demeurer avec eux-mêmes, vient du malheur naturel de notre condition foible & mortelle, & si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, *& que nous ne voyons que nous.* C'est toujours le Théologien qu'on entend.

Ce mot, *ne voir que nous*, dit le Philosophe léger & superficiel, *ne forme aucun sens.* Oui, dans sa Philosophie. Il en forme un grand dans la Religion. *Ne voir que nous*, c'est *ne voir* que notre misere, sans voir la miséricorde de Dieu. *Ne voir que nous*, c'est *ne voir* que la dépravation de l'homme, sans voir la grace de Jesus-Christ. *Ne voir que nous*, c'est *ne voir que le malheur naturel de notre condition foible & mortelle*, & ne pas voir le bonheur éternel qui nous attend dans le ciel.

Mais enfin que veut nous dire l'impie? Veut-il que nous l'arrêtions un moment sur lui-même; que nous l'o-

bligions de ſe voir avec ce mauvais fond d'où ſont ſorties,& d'où ſortent encore aujourd'hui tant de noirceurs ? Je ſuis aſſuré qu'il nous demandera grace, qu'il ne cherchera qu'à s'enfuir loin de lui-même, & à voir autre choſe que lui.

Tous les hommes ne ſont pas déréglés & corrompus au même degré ; mais en général l'homme voit en lui-même tant de ſujets d'humiliation & d'affliction ; le malheur naturel de ſa condition eſt ſi grand, qu'il faut qu'il s'éloigne de lui-même: voilà ce qu'on a dit avant M. P. ou plutôt c'eſt ce qu'on dit depuis que les hommes raiſonnent. Peut-être que la Philoſophie des eſprits forts *changera les idées reçues des autres hommes*, & le langage de tous les ſiécles.

Voici toujours, au mépris de la Religion & pour contredire en tout ſes défenſeurs, la chair oppoſée à l'eſprit ; le mouvement, la diſſipation, les divertiſſemens propoſés à l'homme *comme ſon bonheur* ; & *l'inſtinct ſecret* qui le pouſſe ainſi au-dehors & aux choſes de la chair, regardé comme *venant* de la bonté de Dieu (on ſe

souvient ici de Dieu fort à propos): les miseres humaines rejettées tout de nouveau, comme les visions d'un cerveau creux. *N'est-il pas absurde*, dit-on, *de penser ainsi? N'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer?* Quoi? que l'ennui insurmontable que l'homme ressent, lorsqu'il est avec lui-même, est une preuve de la condition misérable de l'homme, que la dissipation seule suspend le sentiment de ses malheurs. L'esprit fort regarde tout cela comme *l'heureux appanage de l'homme, & en remercie la nature.*

L'impie est content de la nature, & si content de lui-même, lorsqu'il suit la nature, qu'il se peint avec complaisance vicieux & déréglé. C'est ce qu'a fait Montagne : c'est ce que font tous les jours des partisans de la nature, comme lui, plus ennemis encore que lui de la Religion. Le Naturalisme conduit là. La modestie empêche les gens vertueux de se peindre; l'amour propre devroit en empêcher les vicieux ; un reste de pudeur pour soi-même, & de respect pour la nature humaine, devroit em-

pêcher

pêcher ceux-ci de nous dire d'eux de certaines choſes, & de nous les dire d'une certaine maniere. Montagne a manqué à tout cela : il y a ajoûté le deſſein de ſe montrer par ces mauvais côtés. *Cela n'eſt pas ſupportable.* M. P. a eu raiſon de le dire ; & quoiqu'en diſe ſon cenſeur, approbateur du Syſteme de Montagne, *le projet de ſe peindre naïvement*, quand ce naïf eſt ſi odieux, & ſi on peut le dire, ſi vilain, eſt lui-même, non pas un *charmant*, mais un vilain projet.

Tant *d'eſpérances imaginaires* dans leſquelles l'homme paſſe ſa vie, ſe tenant toujours hors du préſent, ſont ſelon M. P. une preuve de ſa miſere, & du dénuement actuel où il ſe ſent. Cette penſée, ſelon le Philoſophe, n'eſt bonne que *pour la ſatire.* Voici qui eſt bien mieux penſé, & bien mieux peint : *Cette eſpérance*, dit-on, *qui nous peint des plaiſirs futurs dans la poſſeſſion des plaiſirs préſens, eſt le tréſor le plus précieux de l'homme.*

La miſere intérieure de l'homme le tire au-dehors : elle le jette dans des divertiſſemens, qui ſont eux-mêmes une des miſeres de l'homme, par- Sur le divertiſſemēt & le plaiſir.

ce qu'ils sont troublés, ou peuvent l'être par mille endroits. Là-dessus, M. P... parle ainsi : *Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ; car il vient d'ailleurs & de dehors, ainsi il est sujet à être troublé.* L'esprit fort qui ne veut point de misere dans l'homme, qui veut encore moins que les divertissemens soient eux-mêmes des miseres (cela tiendroit trop du péché originel & de la spiritualité) nie à plein que les divertissemens aient pour lui ce trouble & ces inquiétudes ; & à cette occasion il nous débite sa belle doctrine sur les plaisirs. *Le plaisir*, dit-il, *ne peut venir que de dehors. Nous ne pouvons avoir de sensations & d'idées que par les objets extérieurs.*

Quelles gens pour méconnoître & pour nier tout ce qui tient de l'esprit ; tout ce qui sent l'ame retirée en elle-même, qui s'occupe des choses de l'esprit, & qui en est affectée ! *Le plaisir ne peut venir que de dehors ?* Qu'il me soit permis de faire en faveur de la morale Chrétienne cette espece d'écart. Que deviennent donc ces plaisirs si indépendans des sens,

que la Philoſophie nous vante tant ? Et pour me renfermer dans les choſes de la Religion : Il n'y a donc plus, ſi l'eſprit fort dit vrai, de plaiſir dans la paix de la bonne conſcience ? Il n'y a donc plus de plaiſir dans la penſée d'être à Dieu ? Il n'y a donc plus de plaiſir goûté par l'eſprit dans la pratique du bien ? Il n'y a donc plus de joie dans l'eſpérance Chrétienne ? Il n'y a donc plus de cette joie dont parle Jeſus-Chriſt, que rien, ni l'affliction, ni la perſécution, ni la mort même ne peut ôter ?

Revenons aux divertiſſemens du dehors. Notre eſprit fort nie qu'ils ne puiſſent pas rendre l'homme heureux, &c. Mais n'auroit-il jamais lui-même fait l'expérience du contraire? Faiſons donc une ſuppoſition bien ſimple. Je ſuppoſe que cet homme-ci eut goûté la joie des applaudiſſemens du Théâtre au premier Acte de ſon Ad.... Que ſeroit devenu ce bonheur au ſecond, & juſqu'à la fin, quand les huées & les coups de ſiflet ſe ſeront fait entendre de toutes parts ? Quelle douleur de ce mauvais ſuccès ! Quelle peine pour racom-

moder cette Piéce, qui ne valoit pas, dit-on, le racommodage !

Sur l'homicide volontaire.

Le même esprit qui lui fait méconnoître les miseres de l'homme & son vrai état, porte l'impie à louer l'homme, tantôt de ce qu'il se réjouït, & tantôt de ce qu'il se tue. Il affranchit l'homme de toute autre loi que de celle qu'il croit venir de la nature, qui s'ennuie d'être tranquille avec elle-même, & qui se jette dans les divertissemens ; ou qui se lasse de vivre & de souffrir, & qui se donne la mort : & on appelle cela Philosophie.

Montagne a pû *parler en Philosophe*, & son Approbateur a pû l'approuver en Philosophe. Mais quand le Philosophe s'éléve contre le Chrétien, ne fait-il pas entendre qu'il veut corriger le Christianisme, & que sa Philosophie est anti-chrétienne ? Le Philosophe qui justifie, dans quelque cas que ce soit, l'homicide volontaire, fait voir qu'il méconnoît les droits du Créateur, & ne montre pas assez qu'il reconnoisse le Créateur même. Du moins il ne reconnoît point Dieu comme juste juge,

& l'homme comme criminel, qui en cette qualité doit attendre la mort des mains de la justice divine, & non la prévenir de sa propre autorité. Dès-là qu'un homme ne fait point *de mal à la société en la quittant*, on trouve qu'il est en droit de se tuer lui-même. L'homme n'a de rapport qu'avec la société : il ne dépend que des loix de la nature. Voilà toute la Philosophie & toute la Religion des impies. Dieu n'y est pour rien, que pour le nom de premier Etre qu'on lui a conservé, sans fonctions & sans droit sur la vie non plus que sur la mort des hommes.

Jusques à quand les impies, par le seul intérêt qu'une Religion qui leur fait tout craindre dans une autre vie, ne soit qu'une chimere, diront-ils contre elle des choses aussi étranges, & s'en glorifieront-ils devant les hommes? Ils ont changé la gloire qui est dûe à Dieu en un respect qu'ils rendent à la nature, cette même nature dont les Philosophes Payens ont senti le vice & déploré la corruption; & ils se disent Philosophes au milieu du Christianisme, &

quelquefois même Chrétiens! Ils affranchissent l'homme de toutes les loix divines, & de presque toutes les loix humaines : ils le rabaissent à la condition des bêtes, ils lui donnent le même partage après la mort ; & ils veulent que l'homme soit content de son sort! Ils changent toutes les idées reçûes, ils renversent toutes les notions communes, sans se croire obligés de rien prouver ; & ils croient marcher à la lumiere même de la Raison! Ils mettent de leur côté tout l'esprit & toute la science, parce qu'ils sçavent secouer le joug de la foi. Leur Philosophie gagne comme la gangrene, parce qu'elle *apprend à mépriser les horreurs du tombeau & les terreurs de l'autre vie.* Par ce seul endroit ils sont irréconciliables avec la Religion, quand ils paroissent la haïr en tout. En effet qu'on supprime de la Religion Chrétienne les peines de l'autre vie pour ceux qui auront vécu au gré de la nature ; & aussi-tôt tous les Naturalistes, tous les Matérialistes, tous les Déistes, & autres impies de quelque espece que ce soit, se reconcilieront avec

la Religion Chrétienne, & en deviendront, s'il le faut, les Apologistes.

CONTINUATION DU DOUZIÉME DICOURS.

CEtte parole de Jesus-Christ : *Je ne suis pas venu pour détruire la Loi, mais pour l'accomplir*, doit nous remplir de respect pour la Loi, & nous armer contre ceux qui la combattent ou avec témérité, ou par un principe d'impiété. Cette même parole, si on l'entend bien, éclaircit toutes les difficultés de la Loi. Elle nous la présente comme figurative, avec un fond bon, mais attendant, comme s'exprime saint Paul, quelque chose *de meilleur* ; & cependant tellement liée à ce qui devoit suivre, qui est la Religion Chrétienne, que ce n'est qu'une même Religion, dont la Loi est le corps, & l'Evangile est l'ame : une même Religion que Moyse a tracée, & que Jesus-Christ a remplie. J. C. attendu, J. C. venu : J. C. caché sous des voiles, J. C. manifesté dans sa chair : Voilà la Loi, & l'Evangile.

Sur la Loi de Moïse & les Juifs.
Mat. 5, 17.
Heb. 7. 19.

C'eſt ſur ce fondement que nous défendons la Loi contre ceux qui l'attaquent ſans fondement, & peut-être moins par mépris pour elle, qu'en haine de l'Evangile. Voyons maintenant un de ces adverſaires de la Loi aux priſes avec un de nos Théologiens.

Il fait beau voir un homme comme celui-ci lutter contre M. P. ſur la Religion des Juifs, ſur les caracteres de la Loi, ſur ce qui regarde le Meſſie! L'adverſaire ne ſçait là-deſſus qu'une ſeule choſe que perſonne n'ignore, qui eſt, que les Juifs charnels comme ils étoient, attendoient un Meſſie grand conquérant. Avec cette ſeule connoiſſance, qui eſt en lui bien ſuperficielle, il s'en va tout au travers des plus profondes queſtions, & ſe jette ſur M. P. comme ſur un *homme battu*, qu'il n'y a plus qu'à déſarmer.

La preuve complette de cette téméraire ignorance, à laquelle l'impiété ſe joint, ſe trouve dans ces paroles : *Les Juifs ont toujours attendu un Libérateur ; mais leur Libérateur eſt pour eux, & non pour nous*. Jeſus-Chriſt n'eſt

donc pas ce Libérateur attendu des Juifs, ou J. C. n'eſt pas Libérateur pour nous ? C'eſt ici une penſée que le faux Chrétien avance pour nous ôter J. C. Si c'eſt comme de la part des Chrétiens qu'il l'avance, tous les Chrétiens le déſavouent, le priant une fois pour toutes de ne jamais ſe charger de leur cauſe contre les Juifs. Si c'eſt ſeulement la penſée des Juifs qu'il expoſe, pour nier le Meſſie venu : il faut lever une équivoque qu'il a été bien-aiſe de trouver dans ſon adverſaire, & lui apprendre à lui-même une choſe qu'il ignore.

Par les Juifs, qui penſent qu'il viendra un Libérateur pour tous, M. P. entend viſiblement la Loi des Juifs, qui dit en effet par tout, & d'une maniere bien poſitive, que le Meſſie ſera la lumiere des Gentils & leur Sauveur. M. P. dit : *Les Juifs ſoutiennent* ; pour dire : La Loi des Juifs porte, &c. Comme on dit tous les jours : Le peuple Chrétien tient ; pour dire : La Loi Chrétienne enſeigne.

Mais quand il s'agiroit des hommes Juifs, du gros des Juifs d'autre-

fois qui aura pensé, & de tous les Juifs d'à-présent qui pensent que J. C. ne sera Libérateur que pour eux : Il sera toujours vrai de dire que la Loi parle à cet égard différemment de ce que pensent, & de ce qu'ont pensé autrefois les Juifs. Et pour apprendre là-dessus quelque chose à ceux qui l'ignorent, il faut leur dire : qu'on distingue tout communément, le sens de la Loi des Juifs, du sens des Juifs, ou du sens que les Juifs donnent à la Loi ; comme on distinguera fort bien le sens de l'Evangile, du sens que les Chrétiens charnels donnent à l'Evangile. Dans le sens, ainsi que dans la lettre de la Loi des Juifs, *un Libérateur viendra pour tous*. Dans le sens des Juifs charnels & jaloux de la qualité de seul Peuple de Dieu, le Libérateur ne viendra que pour eux, & pour les rendre maîtres des nations. M. P. est donc ici l'expositeur fidéle de la Loi, les Juifs de faux interprétes de la Loi, & M. . . . l'homme tout à la fois ignorant dans la Loi, & injuste agresseur de M. P.

Sur le Messie. On va bien plus loin : on reproche à ce grand Auteur, comme une méprise grossiere, d'avoir *supposé que*

l'attente du Messie étoit un point de Religion chez les Juifs : c'étoit seulement, dit-on, *une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéroient un Libérateur, mais il ne leur étoit pas ordonné d'y croire, comme article de foi.*

L'ignorance, la témérité & la malice se réünissent dans cette critique. L'unité de Dieu, & l'attente du Messie étoient les fondemens de la Religion Judaïque. Tout y parloit du Messie. Et pour dire quelque chose de plus précis : Le Législateur Moïse avoit tellement marqué ce Messie, & le faisoit tellement attendre à Israël, qu'il ne s'étoit donné d'autorité à lui-même & à sa Loi, que jusqu'à l'avénement de ce nouveau Maître de la Nation. Le contradicteur pourroit ignorer cet endroit, ou *l'avoir oublié*, il faut le lui remettre devant les yeux : *Prophetam de gente tua & de fratribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus : Ipsum audies.* Le Seigneur Dieu vous suscitera un Prophéte comme moi de votre nation & de vos freres: Vous l'écouterez. Deut. 18. 15.

C'est tout dire : Jesus-Christ, ou le Messie à venir, étoit pour les Juifs ce

que Jesus-Christ venu est pour les Chrétiens. C'étoit pour les Juifs tout, & en toutes choses : comme il est tout pour nous, & en toutes choses : *Omnia, & in omnibus Christus.* Tous les vœux de l'ancien Israël étoient tournés du côté du Messie, comme tous les nôtres sont tournés du côté de Jesus-Christ. Il étoit, par rapport à ce premier avénement, *l'attente d'Israël*, son *espérance* ; comme J. C. dans son second avénement est l'attente des Chrétiens, & leur espérance. L'esprit fort veut-il retrancher des articles de notre foi l'attente du second avénement de Jesus-Christ ? Veut-il transformer cet objet de la Foi Chrétienne en une idée consolante, en une simple espérance, sans obligation d'y croire ? L'attente d'un Messie n'étoit pas moins *un point de Religion chez les Juifs* : il ne leur étoit pas moins *ordonné de croire à ce Libérateur, comme article de Foi.* La foi du Messie étoit l'ame de la Religion Judaïque. Rien n'a pû l'éteindre dans le cœur, non plus que dans l'esprit des Juifs, & elle y est encore plus vive dans leurs malheurs. C'est cette foi qu'on veut aujourd'hui ôter aux

Col. 3. 11.

Juifs malgré eux, & malgré leur Loi qui ne leur parle d'autre chose.

Mais enfin que l'esprit fort nous dise ce que c'est qu'un Article de Foi dans une Société religieuse, si ce n'est ce qui y a été crû dans tous les tems, par tous les Docteurs, & de chaque particulier; ce qui est manifestement révélé, & en plusieurs endroits dans les Livres Saints; ce qui a été professé le plus hautement, & le plus constament parmi ce peuple: ce qui n'y a jamais été abandonné, même quand toute espérance èn a paru ôtée; ce qui auroit fait chasser de la Sinagogue celui qui l'auroit nié, & l'auroit fait lapider par tous ses freres? Or telle a été certainement parmi les Juifs l'attente d'un Messie. Allons au but. Cet homme ne nie le Messie libérateur, quant au spirituel, que pour nier J. C. Sauveur dans le même genre: il ne laisse le Messie aux Juifs comme une espérance avec laquelle on amusoit ce peuple, que pour faire la même chose de J. C. à l'égard des Chrétiens.

Sur les Prophétes & les Prophéties.

Une autre impiété, ou, si l'on veut, une autre ignorance de la même force, c'est de retrancher les Prophé-

tes de la Religion des Juifs, de ne les y laisser que comme des Docteurs particuliers. *Toute leur Religion*, dit-on, *étoit renfermée dans le Livre de la Loi. Les Prophétes n'ont jamais été regardés comme Législateurs.* Et que devient l'autorité de J. C. qui joint par-tout les Prophétes à la Loi, qui presse également les Juifs par le témoignage de l'un & de l'autre en sa faveur? Quel personage, si les Prophétes ne sont pas comme la Loi, fait-on faire à J. C. lorsqu'il veut prouver par tous les Prophétes, à commencer depuis Moyse, qu'il ne lui manque aucun des caracteres du Messie, & que ce qui vient de se passer à Jérusalem, est ce qui devoit arriver au Messie? On lui fait faire le personnage d'un Sophiste, qui cherche à faire illusion; d'un homme qui ignore assez la Religion Judaïque, pour y faire *un point de Religion* & un *article de foi* de ce qui n'est qu'*une idée consolante, répandue dans la nation*; d'un homme enfin qui se joue du raisonnement, & se mocque des personnes, lorsqu'il fait sortir la Religion hors de la Loi, & qu'il l'étend aux Prophétes. Voilà

pour les Juifs une belle ouverture, s'ils vouloient en profiter, pour s'échapper de presque tous nos argumens, & sortir de l'embarras ou ces Prophéties les mettent au sujet du Messie venu. Ce ne sera pas du moins la faute de cet homme ci, si les Juifs ne se réduisent à la Loi; nous laissant citer les Prophéties, tant que nous voudrons, sans y répondre autre chose que ce que nous répondons à ceux qui nous citent les visions des anciens Millenaires. Avec le moyen qu'on leur donne ici, les Juifs n'ont que faire de renverser tout, comme ils font, pour éluder le sens des Prophéties qui regardent J. C. Ils n'ont tout d'un coup qu'à renoncer les Prophétes, & desavouer leurs peres qui y ont crû par trop de dévotion. Mais l'attachement des Juifs aux Prophétes, comme à la Loi, rend aux Prophétes le rang, & aux Prophéties l'autorité que l'impiété veut leur ôter

C'est par respect, c'est par tendresse pour la Religion Chrétienne, que M. . . attaque ici M. P. . . comme un homme qui *ébranleroit les fon-*

demens de cette fainte & raifonnable Religion, fi quelque chofe pouvoit les ébranler. Réduifons ceci à quelque chofe de fimple. M. P... après tous les Docteurs de tous les tems, ou plutôt après faint Paul, reconnoît, outre le fens littéral de la Loi & des Prophéties, un fens figuré dont J. C. & fon Eglife font le principal, ou plutôt l'unique objet. La Loi ancienne n'étoit faite que pour annoncer & prophétifer la Loi nouvelle. Tout y montroit, ou y prédifoit la Religion Chrétienne. Dans les Prophéties, c'étoit J. C. & fon Eglife, l'un & l'autre vûs du Prophéte, qui étoient prédits ouvertement, & l'évenement l'a vérifié ; ou qui y étoient cachés, mais fous un voile qui eft aujourd'hui aifé à lever, fi ce n'eft par ceux qui, comme les Juifs, ont encore eux-mêmes le voile fur le cœur. Voilà ce que les enfans, fçavent parmi nous.

Quoi qu'il en foit, M... ignore, ou fait femblant d'ignorer que les Prophéties aient pû avoir un double fens ; & fur cette ignorance, fondement ordinaire de fes raifonemens

& de ſes déclamations , non - ſeulement il tourne M. P... en ridicule , pour avoir dit que *les Prophéties avoient deux ſens* ; mais il tourne cette penſée contre Dieu , contre J. C. & contre toute la Religion, qu'il compare par cet endroit aux tromperies & aux ſuperſtitions du Paganiſme. En un mot , rien ne ſe ſauve , ni Dieu , ni Jeſus-Chriſt , des raiſonnemens qu'on fait ici : c'eſt - à - dire , qu'en attaquant comme fauſſes & abſurdes , des propoſitions qui ſont le fond même de la Religion , & en tirant des conſéquences contre Dieu & contre J. C. on veut nier Dieu & J. C. Voilà notre Philoſophe démaſqué : voilà le terme de ſes efforts philoſophiques.

Les Prophéties qui regardent directement Jeſus-Chriſt, n'ont qu'un ſens. Nous ſommes d'acord ſur ce point avec le contradicteur. Mais celles qui avoient un autre objet littéral , n'en regardoient pas moins J. C. & ſon Egliſe , & toute la Religion Chrétienne ; & c'étoit même le ſens principal du S. Eſprit , comme l'interprétation des Apôtres nous l'a fait connoître de pluſieurs. Jeſus - Chriſt étoit la

vérité : Cyrus étoit la figure, avec le nom même de Christ ; comme Josué l'avoit été avec le nom même de Jesus,ou de Sauveur. Le retour de la captivité de Babilone, tant célébré dans les Prophétes, n'étoit qu'une ombre de la liberté, & plus grande, & plus nécessaire, que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du péché ; & ainsi du reste. Voilà comme nous entendons les Prophéties, comme nous y cherchons J. C. tantôt caché, tantôt manifeste. *Si c'est-là ébranler les fondemens de la Religion*, il y a long-tems que J. C. & ses Apôtres les ont ébranlés, & elle devroit être renversée.

Mais si cet ébranlement des fondemens de la Religion par le double sens des Prophéties, allarme tant notre Philosophe, comment n'est-il pas encore plus effrayé d'abandonner en entier la preuve des Prophéties, comme il fait par ces paroles : *Ne pourroit-on pas même dire, que quand nous n'aurions aucune intelligence des Prophéties, la Religion n'en seroit pas moins prouvée ?*

M... est trop libéral d'un bien au-

quel il ne prétend rien ; mais nous le reclamons, au nom de tous les Chrétiens; & nous ne souffrirons pas qu'en notre nom, un homme qui n'a pas même le masque de notre Religion, en abandonne les preuves à ses ennemis, dont il est aujourd'hui le premier par la malice. *La Religion n'en seroit pas moins prouvée*, quand elle n'auroit que les miracles, & la Résurrection de J. C. Nous reconnoissons volontiers que chaque preuve de la Religion séparément peut avoir un effet plein. Mais nous n'abandonnerons pas pour cela la plus grande, la plus belle, la plus forte, la plus reconnue de toutes nos preuves.

Nous reconnoissons l'esprit des Sociniens dans cette parole, en quelque sorte coulée: *Quand nous n'aurions aucune intelligence des Prophéties, la Religion n'en seroit pas moins prouvée.* Mais nous combattrons cet esprit Socinien de toutes nos forces ; & nous conserverons à notre Religion, avec les Miracles & la Resurrection de J. C. la preuve des Prophéties avec tous ses avantages au-dessus des autres preuves. Nous ferons voir que

J. C. même, après avoir confirmé sa Mission par ses miracles, conclut sa
Jo. 5. 39. preuve par ces mots: *Aprofondissez les Ecritures, & le témoignage qu'elles me rendent*; & avec ce divin Sauveur, nous reprocherons à ceux qui ne le verront pas dans tous les Prophétes, à commencer par Moyse, non une
Luc 24. 25. simple ignorance, mais *leur pesanteur d'esprit*, & *leur folie.* Nous ferons voir que saint Pierre, alléguant l'insigne Miracle de la Transfiguration, & de la voix entendue du ciel, ne laisse
2 Pet. 1.16. 19. pas d'alléguer comme *plus ferme, la parole des Prophétes.* Nous ferons voir
Ephes. 2. 20. que S. Paul a bâti singulierement sur le fondement des Prophéties, qu'il n'a cherché à convaincre les
Act. 28. 23. Juifs, & *à établir J. C. que par Moïse, & par les Prophétes.* Nous ferons voir que les Apôtres alléguoient les Prophéties en témoignage de J.C. comme une preuve qui fermoit la bouche aux contredisans.

La Religion n'en seroit pas moins prouvée sans les Prophétes. Nous le croyons, & nous pouvons absolument nous en passer contre les impies. Mais nous ne voulons pas renoncer à une preu-

ve, qui dès l'origine du Christianisme a été employée contre les différens adversaires de la R. C. comme une conviction & une démonstration qui ôtoit toute replique; qu'on a employée comme la preuve qui tient plus du miracle, que les miracles mêmes; comme la preuve qui est le plus au-dessus de tout soupçon; comme celle qui est la plus capable de forcer l'incrédulité; comme celle qui a triomphé de toutes les chicanes de l'esprit humain, & de toutes les subtilités de la philosophie. *Les Prophétes & les Apôtres*: voilà *le fondement* sur lequel nous ne craignons pas d'être ébranlés: voilà *le fondement* auquel nous ne toucherons pas, quoique M... nous en sollicite: nous voyons bien pourquoi. Comme nous ne renonçons pas au Symbole, comme nous ne renonçons pas au S. Esprit: nous ne renonçons pas aux Prophéties, qui nous sont données dans le Simbole comme la parole même du S. Esprit; comme *ces témoignages plus que croyables*, que le S. Esprit a préparés à la R.C. si long-tems auparavant. *Ephes. 2. 20.*

La certitude des Prophéties de- Livres de

la Loi & des Prophétes produits par les Juifs prouvent la R. C.

vient invincible, lorsqu'on fait attention que c'est les Juifs qui *gardent avec amour & fidélité* les Livres des Prophétes, ainsi que ceux de Moyse On le sent tout d'un coup des Prohétes: parlons du Livre de la Loi. La Loi est une preuve vivante & subsistante de la R. C. une preuve qui est entre les mains de nos ennemis, & qui par conséquent ne peut être suspecte. La vérité de ce Livre n'est point elle-même suspecte, puisque ce Livre est produit par ceux-là même qui ont le plus d'intérêt ou à le nier, ou à le cacher. *Ce Livre les déshonore en tant de façons*, dit M. P... *& cependant ils le couservent aux dépens de leur vie. C'est*, ajoute-t-il, *une sincérité qui n'a point d'exemples dans le monde, ni sa racine dans la nature.* Le doigt de Dieu est là.

Point du tout, réplique l'adversaire de la Loi & de l'Evangile: *Cette sincérité a par tout des exemples, & n'a sa racine que dans la nature.* Le Juif, selon lui, n'a besoin que de son orgueil pour conserver ce Livre. Que n'ajoute-t-il, & pour le montrer à toute la terre? M. P. prétend donc que l'orgueil des Juifs devoit les porter

à ſupprimer un Livre qui *les déshonore* d'autant plus, qu'ayant été ſingulierement favoriſés de Dieu, il fait voir leur perpétuelle infidélité, leur inſigne ingratitude, leur diſpoſition conſtante à offenſer ce même Dieu : un Livre qui contient l'arrêt de leur réprobation, & l'appel des Gentils en leur place; des Gentils, l'objet ancien de leur jalouſie.

Son cenſeur au contraire, ſuppoſe que l'orgueil des Juifs leur doit faire produire un Livre, ou, à la vérité, ils paroiſſent infidéles par habitude, ingrats par caractere, méchans au fond, incirconcis de cœur & d'oreilles, têtes dures & indomptables; mais où l'on voit auſſi *qu'il a fallu des miracles pour les abbattre*, & *que leur nation eſt toujours* (il auroit dû dire a été) *la bien-aimée du Dieu qui la châtie.* Je laiſſe à juger au plus ſimples lequel de M. P... ou de M... a mieux entendu l'orgueil des Juifs; ſi c'eſt M. P. qui eſt fondé à trouver du ſurnaturel dans la conſervation & la production des Livres de Moyſe par les Juifs, ou ſi c'eſt M... qui eſt autoriſé à n'attribuer l'un & l'autre qu'à

des vûes naturelles; & par conséquent si cette preuve tirée de la sincérité des Juifs au sujet de leurs Livres, doit être restituée à la R. C. conformément à la pensée de M. P. ou si elle doit lui être ôtée, conformément à la censure de M...

Sur l'antiquité de la loi des Juifs.

La Loi (des Juifs) *est la plus ancienne Loi du monde*, dit M. P. *Le nom même de Loi n'a été connu que plus de mille ans après.... Les plus anciens Législateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumiere, en ont emprunté leurs principales Loix.*

Le contradicteur répond par trois *très-faux*, qui passeront eux-mêmes pour très-faux, jusqu'à ce que ce mince Auteur ait acquis plus d'autorité; qui paroîtront *très-faux* à quiconque, au lieu d'en croire M... sur sa parole, en croira M. P. qui n'avance rien légerement; M. Bossuet, qui a tout lû; Philon & Joseph, qui défient les adversaires de leur Religion de montrer le contraire. Voici les propres paroles de Philon: « Notre Législateur précéde en antiquité tous les autres, tant anciens que modernes que les Grecs vantent si fort

Phil. *Rép. à App. L. 2. ch. 6.*

» fort. Le nom de Loi n'étoit pas
» seulement connu parmi eux, com-
» me il paroît, parce qu'Homere
» n'en a point parlé. Les peuples é-
» toient gouvernés par certaines ma-
» ximes, & quelques ordres des Rois
» dont on usoit selon les rencontres,
» sans qu'il y eût rien d'écrit. » Ces
dernieres paroles expliquent *cette sa-
gesse des Egyptiens dans la quelle Moyse fut
élevé. Ces sages regles qu'on venoit consulter
de tous côtés*, selon M. Bossuet, n'étoient
pas encore écrites ; & *la Loi de Moyse
est sans contestation le plus ancien Livre
qui soit au monde.*

Mais enfin que ni les Grecs, ni les Romains n'aient rien pris dans les Loix des Juifs, que le nom de Loi ait été connu avant la Loi de Moyse, que cette Loi ne soit pas la plus ancienne Loi du monde : il lui reste assez de caracteres de Divinité, pour embarasser les impies. La Loi par ses rapports avec l'Evangile établira toujours la R.C. Moyse sera toujours le Précurseur de J. C. les Prophétes ses Prédicateurs ; la Loi une préparation à l'Evangile avec le même fonds; le peuple Juif une même race de Dieu

avec les Chrétiens, le même tronc ſur lequel nous ſommes entés, & qui nous porte. Voilà ce qu'il faut que l'impie s'efforce de détruire, au lieu de s'amuſer à chicanner ſur la datte de la Loi, ſur le nom de Loi qu'elle a donné dans le monde, ſur les idées qu'elle a fournies aux plus ſages Légiſlateurs.

Sur le ſens caché des anciennes Ecritures.

Il y a des endroits, ſoit dans la Loi, ſoit dans les Prophétes, qu'on ne peut prendre qu'au ſens ſpirituel, qui dès-là déterminent à ce ſens les endroits charnels de la Loi, & le ſens caché des Prophétes. Le ſeul endroit où il ſera dit que l'œuvre du Meſſie ſera de délivrer ſon peuple de ſes péchés, éclaircit tous les endroits où il eſt parlé du Meſſie vainqueur, du Meſſie libérateur. Les endroits où il eſt parlé du Meſſie pauvre, du Meſſie humilié, du Meſſie chargé d'outrages, traité comme un ſcélérat, & mis à mort : ces endroits, dis-je, expliquent les autres, & devoient déterminer les Juifs à recevoir Jeſus de Nazareth ; à le reconnoître attaché à la croix pour délivrer le genre humain.

La vraie justice, les vrais biens étoient marqués dans la Loi & dans les Prophétes, & même avec de grands traits. C'étoit dans ces endroits clairs qu'il falloit aller chercher l'esprit de tant de cérémonies, de ces justices de la chair, comme parle S. Paul. Or cela n'étoit ni loin, ni au-dessus d'un Juif qui auroit un peu étudié sa Religion, qui y auroit cherché Dieu & la vérité de son culte.

L'immortalité de l'ame n'étoit pas un dogme décidé dans la Sinagogue. Cependant c'étoit la croyance du gros des Juifs, qui croyoient la résurrection, & le regne de Dieu dans une autre vie. Or avec cette idée, même confuse d'un bonheur éternel après cette vie, jointe à l'idée si claire d'un Dieu infiniment bienfaisant, avec de bonnes dispositions, c'est-à-dire avec l'amour de la justice & des vrais biens, le Juif les auroit trouvés dans des endroits où ils n'étoient couverts que d'un voile leger, dans ces endroits où les biens charnels promis avec tant d'abondance, disoient trop pour la vie présente. C'étoit avec le secours des Prophétes

eux-mêmes, de la Loi & des Pseaumes, que le Juif pouvoit découvrir le sens caché des Prophétes, de la Loi & des Pseaumes. Ce seul endroit du Ps. 49. 8. 9: *Je ne vous reprendrai pas touchant vos sacrifices, vous ne faites autre chose que m'en offrir : mais je ne recevrai pas vos boucs & vos taureaux &c,* Ce seul endroit, dis-je, découvroit le fond de tout ce culte extérieur de la Loi. M. P. luimême, dit-on, *né parmi les Juifs, s'y seroit trompé comme eux.* M. P. ne s'y seroit pas trompé. Mais quelqu'un avec ses pensées sur la vertu & sur la Divinité, avec ses idées sur la mortalité de l'ame & le péché originel, avec sa Philosophie sur les plaisirs & sur l'amour propre, avec son goût pour les richesses & pour la gloire, s'y seroit trompé certainement.

Sur le culte purement Judaïque.

C'est bien ignorer la Religion que de se scandaliser de ce que M. P. a dit que Dieu réprouve le culte qu'il a lui-même ordonné, quand il est mal offert, quand il est séparé de cette piété intérieure qui doit animer toute notre Religion, & la rendre digne de lui. Nous avons bien besoin

que cet homme vienne nous apprendre que *la Loi de Moyse consistoit dans l'amour & dans le culte* : comme si l'amour cherchoit jamais à se dispenser d'un culte ordonné de Dieu, d'un culte qui est la Religion du tems, comme étoit celui de la Loi.

La Philosophie de M... ne s'accommode pas de cette Théologie de M. P. qui est celle du Christianisme, que *s'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, & non les créatures.* Dieu, cet Etre souverainement parfait, & tout ensemble notre souverain Bien, n'aura-t-il donc pas droit, à ces deux titres, sur tout notre cœur? Dieu peut-il souffrir que hors de lui nous aimions quelque chose sans rapport à lui? Il faut sans doute aimer son prochain, & l'aimer comme soi-même: il faut aimer ses amis, ses proches, ses bienfaiteurs, & les aimer plus, selon que nous avons des raisons saintes ou naturelles de les aimer davantage. Mais tous ces amours, s'il y a un Dieu auteur de la grace & de la nature, s'il y a un Dieu qui nous ait faits pour lui, & qui veuille se donner à nous, doivent se

Sur l'amour de Dieu.

perdre dans cet amour de Dieu, d'où ils viennent comme de leur ſource.

S'il y a un Dieu qui nous ait faits *pour lui*, nous ne devons aimer que lui. Et en n'aimant que lui, ou rien que par rapport à lui, nous en aimons mieux, nous en aimons davantage, nous en aimons plus fidellement & plus conſtamment tout ce que nous aimons avec lui. Voilà la Rel. Chr. & c'étoit la Loi de Moyſe; mais non pas la diſpoſition des Juifs, comme ce n'eſt pas celle des Chrétiens charnels. C'eſt-là la R. C. mais en cela elle eſt trop haute pour quelqu'un qui fait quelquefois le Philoſophe & l'homme raiſonnable; mais qui ſe compare encore plus ſouvent & plus volontiers avec les bêtes.

Haine des impies pour la Rel. des Juifs : Son fondement.

N'eſt-ce point en haine de la Rel. Chr. que de certains hommes juſtifient la haine qu'on a marquée & la perſécution qu'on a faite à ceux qui ont profeſſé cette Religion, ou qui en ont crû le principal article, qui eſt l'unité de Dieu? Cette haine eſt-elle aſſez viſible, lorſqu'on va juſqu'à attribuer aux Chrétiens le deſſein *d'abbattre l'empire des Payens avec leur*

Religion, & jusqu'à rendre les Juifs vils, & pour ainsi dire horribles par le fond de leur Religion, & par leur fidélité à exécuter les ordres de Dieu? Il y a ici encore plus de mépris de Dieu que du peuple Juif: *Les Juifs étoient haïs, parce qu'ils haïssoient ridiculement les autres nations; parce que c'étoient des barbares qui massacroient sans pitié leurs ennemis vaincus, parce que ce vil peuple, superstitieux, ignorant. &c.* On ne voit pas moins clairement dans le même endroit, que nos esprits forts ne peuvent souffrir, même pour professer un seul Dieu, qu'on s'éloigne *du culte reçû* dans le pays où l'on se trouve.

Sur les Apôtres & les Martyrs: sur leur témoignage en faveur de la Rel. Chrét.

L'amour de la vie est si grand dans les hommes, qu'il n'y en a peut-être jamais eu, quand il a eu son bon sens, qui l'ait donnée pour une chose connue de lui pour fausse. Reste à ceux qui auront pû la donner pour quelque fausseté qu'on aura trouvé le secret de leur faire croire, & dans laquelle on les aura intéressés jusqu'au point de leur faire mépriser la vie pour cette fable. Le nombre de ces martyrs de la fausseté doit être

bien petit, & je ne ſçai ſi l'on peut nous en citer un ſeul exemple de bien certain. M. P. a donc pû, pren euve de la R. C. dire en général : *Je crois volontiers les hiſtoires dont les témoins ſe font égorger.*

Comment s'y prend M... pour attaquer cette penſée de M. P. & pour affoiblir cette preuve de la Religion? Il s'y prend en ennemi de la Religion, foible, mais malin. On ſe jette dans le pyrrhoniſme de l'Hiſtoire, & on parle de *Fanatiques* qui ſe font égorger pour des viſions. En voilà aſſez pour armer le libertinage contre les Apôtres & les Martyrs.

Il ne tient pas à nos eſprits forts qu'on ne doute s'il eſt mort un ſeul homme pour rendre témoignage à la R. C. & s'il eſt un ſeul de nos Martyrs dont les Actes ſoient véritables. Quel prodige il nous faudroit croire, pour ne pas croire au témoignage des Martyrs, & ſur-tout des Apôtres! Il faudroit croire que le monde entier a crû & s'eſt converti ſur le témoignage & à la prédication d'hommes fanatiques. C'eſt dans ce travers d'eſprit qu'on ſurprend toujours les

esprits forts : pour ne pas croire des choses favorables à la Religion, ils en veulent faire croire de bien plus incompréhensibles.

Sur les vrais & les faux Miracles.

Il me paroît évidemment, dit M. P. *qu'il n'y a tant de faux miracles, que parce qu'il y en a de vrais.* L'erreur suppose toujours quelque vérité dans le même genre. Tout imposteur vient après des hommes qui ont eu le vrai don, le vrai remède, &c. Tant de fausses Divinités n'ont trouvé créances dans les esprits, que parce que l'idée de la véritable & de ses attributs se trouvoit déja dans les esprits, à la vérité confuse & brouillée. Tant d'hérésies ne se sont introduites, qu'en prenant quelque chose du dogme Catholique. Il en est de même des miracles : les faux n'ont été hazardés, les faux n'ont été crûs, les faux n'ont fait impression sur les esprits, *que parce qu'il y en a de vrais* ; qu'on en avoit vûs, qu'on en avoit entendu raconter, qu'on en avoit l'idée dans celle de la Toute-puissance de Dieu.

Mais, dit-on, *La nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux.* Elle n'y tombe cependant que par-là.

Le faux n'entre si aisément dans l'esprit humain, que parce que le vrai dans le même genre, ou de quelque chose qui y a rapport, s'y trouve auparavant plus ou moins enveloppé. Et pour me servir d'un des exemples de M. . . *Si beaucoup de gens ont crû aux loups garoux & aux sorciers, sans en avoir jamais vûs*, c'est que l'idée du pouvoir & de la malice des Démons, qu'on suppose être communiquées *aux loups garoux & aux sorciers*, étoit répandue dans le monde, & se trouvoit établie dans les esprits, avant qu'on eût jamais entendu parler *de loups garoux & de sorciers.*

Les Romains, les Grecs, les Payens ne croyoient aux faux miracles dont ils étoient inondés, que parce qu'il y en a de vrais, c'est la proposition de M. P... *que parce qu'ils en avoient vûs*, ou qu'ils en pouvoient voir tous les jours, & qu'ils en sçavoient *de véritables* en tout genre de la part des Chrétiens. ils ne croyoient à ces faux miracles, si toutefois ils y croyoient beaucoup, que parce qu'ils avoient l'idee des vrais miracles, dans celle d'une Divinite toute-puissante.

Il y a bien d'autres points ſur leſquels l'impie ſe joue avec autant d'audace, ou raiſonne avec auſſi peu de fondement. Je ne le ſuivrai pas plus loin. L'impiété fait du progrès : mais s'il y a dans un pays, comme une terre, où l'ignorance de la Religion ſoit plus grande, le vice plus répandu, & l'eſprit du monde plus enraciné, c'eſt-là où l'impiété prend, comme dans ſa terre naturelle ; elle y germe tout d'un coup, & y montre bien-tôt ſes fruits. Dans ce pays on eſt fou de l'eſprit, on eſt ſuſceptible du ſuperficiel ; c'eſt la légereté dans le ſtile qu'on veut, & la deriſion des choſes ſérieuſes qui plaît. Par ces endroits, l'impie ſe fait écouter, & les Ecrits qu'on fait pour la Religion ne ſont pas lûs. CONCLUSION.

Quand on a l'eſprit de ce monde, & qu'on ne vit pas ſelon l'Evangile, on a un deſir ſecret que l'Evangile ne ſoit qu'une fable. Avec ce déſir on goûte les mauvais livres, on accoutume ſon oreille aux diſcours des libertins, on veut entendre les maîtres eux-mêmes, & l'on devient enfin leur diſciple, peut-être ſans s'en

appercevoir , & sans l'avoir voulu d'abord ; tant le cœur a de force, pour nous conduire où nous ne pensons pas, & dans un sens, où nous ne voulons pas aller.

Avec ce mauvais fond d'incrédulité on peut tout hazarder en faveur de l'impiété : la vérité ne parle qu'en tremblant. Falloit-il pour cela se taire ? Les pierres auroient crié. Il a fallu venger la Religion d'une insulte aussi publique. En vengeant la Religion, on confond l'impiété, & on fait connoître les impies pour des hommes qui abusent de l'esprit & de la Raison, qui ne sont bons qu'à troubler la société & à gâter les mœurs, qui ne sont propres qu'à attirer des malédictions sur un Etat ; pour des hommes que la vengeance divine poursuit, & dont la fin, si Dieu ne déploie ses grandes miséricordes, sera digne de leurs œuvres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : *Onziéme & Douziéme Discours contre les impies.* Je n'y ai rien trouvé de contraire à la Foi ni aux bonnes mœurs. A Paris ce 24 Juillet 1734. MUSSON.

Le Privilege est à la fin du premier Volume

De l'Imprimerie de Ph. Nic. LOTTIN, rue S. Jacques.

